N° 897 46e Année T. CCLXIII 1er Novembre 1935

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

ANTONIO ANIANTE

La Poésie l'Action et la Guerre

DÉFAITE DE L'ESPRIT DU SUD

Traduit de l'Italien par
PAUL-HENRI MICHEL

Volume in-16. Prix. 12

ROLAND DE MARÈS

Jap et ceux de la Lande

Volume in-16. Prix. 12

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16........ 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16..... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16........ 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16........ 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16........ 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16........ 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16........ 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16........ 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16........ 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16........ 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16........ 12 »
Le Notaire du Havre. Vol in-16........ 12 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16........ 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16........ 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16........ 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16........ 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol in-16..... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16........ 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16........ 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16........ 12 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16........ 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16........ 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16........ 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........ 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16........ 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16........ 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de Quand vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16........ 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18........ 7 50

REMERCIEMENTS

—

Les amis d'Alfred Vallette ont manifesté de toute manière leur attachement à sa mémoire. Beaucoup d'entre eux ont pu suivre le cortège de ses funérailles. Beaucoup ont exprimé leur affliction et raconté leurs souvenirs personnels dans la presse, qui retentit encore de cet hommage. Beaucoup nous ont écrit des lettres fort belles, où se marquent l'affection et le respect. Nombreux enfin sont les abonnés de la revue qui nous ont fait connaître leur deuil et leurs regrets.

A tous, la famille d'Alfred Vallette et la direction du *Mercure de France* adressent leurs remerciements.

Les hommages composés par des auteurs, des collaborateurs et des familiers de notre maison se trouveront rassemblés dans le numéro du 1er décembre, où l'on pourra lire aussi une relation des obsèques.

HORACE

—

Le 8 décembre 1935, il y aura deux mille ans que naquit à Venouse, sur le bord des eaux rapides de l'Aufide, en Italie méridionale, le grand lyrique latin que devait être Q. Horatius Flaccus (1).

Son père, ancien esclave affranchi, aurait exercé, au témoignage d'Horace, la modique charge de receveur aux enchères. Selon d'autres, il aurait été marchand de salaisons, et rustre au point de se moucher du coude. Pauvre possesseur d'un maigre petit bien, ce fonctionnaire à demi campagnard ne négligea rien toutefois pour donner à son fils une instruction égale à celle que recevaient les fils des plus nobles familles. Aussi, loin d'avoir jamais rougi de cette humble origine, Horace se plut à rendre justice à ce père et à reconnaître la ferme et sûre direction morale qu'il sut lui donner, et les sacrifices qu'il s'imposa pour rendre parfaite son éducation. Horace, en effet, semble avoir hérité de son père le solide bon sens et la joviale causticité de cette âme à demi paysanne, son goût pour la vie simple et saine, son amour des lumineux et calmes paysages, et ce besoin d'indépendance, de conscience tranquille, de recueillement et de solitude qu'il conserva toute sa vie. Ses premières années se passèrent dans les campagnes ensoleillées de son pays natal.

Un jour, raconte-t-il, étant encore tout enfant, il m'arriva de tomber de sommeil, épuisé par la fatigue du jeu, sur les

(1) Sur Horace, voici les tout derniers ouvrages parus que nous avons consultés : *Horace, Œuvres*, t. I et II, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Collection des Universités de France; *Horace, Œuvres complètes*, traduction nouvelle par François Richard, Collection Garnier; Auguste Dupouy : *Horace*, « Les heures antiques », Grasset; Jean Bayet : *Littérature latine, histoire et pages choisies*, Armand Colin. Pour les passages cités, les uns ont été retraduits par nous-même; les autres, plus ou moins retouchés, sont tirés des traductions de Villeneuve ou de Richard.

flancs ombragés du Vultur apulien. Des colombes vinrent alors me couvrir de feuillage. Le bruit de ce prodige se répandit aux alentours et de partout on venait voir dormir un bambin que le laurier et le myrte sacré avaient protégé des ours et des vipères.

Le destin d'Horace n'était-il point dès lors présagé tout entier? Les colombes venaient de choisir le fils d'un paysan de la terre italique pour le parer du laurier d'Apollon et le ceindre du myrte de cette mère de Rome et des Romains qu'est l'auguste Vénus.

Toutefois, la vie paisible des champs et les courses errantes à travers les bois où se répand la fraîcheur amène des brises et des eaux, ne durèrent pas bien longtemps pour Horace. Il était encore en ses tout jeunes ans lorsque son père le dirigea sur Rome. Sa paternelle sollicitude ne crut plus qu'il était de son devoir de le garder dans cette colonie de vétérans qu'était Venouse.

Lorsque son fils fut en âge d'aller à l'école, écrit M. Auguste Dupouy, son père ne voulut pas l'envoyer chez Fulvius, où messieurs les fils de centurions se rendaient, pour huit as par mois. Il avait de l'ambition pour ce petit, et peut-être aussi de l'appréhension. Il était prudent de craindre les souvenirs, malignement exploités par d'indélicats condisciples, d'un métier peu reluisant et de la condition servile, les jalousies que provoque la supériorité personnelle, les affronts qu'un amour-propre d'enfant ressent avec chagrin. On est plus libre dans la grand'ville, y étant moins connu. Et n'est-ce pas elle qui assure les grandes destinées, qui les prépare? Cette Rome divisée, furieuse, ensanglantée par les factions, est pourtant la Ville-Lumière dont rêve Cicéron sous le ciel ensoleillé de la Cilicie, et qui attire à elle l'élite des jeunes intelligences de la péninsule ou de la province, qui consacrera leur mérite, s'ils en ont, sans exiger de surcroît qu'ils soient nés. Le savoir, jadis relégué au rang des bagatelles, est devenu, comme l'a prouvé le cas de Cicéron, un merveilleux instrument de puissance. Un chétif propriétaire d'Apulie, qui observe, voit très bien cela. Et il est loin d'être le premier père qui conduise son fils aux écoles de Rome.

Une fois dans la Ville Eternelle, le spectacle journalier de la comédie humaine, le mouvement, le pittoresque et le commérage des rues ne tardèrent pas à éveiller dans l'âme du jeune Horace ce sens piquant de la satire qui était inné en lui, ce goût de l'ironie gaillarde qui s'empare, au contact de la vie artificielle des villes, de l'esprit un peu lourd, mais si solidement circonspect et rassis, du campagnard. La nouveauté de ce champ d'expérience, en aiguisant son don d'observation morale, lui offrit l'ample et fréquente occasion d'exercer le malin plaisir qu'il eut toujours à saisir sur le vif les ridicules d'autrui et à fixer en quelques mots piquants, savoureux et choisis, le caractère constant de leurs traits essentiels.

Son père ne se contenta pas de le mener à Rome. Après avoir, sans doute, affermé son petit bien, il voulut rester avec le jeune écolier, se faire son « pédagogue », l'accompagner chez le grammairien et assister à toutes ses leçons. Gardien assidu autant qu'incorruptible, il sut le préserver des pernicieux contacts et des compagnies dangereuses. Bien plus, cet éducateur avisé s'entendait à merveille à changer en leçons de morale les mauvais exemples qui ne pouvaient passer inaperçus de son fils. Il l'engageait, à son image, à se conformer aux mœurs léguées par les aïeux, et, en attendant que les philosophes lui enseignassent des principes de conduite pratique, il lui recommandait de se régler, dans ce qu'il faut faire ou éviter pour garder à sa vie et à sa réputation la pureté requise par l'honneur familial, sur la tradition et l'usage reçu.

Le seul des professeurs d'Horace dont le poète nous ait gardé le nom est Orbilius. En le citant et en le surnommant, trente-cinq ou quarante ans plus tard, le « fouettard Orbilius », l'élève indépendant, et peut-être même indiscipliné, que dut être ce campagnard apulien, semble bien avoir assouvi une vieille et tenace rancune contre un maître grincheux, grondeur, difficile et sénile prôneur du temps passé. Orbilius n'était pas cependant un grammairien sans mérite. Il avait fait dans sa jeunesse d'excellentes études. Mais, laissé sans ressources par la mort de ses parents, assassinés le même jour, il prit le

parti de servir aux armées en qualité de fantassin, puis de cavalier. Lorsqu'il fut rendu à la vie civile, il revint aux Lettres, enseigna d'abord à Bénévent et, pour assurer par la suite son existence de quinquagénaire, s'établit à Rome, y fonda une école, qu'il dirigea, semble-t-il, en usant des méthodes qu'il avait naguère employées pour maintenir la rigueur de la discipline des camps. Il avait, dit-on, la férule et le fouet toujours à sa portée, et c'est à coups de lanière qu'il fixait l'attention de ses élèves sur les *Annales* d'Ennius ou l'*Odyssée* de Livius Andronicus. Mais ces vieux auteurs nationaux, ces écrivains archaïques aux grâces surannées, Horace ne les goûta jamais sans de grandes réserves. Son air natal, comme son goût méticuleux de la perfection équilibrée, le portaient aux chefs-d'œuvre de la poésie grecque, et c'est au contact des grands lyriques grecs qu'il prit conscience de son véritable destin. C'est en grec qu'il écrivit ses tout premiers petits vers. Mais Quirinus, l'ombre héroïcisée du divin Romulus, dans la seconde partie de la nuit, au moment où les songes sont véridiques, lui apparut et lui dit : « C'est folie de porter du bois à la forêt, et c'est folie plus grande que de vouloir grossir les bataillons assez nombreux des Grecs ! » De ce jour, Horace sentit qu'il avait à édifier, en accommodant les chants d'Eolie aux cadences latines, un monument qui, plus durable que le bronze, ne le laisserait pas dépérir tout entier.

Entre tous les préceptes dont sont émaillées les œuvres d'Horace, il en est un qui nous semble jeter la plus vive lumière sur le programme que s'impose le génie du poète pour se former, se développer et s'accroître dans la plénitude de toutes ses puissances. « Confie-toi, nous dit-il, à de meilleurs que toi. » Or, à qui donc se confier, quand on se sent marqué dès sa jeunesse pour être un grand poète, si ce n'est à ces Grecs qui ont reçu des Muses le privilège du génie créateur et le don sans pareil d'harmonieusement s'exprimer? A qui se confier, lorsqu'on veut que Rome n'ait rien à envier à la docte Athènes, si ce n'est à cette « Grèce conquise qui conquit son farouche vainqueur et qui importa les beaux-arts dans l'agreste

Latium »? Aussi, pour parachever sa culture, se rapprocher de ses modèles et mieux aimer en la connaissant mieux la patrie spirituelle que son âme s'était acquise en feuilletant nuit et jour les livres grecs, Horace voulut-il, comme tous les jeunes Romains de quelque naissance, se rendre en Grèce. L'intelligente et généreuse sollicitude de son père sut lui fournir la possibilité de voir Athènes et de passer de beaux jours exaltés dans cette ville où le loisir possède l'efficacité de l'étude, où le calme rayonne la ferveur de l'esprit, et où le sol est jonché de tant de souvenirs qu'une âme tant soit peu cultivée, selon le mot de Cicéron, « ne peut y faire un pas sans fouler quelque gloire ».

Quel bénéfice Horace retira-t-il de son séjour en Grèce? Lui-même, en quelques mots, s'est chargé de nous le dire.

L'aimable Athènes, écrit-il, ajoutant à ma culture, m'a donné le désir de distinguer la ligne droite de la ligne courbe et de chanter le vrai dans les jardins d'Académus.

A l'en croire, ce serait donc surtout son penchant pour la philosophie et la morale qu'Horace aurait intensifié et particulièrement cultivé durant son séjour à Athènes. Cet attrait pour l'éthique et pour tout ce qui peut concéder à l'homme cette suprême conquête sur le monde et sur lui qu'est l'égalité d'âme, Horace le garda jusqu'à son dernier jour. Sans jamais se lier à l'autorité d'aucun maître, il chercha, en interrogeant tous les sages, le secret difficile de savoir à toute heure, aussi bien qu'en tout lieu, « se tenir tranquille en sa propre peau » et goûter en paix les douceurs du moment. Le sage, pour lui, se confondit avec cet honnête homme qui, maître de soi par l'intelligence acquise de sa mesure humaine, tient pour sacrilège d'espérer au delà des limites permises et se contente d'employer sagement, en évitant tout ce qui peut porter ombrage à son honneur et à sa dignité, les présents que les dieux dispensent chaque jour.

A quelque heure que les dieux t'envoient le bonheur, écrit-il, reçois-le avec gratitude et ne remets pas à plus tard la douceur de vivre. Ainsi, où que tu sois, tu pourras dire que tu

as vécu satisfait. Si, en effet, c'est le bon sens et la sagesse qui dissipent les soucis, et non une vue étendue sur l'Océan, il est certain qu'à traverser la mer on change de pays, on ne change pas d'âme. N'ayant rien à faire, nous nous agitons et nous demandons le bonheur aux vaisseaux et aux chars : le bonheur, il est ici, il est même à Ulubres, si notre âme est bien équilibrée (2).

Pour arriver ainsi à cueillir le jour en sa fleur, à s'en remettre aux dieux et à vivre aujourd'hui sans se demander ce que sera demain, Horace suivit, en Grèce, avec les jeunes gens de la noblesse romaine qu'il y trouva pour compagnons, les cours que professaient des maîtres en renom. Le poète des *Odes* avait alors vingt ans. Trop tôt, à son gré, la dureté des temps le chassa de cette résidence et l'arracha aux douceurs de cette vie d'étude et de plaisir. En effet, aux ides de mars de l'année 44, César était, à Rome, assassiné en plein Sénat. Brutus, sentant que l'Italie était pour lui peu sûre, se réfugia dans Athènes. Pleins d'ardeur pour la cause sacrée d'une liberté qu'ils croyaient menacée, la plupart des jeunes nobles romains qui étudiaient alors dans la cité que protégeait Pallas firent au meurtrier un triomphal accueil.

Il était normal, écrit avec raison M. Auguste Dupouy, qu'à Athènes la ville d'Harmodius et d'Aristogiton, le mot de liberté soulevât, en faveur des tyrannicides, l'enthousiasme d'une petite société de jeunes optimates. Il était normal que cette jeunesse, imbue de littérature, saluât la chute d'un pouvoir fondé sur la force des glaives. Et il était normal qu'à l'âge où les amitiés comptent plus que tout, un fils d'affranchi, admis parmi les fils de sénateurs, traité par eux en égal et jouissant de cette égalité, éprouvât le désir de leur donner des gages, de leur marquer sa gratitude, de leur prouver son mérite.

(2) « Qui donc est libre? dit ailleurs Horace. Le sage, qui se commande à lui-même, ne s'effraie ni de la pauvreté, ni de la mort, ni des entraves, a le courage de résister aux passions, de mépriser les honneurs, ne demande rien du dehors : il ressemble à une boule lisse et ronde; sur cette surface polie, rien d'étranger n'a de prise; la fortune est impuissante à la saisir. Le sage n'obtient cette âme équilibrée que par la vertu d'une conscience tranquille : « N'avoir pas de reproche à s'adresser, n'avoir pas fait de faute dont on ait à rougir, voilà notre mur d'airain. »

Bref, Horace fit comme eux; il s'enthousiasma à tel point pour Brutus, dont le nom était synonyme de vertu républicaine, de gravité stoïque et de patriotique courage, que l'ennemi de César crut reconnaître en ce jeune étudiant les capacités d'un véritable chef, le distingua et lui confia, avec le titre de tribun militaire, le commandement d'une légion. Mais Horace n'était pas un héros, et sa formation l'avait mieux disposé à disserter sur le souverain bien et à chanter l'art de vivre qu'à donner lui-même l'exemple du sacrifice en entraînant une troupe au combat. Quand il vit, dans la plaine de Philippes, que tout espoir de vaincre était perdu, que l'élite des troupes, après s'être battue avec la plus grande bravoure, touchait déjà le sol du menton, le poète alors jeta son bouclier, et, protégé par la poussière que soulève le fracas des batailles, s'enfuit à toutes jambes. Ce geste inglorieux, Horace l'avoua, quelque douze ans plus tard, avec la plus simple bonne grâce. Nul de ses amis ne songea jamais à lui reprocher ce manque de courage. Mais cette folie de jeunesse lui coûta cher et refroidit à jamais son enthousiasme républicain. « Abattu par la bataille de Philippes, écrit-il, je me traînai à terre, les ailes coupées. » Il perdit en effet la maison et les biens de son père, donnés sans doute à quelque vétéran; puis, bénéficiant de l'amnistie, il revint à Rome, et se trouva en possession de juste assez d'argent pour acheter une charge de secrétaire au Trésor. Contraint par la nécessité, Horace devint ce que tant d'autres furent dans la suite des âges, un employé d'Etat occupant ses loisirs à taquiner la Muse.

Ce fut alors qu'il écrivit ses *Epodes* et le premier livre de ses *Satires*. Confiné en lui-même par l'obscurité de sa situation, il lut ou relut Eupolis, Aristophane, Lucilius et Archiloque surtout. Il prit aussi le temps de badauder dans les rues, de recueillir les potins de la ville, de courir après maintes maîtresses dédaigneuses ou faciles et d'aiguiser aussi sa verve railleuse de moraliste amusé. Or, à mesure qu'il lisait avec plus d'attention les poètes grecs et qu'il se rendait compte des insupportables défauts qui déparaient l'œuvre de Lucilius, son prédécesseur dans

le genre satirique : versification négligée, développement sans mesure, style sans retouche, prolixité truculente allant jusqu'à l'injure, Horace en arrivait peu à peu à comprendre que toute clarté vient de l'ordre et du choix, que seul le lent et long travail de la lime peut mettre en accord avec elles-mêmes toutes les parties d'un poème, et que, comme l'écrit M. F. Villeneuve, « devant ces erreurs qui trahissent la folie des hommes et leur perpétuel défaut d'équilibre plutôt que la froide volonté de mal faire, mieux vaut railler que se fâcher ». A ce travail assidu de formation personnelle vint bientôt s'ajouter, avec l'amitié de Mécène et d'Auguste, tous les bienfaits que pouvaient retirer, de la fréquentation de la plus haute société romaine, la nature impressionnable et sensible d'Horace et la souplesse déliée de son esprit délicat.

Un jour, raconte Horace en rappelant à Mécène l'origine de leur amitié,

...l'excellent Virgile et Varius te parlèrent de moi. Je vins te voir, mais je ne pus que balbutier quelques mots, car une affreuse réserve m'empêchait d'en dire plus. Je parlai de mon père, qui n'était pas un homme illustre; de moi, qui ne faisais pas le tour de mes terres sur un cheval de Tarente; je te dis qui j'étais. Tu me répondis quelques mots, suivant ton habitude. Je te quittai; neuf mois après, tu me redemandais et me priais d'être ton ami.

A partir de ce jour, Horace, introduit chez Mécène, ne tarda pas à occuper une place à part dans cette brillante société, aussi mondaine que lettrée, que ce seigneur de grande race réunissait et groupait dans la riche demeure qu'il venait de se faire édifier sur le mont Esquilin. De grands jardins entouraient une haute maison flanquée d'une tour « proche des nuages », d'où la vue dominait sur la ville de Rome. Le privilège de cette illustre amitié, et la faveur de pouvoir prendre contact avec des gens bien nés et des âmes de choix, parachevèrent l'éducation intellectuelle et morale d'Horace. Aux grands modèles que lui offrait la Grèce pour doter Rome de l'œuvre lyrique et nationale qui lui manquait encore, s'ajoutait mainte-

nant, pour la louange ou le blâme, le jugement que sauraient bien porter de sagaces oreilles d'un contentement difficile. Son art se ressentit désormais des influences du milieu qui entourait Mécène, et cette ambiance de politesse aimable et d'urbanité familière, sans rien enlever à la spontanéité directe et naturelle du génie de ce « délicieux petit bout d'homme », comme l'appelait Auguste, le rendit cependant plus courtois, plus largement compréhensif et humain, et plus épris que jamais de perfection, du bon goût, de forme pure et d'élégance soignée.

En devenant l'ami, le commensal et le familier dont Mécène ne se séparait jamais, Horace prenait à Rome une influence considérable et enviée. Des solliciteurs l'accostaient sur la Voie Sacrée pour lui demander d'intercéder pour eux auprès de son puissant protecteur, ou lui poser, au sujet de toutes les nouvelles qui du Forum se répandaient dans les rues, les plus indiscrètes questions: « Mon cher, lui disait-on, fatalement tu es au courant, puisque tu approches des dieux. » Harcelé par ces importuns, exaspéré aussi par les obligations d'une vie trop mondaine, irrité par le bruit de la ville et le tumulte des rues, le poète des *Odes* ne tarda pas à trouver insupportable l'existence qu'il menait à Rome.

O campagne, s'écriait-il, quand te reverrai-je? Quand pourrai-je oublier ces agitations et goûter la douceur d'un vieux livre, d'une bonne sieste et des heures passées à ne rien faire?

Ce fut alors que Mécène exauça le vœu que l'hérédité campagnarde d'Horace formulait ainsi:

Avoir à soi une terre d'étendue moyenne, un jardin, une source vive auprès de la maison et un bouquet de bois.

Pour ce faire, Mécène lui fit don d'un beau domaine en Sabine. Avec le refuge moral auquel il aspirait et où il pourrait, dans le calme des champs, mener tout à son aise la vie indépendante et saine qui était l'objet de toutes ses préférences, Horace obtint de quoi suffire aux nécessités de la vie matérielle, car cinq métayers étaient attachés à cette propriété de rapport autant que d'agrément.

Ce domaine, Horace maintes fois nous l'a décrit avec amour :

C'est une chaîne de collines, chante-t-il, que coupe en un seul point une vallée boisée, éclairée à droite par le soleil levant, ouatée à gauche par les vapeurs du crépuscule. L'air y est excellent. Sais-tu que les buissons sont couverts de rouges cornouilles et de prunes? Que les chênes et les yeuses abondent en glands pour la joie des bêtes, et donnent une ombre épaisse au propriétaire. On dirait que les ombrages de Tarente se sont rapprochés de moi. Il y a une source assez abondante pour donner son nom au ruisseau qui en sort. L'Hèbre ne coule pas en Thrace plus frais et plus pur; l'eau en est excellente pour les maux de tête et d'estomac. Telle est la retraite si douce et si agréable, qui me conserve la santé pendant le mois de septembre.

Mais que faisait-on dans cette douce et hospitalière retraite qu'Horace ne quittait qu'avec langueur et tristesse, chaque fois que d'odieuses affaires le rappelaient à Rome?

O nuits, s'écrie-t-il, repas des dieux! Nous mangeons, mes amis et moi, devant nos dieux lares, laissant le reste des plats aux esclaves, qui vivent familièrement avec moi. Chaque convive, affranchi des lois stupides, vide autant de coupes qu'il veut. Celui-ci, bon buveur, met peu d'eau dans son vin; cet autre préfère s'humecter le gosier de vin mouillé. Puis, nous causons, non des autres, de leurs villas, de leurs maisons, ni de Lépos et de sa danse bonne ou mauvaise, mais de sujets qui nous intéressent davantage et qu'il est fâcheux de ne pas traiter: est-ce la richesse ou la vertu qui donne le bonheur? Est-ce l'intérêt ou le bien qui est le fondement de l'amitié? Qu'est-ce que le bien? Qu'est-ce que le souverain bien? Voilà l'objet de nos discussions.

C'est là, loin du vacarme et des tracas de la ville, qu'Horace aimait surtout à mener la vie tranquille et simple qui lui permettait de s'appartenir tout entier et de se consacrer, sous le frais ombrage des peupliers et des chênes et au doux murmure des eaux de la Digence, à son travail et à ses rêves. Ce fut là qu'il écrivit à loisir

et sans hâte le second livre de ses *Satires*, ses *Odes* et ses *Epîtres*. Ce fut là surtout que s'approfondit son goût pour la morale et la philosophie, et qu'après Actium, lorsque le poète eut compris que la politique d'Auguste était seule capable, après tant d'années d'anarchie et de guerres civiles, de sauver la vraie liberté, celle qui naîtrait de l'ordre réabli, de la paix recouvrée, et de la grandeur renouvelée de ces antiques vertus qui avaient fait l'honneur du nom romain, ce fut là qu'il mit son génie et sa force à soutenir, avec autant d'intelligence que de cœur, la politique de celui qui s'efforçait de ramener sur la terre italique la Paix, la Justice, l'Honneur et la Prospérité. Aussi, en l'an 17, lorsque, dans l'intérêt de sa politique de restauration et de relèvement, Auguste crut devoir se rattacher à la vieille tradition qui voulait que, tous les cent dix ans, conformément aux oracles sibyllins, il se fît des prières et des sacrifices pour obtenir des dieux le salut de Rome et la conservation de son Empire, ce fut à Horace qu'il confia le soin de composer l'hymne que devaient chanter, aux dieux des sept collines, vingt-sept jeunes garçons et vingt-sept jeunes filles. Cet hymne liturgique, que lui inspirait la célébration des Jeux Séculaires, atteint et dépasse, en gravité et en noblesse, les plus belles odes civiques que le poète ait chantées. Où trouver, en effet, plus de sereine émotion dans l'expression du sentiment patriotique et plus de ferme grandeur dans l'invocation religieuse que dans la foi qui soutient le lyrisme et la sobre ordonnance de ces augustes strophes:

Soleil nourricier, qui, sur ton char brillant, ramènes et fais disparaître le jour et qui renais semblable et différent, puisses-tu ne rien rencontrer de plus grand que la ville de Rome! — Dieux, donnez d'honnêtes mœurs à la jeunesse docile ; Dieux, donnez le repos à la vieillesse paisible, et, à la race de Romulus, donnez richesse, postérité et gloire de toute sorte! — Et ce que demande, en sacrifiant des bœufs blancs, l'illustre sang d'Anchise et de Vénus, qu'il l'obtienne de vous, vainqueur de celui qui assaille, clément à l'ennemi vaincu!

Pour soutenir toutes les idées chères à Auguste, appuyer toutes les réformes qu'il osait entreprendre pour le

rétablissement de l'ordre, la réforme des mœurs et la sauvegarde de ces vertus qui avaient illustré ces mâles et sobres paysans qui savaient à la fois vaincre Pyrrhus, Antiochus et le farouche Hannibal, retourner la glèbe, et, sur l'ordre d'une mère sévère, « rapporter le bois qu'ils avaient coupé, à l'heure où le soleil, ramenant le soir amical, change l'ombre des monts et ôte le joug aux bœufs fatigués », Horace ne craignit pas de faire de la poésie l'enthousiaste servante d'une sage politique et de mettre au service de ce réveil des forces de conservation nationale, qu'entreprenait Auguste, lès vérités essentielles dont il avait par lui-même vérifié l'excellence. Au goût de perfection que lui avait donné la lecture des grands modèles grecs, le poète sut ajouter aux charmes de son inspiration et de son enseignement ce sens d'utilité immédiate et pratique que possédait tout Romain (3). Comme il s'était poli en polissant des vers, il escomptait aussi policer ses lecteurs, soit en ciselant pour eux des poésies d'une forme parfaite et d'une pure élégance, soit en leur signalant les auteurs les plus propres à les éclairer, à les former et à les rendre plus sociables. Apprendre aux hommes à savoir entendre la raillerie, en effet, à la supporter sans dépit en y répondant par un propos plaisant, n'est-ce pas les rendre entre eux d'un plus aimable commerce, les maintenir dans la mesure humaine et les amender par la vertu d'une souriante indulgence (4)?

Oui, écrit justement M. F. Villeneuve, en analysant les trois premiers livres des *Odes*, dans la rigoureuse application d'une métrique savante, dans son travail patient pour plier au bonheur d'expression voulu par lui une langue parfois rebelle, Horace achevait de discipliner son art, et on dirait que, du même coup, lui apparaissait de mieux en mieux la nécessité d'une discipline politique et sociale dont l'oubli avait failli perdre Rome. En effet, malgré le grand nombre d'odelettes ba-

(3) L'utilité, dit Horace, est « presque la mère de la justice et de l'équité ».

(4) « Personne ne naît sans défaut, dit en effet Horace; le meilleur est celui qui a les moins graves... Celui qui ne veut pas offusquer son ami par sa bosse doit lui pardonner ses verrues. Quand on a besoin d'indulgence pour ses propres fautes, il est juste de rendre aux autres la pareille. »

chiques ou amoureuses semées dans ces trois livres où elles servent, pour ainsi dire, d'intermèdes, c'est dans ces odes morales, c'est surtout dans ces grandes odes civiques qu'Horace a mis le meilleur de lui-même, c'est à celles-là qu'il tenait le plus, parce qu'on y trouvait des pensées nobles, revêtues d'une forme digne d'elles. Ces odes, on les a parfois jugées froides, on a dénié à Horace, âme, dit-on, si peu croyante, le droit de chanter les dieux; mais quand la religion n'eût été pour lui qu'« une forme sociale », il pouvait, en son amour de l'ordre, apporter à la servir des sentiments sincères. Et n'y voyait-il que cela? Sans doute, pour lui comme pour tout esprit cultivé de ce temps, les mythes et le culte traditionnels n'avaient plus qu'une valeur de symboles; mais je crois que, détaché de tout dogmatisme, il ne traitait point avec suffisance ou légèreté le mystère qui nous enveloppe; il semble même, plus d'une fois, s'accorder avec les stoïciens pour admettre une Providence divine. L'ensemble de son recueil lyrique nous laisse sous une impression non seulement de décence et de tenue, mais de gravité. Dans les odes mêmes où, selon les traditions du genre, il chante le vin et l'amour, un vers, un mot, évoque les tristesses et les limites de la destinée humaine, non point, comme l'a si bien vu M. Plessis, pour donner au plaisir, en y mêlant la pensée de la mort, « une saveur plus aiguë, idée maladive et récente qu'il faut laisser à des modernes subtils », mais pour nous rappeler à la mesure, à la prudence, à la résignation pour demain.

Après avoir réussi dans ses *Odes* à faire chanter à la Muse latine et dans les mètres d'Alcée, de Sappho ou bien d'Anacréon, les grands thèmes moraux qui peuvent nous conduire à savourer la vie dans le moment qui passe, à mourir avec calme et à servir la gloire de sa patrie, Horace continue dans ses admirables *Epîtres* à célébrer cet équilibre de l'âme que nous obtiennent l'usage modéré des doux biens de la vie, la discrétion de nos désirs, la retenue de nos passions et l'acceptation sans murmure des épreuves du sort. Dans un cadre romain, sa morale acquiert une valeur vraiment universelle: c'est la morale éternelle des tranquilles et des honnêtes gens qui ont à cœur d'être sociables, prudents, réservés, et qui, se sup-

portant eux-mêmes et connaissant tout le prix du loisir, s'écartent du vulgaire, refusent de s'amoindrir, savent unir le goût de la mesure à la saveur de la liberté, et restent fidèles aux amitiés du cœur et aux liens de l'esprit.

Pour arriver à cet état d'équilibre, voici les conseils qu'Horace donnait à l'un de ses amis:

Surtout, lis les livres des philosophes; informe-toi auprès de ceux que tu connais: demande-leur par quels procédés tu peux rendre ton existence douce; qu'ils te disent si vraiment tu dois, toujours misérable, te laisser agiter et tourmenter par la cupidité, par la crainte de perdre, par l'espoir d'acquérir des biens indifférents; si la vertu s'obtient par l'étude, ou est un don de la nature; comment diminuer tes soucis, te procurer le contentement de toi-même, la tranquillité, la sérénité; s'il faut, pour atteindre ce but, rechercher les honneurs ou se contenter d'un petit gain réalisé sans peine, aimer les chemins écartés, les sentiers d'une vigne ignorée (5).

Cette exhortation à la culture morale qui se fait jour dans presque toutes les œuvres d'Horace, le poète sut la revêtir du charme qui sort de la bouche éloquente et persuasive des Muses. Son style alerte et naturel, sa versification savante, mais d'une aisance mélodieuse et fluide, le choix même des expressions et des mots qu'il emploie sont d'un artiste infiniment soucieux d'accorder la richesse du fond à la souple vigueur d'une forme qu'anime et que modèle le sentiment de la vie.

Pour Horace, en effet, la poésie n'atteignait à son point suprême de grandeur qu'en se vouant au service des âmes et des liens de l'esprit, et qu'en arrivant, pour être utile à autrui, à instruire ou à plaire, et, ce qui est mieux, à instruire et à plaire en même temps. Nul n'a chanté

(5) Voici d'ailleurs ce qu'il faisait lui-même pour se rendre plus sage: « Etendu sur mon lit, ou en faisant les cent pas sous mon portique, je ne manque pas de réfléchir : « Ceci est plus sage, je vivrai mieux en agissant » ainsi; ainsi je plairai mieux à mes amis; ce que m'a fait Un Tel n'est » pas très bien; est-ce que par hasard je serais assez étourdi pour faire » comme lui? Si tu ne t'appliques pas à l'étude de la morale, ajoute-t-il, » si tu ne demandes pas de la lumière pour lire avant le jour, l'envie » et la passion te tiendront éveillé et te tortureront... Aie l'énergie d'être » sage, commence... Acquérir la sagesse, y travailler, voilà notre but à » tous, grands et petits, si nous voulons vivre chers à notre patrie et » à nous-mêmes. »

comme lui les bienfaits dont les hommes sont redevables aux Muses :

Les hommes vivaient dans les bois, écrit-il, lorsqu'un poète sacré, interprète des dieux, les dégoûta du sang et d'une répugnante nourriture : c'était Orphée; de là cette légende, qu'il charmait les tigres et les lions pleins de rage. Autre légende : Amphion, fondateur de Thèbes, mettait au son de la lyre les rochers en mouvement et, par la séduction de ses prières, les menait où il voulait. Distinguer l'intérêt général des intérêts privés, le sacré du profane, interdire les unions vagabondes, régler la condition des époux, graver les lois sur des tables de bois, tels furent les premiers effets de la sagesse, telle fut l'origine des honneurs et du caractère divin attribué au poète. Ensuite, le grand Homère et Tyrtée donnèrent par leurs vers du courage aux guerriers; c'est en vers que fut dévoilé l'avenir; c'est au langage des Muses qu'eut recours la morale, la cour faite aux rois; c'est la poésie qui inventa les représentations dramatiques, ce délassement qui suit les longs travaux.

A ces grâces civilisatrices que la poésie accorde à l'humanité commençante, voici maintenant les faveurs que cet intercesseur auprès des dieux qu'est le poète procure à ses semblables :

C'est le poète qui façonne la langue encore hésitante et balbutiante du petit enfant. Dès les premières années, il détourne de son oreille les propos grossiers, puis il forme son cœur par des préceptes qui plaisent, il le guérit de la violence, de l'envie, de la colère; il fait connaître les belles actions, il fortifie l'âme des jeunes générations par un choix de beaux exemples, il console les misérables et les malades. Qui apprendrait les hymnes religieux aux jeunes garçons et aux jeunes filles, si la Muse n'avait inspiré les poètes? Le chœur demande l'aide des dieux et se fait écouter d'eux; il implore la pluie par les douces prières que lui a apprises le poète, il détourne les maladies, écarte les dangers redoutables, obtient la paix et des moissons abondantes. Ce sont les vers qui apaisent les dieux du ciel et les dieux des enfers.

Le 30 septembre de l'an 8 avant Jésus-Christ, Mécène,

malade déjà depuis trois ans, mourut après avoir dit à Auguste : « Souviens-toi d'Horace comme de moi-même! » Six semaines après, le 27 novembre, âgé de près de cinquante-sept ans, Horace, selon son vœu, le suivit dans la tombe. Ce désir de ne pas survivre à ce protecteur qui était pour lui la « douceur de sa vie », le poète l'avait ainsi formulé dans une ode :

Oh! si un coup prématuré m'enlevait avec toi une part de ma propre vie, pourquoi l'autre s'attarderait-elle? Elle n'aurait plus de prix. Je ne vivrais plus tout entier, et le même jour causerait notre perte à tous deux. Quel que soit le jour où tu me précéderas, je serai prêt à t'accompagner sur la route de ton suprême voyage.

L'Esquilin reçut sous ses ombrages, l'un à côté de l'autre, les deux tombeaux des deux amis dont la vie se passa tout entière à cultiver les dons sacrés des Muses et les douceurs d'une fidèle amitié.

MARIO MEUNIER.

INVENTAIRE
DU CONFLIT ANGLO-ITALIEN

Le voyageur hâtif qui parcourt le monde pouvait ces jours derniers vivre en Angleterre, en Italie et en France, rassuré par l'animation de la vie quotidienne et se dire, les autobus circulant, la foule se pressant dans les restaurants et les cinémas, que l'Europe échappera cette fois encore à l'extermination et que les peuples ne sont pas assez fous pour s'entre-égorger: mais il cessait d'avoir cette opinion quand, se retirant de l'agitation factice des vivants pour interroger les circonstances, il s'épouvantait de sentir la lourde Europe se mettre en mouvement comme en 1914, sortir ses armées, ses escadres, et se précipiter dans ces imbroglios diplomatiques qui fomentent les guerres avec une précision redoutable.

Dans l'alerte qui secoue actuellement le monde, tant de considérations et de jugements motivés par la passion politique se sont donné le jour qu'il n'est pas mauvais de faire « le point » et de s'efforcer à l'analyse psychologique du conflit anglo-italien, provoqué justement par une fondamentale erreur de psychologie.

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'inventorier les avantages et les inconvénients que présente un régime dictatorial, mais il faut incontestablement ranger au nombre des dangers qu'offre tout régime tyrannique, hostile par nécessité à la liberté de la presse, le fait qu'en mettant des œillères à ceux qu'il gouverne, il risque de s'en mettre à lui-même; qu'il est condamné en privant les citoyens du droit de critique à se priver lui aussi de clair-

voyance; qu'à se sentir son seul maître dans ses relations avec son peuple il est tenté de transposer les mêmes méthodes désinvoltes dans ses relations avec les peuples voisins.

Qu'à la base de l'expédition, ou pour mieux dire de l'aventure éthiopienne, il y ait eu pour l'Italie le sentiment profond d'acquérir enfin une colonie fructueuse et de pourvoir une population étroitement confinée jusqu'ici sur une terre qui ne suffit pas à la nourrir, cela est l'évidence même. C'est ce désir, la notion de ce besoin qui ont légitimé aux regards de l'Italie ses projets de conquête et qui ont amplement débordé sur le pays entier. L'enthousiasme réel avec lequel la population transalpine a participé aux préparatifs de l'expédition, le nombre des engagements volontaires, l'emballement des esprits ne s'expliquent pas seulement par l'atmosphère de fierté et d'audace dans laquelle le fascisme a fait vivre ses troupes, mais par la conviction ancrée au cœur de tout Italien que, sur le continent européen, sa patrie a été jusqu'à ce jour la plus défavorisée et qu'elle a droit, elle aussi, à conquérir sur le tard des terres coloniales.

J'entends bien que cette revendication reçoit en son principe un consentement assez général. L'Italie s'est plainte avec trop de vivacité de la part médiocre que lui ont faite les Alliés au moment du traité de Versailles pour que ses doléances n'aient pas fini par impressionner les esprits; et l'on enseigne communément que, pour caser son excédent de population, il faut lui faire place sous le soleil africain. Peut-être, à y regarder de près, serait-on en droit de faire observer que le traité de paix ne l'a pas aussi peu avantagée qu'elle le déclare, puisque en somme elle est exactement le seul pays qui ait réalisé intégralement ses buts de guerre. Son ennemie était la monarchie austro-hongroise: la monarchie austro-hongroise a été abattue et l'Autriche démembrée a été réduite à quia. Ses revendications territoriales ont été satisfaites au delà même de ses espérances premières, et l'annexion de Fiume et celle du Haut-Tyrol le prouvent

assez. Il se peut qu'il eût été prudent de lui accorder encore davantage, et notamment qu'on eut tort de l'oublier dans la répartition des mandats coloniaux. Mais sur ce point, au lieu d'en faire grief aux Alliés, nos voisins seraient sages de s'en prendre à leurs propres plénipotentiaires de Versailles.

Une autre réflexion doit être faite qui, celle-là, touche au cœur même du problème et engage la question de savoir si une conquête coloniale peut, à l'heure actuelle, comme tout le monde semble le croire, apporter à un pays prolifique un remède contre le paupérisme.

Je ferai d'abord remarquer à ce sujet que l'argument par lequel une nation justifie son besoin d'expansion est au fond toujours celui de la force et n'a sa part de légitimité naturelle qu'en tant que la nation se plaignant de sa surpopulation s'est efforcée d'y remédier et non de l'accroître encore. Si les gouvernements étaient pacifiques et sages, bien loin de favoriser la natalité dans les pays pauvres, ils travailleraient à la restreindre. Or, on les voit d'une part se plaindre de ne pas pouvoir nourrir leurs occupants et de l'autre s'efforcer par tous les moyens de les faire proliférer. Avant 1914 l'Italie privée de colonies expatriait sur la surface du globe, et en particulier en Amérique, des millions d'émigrants qui, sobres, travailleurs et économes, envoyaient leurs économies dans la mère-patrie et, une fois l'aisance acquise, y revenaient finir leurs jours. Cette colonisation — la plus intelligente et la plus fructueuse de toutes, cessa le jour où, voulant se contracter sur lui-même, le régime fasciste porté par son dynamisme naturel à l'éclatement de ses forces internes décida d'augmenter le potentiel de sa puissance en contenant sur son sol une population débordante. Un tel système, s'il va à l'encontre de la sagesse économique, justifie les ambitions politiques. On est obligé de le rappeler le jour où les aspirations économiques sont évoquées avec tant de vivacité pour justifier les aspirations territoriales.

Il convient d'autant plus de souligner ce point initial que le problème économique ne trouve pas obligatoi-

rement sa solution dans une conquête coloniale. Trop de gens s'imaginent, en Italie et ailleurs, que la possession de terres libres peut fournir un remède à une crise de surpopulation. Il suffit de faire observer que, s'il en était ainsi, l'Amérique, pourvue de terrains immenses, n'aurait pas son armée de chômeurs, que l'Angleterre, pourvue du plus vaste empire colonial du monde, ne devrait pas en avoir, et que nous-mêmes, dotés à notre porte d'un vaste empire, n'en devrions pas connaître. On ne sache pas cependant que la possession de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc remédie à la crise dont nous souffrons, et que les sans-travail français s'expatrient actuellement sur ces terres coloniales afin de se tirer d'affaire. Si l'on ajoute que la conquête coloniale suppose obligatoirement aujourd'hui une atmosphère extérieure sereine, un dessein non de conquête, mais de collaboration avec l'indigène, des capitaux considérables pour exploiter industriellement le pays, *et une immigration restreinte de nationaux,* on aura dès l'abord toutes les données qui permettent d'affirmer que l'Italie a conçu et mis en œuvre son plan colonial en dehors des réalités. Et on est contraint de se demander si le génie de Mussolini ne s'est pas débarrassé de toute prudence, si son ardeur a bien mesuré les difficultés de la tâche, si, en lançant trop bruyamment son expédition, il ne lui a pas imprimé une allure et un caractère qu'en tout état de cause elle ne pouvait pas supporter.

Certes, on ne saurait taxer le Duce d'aucune hypocrisie, même verbale. Il a froidement proclamé ses buts, il ne les a couverts d'aucun prétexte cauteleux, et il a ouvertement préparé la conquête. Reste à savoir si la finesse italienne ici n'a pas été en défaut. Les guerres coloniales jusqu'à présent se faisaient sur un mode différent: un incident de frontière, une défaite malheureuse du corps expéditionnaire européen, des troupes envoyées pour le venger, une occupation progressive du pays... Les mois passaient, quelquefois les années. Et peu à peu, une légitimité de conquête définitive s'établissait sous la forme d'un protectorat. Je ne donne pas ce procédé pour un exemple de haute conscience publique ; mais, la

guerre n'étant jamais vertueuse, même lorsqu'elle est faite contre des « sauvages » qu'il s'agit de déposséder, — et toutes les guerres coloniales n'ayant été que des aventures de ce genre, — il semble qu'on puisse s'autoriser des précédents pour séparer la morale d'avec l'habileté. C'est à ce titre qu'on se doit d'affirmer que jamais guerre d'annexion ne fut préparée et déclenchée comme celle-ci: disons le mot, aussi maladroitement.

Me trouvant à Gardone, sur les bords du lac de Garde, quelque temps après l'expédition de Fiume, je lisais sur les murs de la petite ville une de ces proclamations brûlantes et violemment francophobes par quoi d'Annunzio préparait, sans le savoir, le ton des proclamations mussoliniennes quand un honnête pharmacien, sortant de sa boutique, s'approcha de moi et en excellent français me donna ce spirituel avertissement: « C'est pour l'usage interne. » En vouant à l'usage *externe* une littérature, des discours, des formules et des procédés qui faisaient merveille dans l'organisme intérieur, le Duce devait dresser contre lui l'Angleterre.

Violemment déçue par la politique anglaise, si trouble pour ceux qui ne la comprennent pas, particulièrement irritée contre elle par la signature de l'accord naval avec l'Allemagne dont l'intention réelle lui échappa, la France accorde peu de crédit à l'affirmation de ses voisins d'Outre-Manche justifiant leur opposition à la politique italienne par leur attachement à la Société des Nations. Je ne répéterai pas là-dessus ce que tout le monde a dit et écrit depuis trois semaines sur les desseins secrets de la perfide Albion, les uns dénonçant les noirs projets de l'Amirauté britannique, les autres voyant derrière le trône de George V la main de la maçonnerie et du socialisme. A entendre la plupart des journaux français, la politique anglaise ne serait actuellement guidée que par le désir d'abattre le régime fasciste.

Mais si l'on veut se souvenir que depuis l'avènement du fascisme, et en dépit de l'assentiment réservé que ce régime pouvait rencontrer dans le tempérament anglais, la Grande-Bretagne, loin de fomenter la chute de

Mussolini, a toujours travaillé pour lui; qu'elle a soutenu l'Italie politiquement et financièrement; que dans le « concert européen », toutes les dissonances favorables à l'Allemagne se sont fait entendre dans un duo anglo-italien; qu'elle a salué avec joie le rapprochement franco-italien, on sera bien obligé de se dire que, pour que brusquement Londres se soit dressé contre Rome, il faut que quelque chose d'imprévu se soit produit, et que ce quelque chose ne peut pas avoir été une antipathie de principe. Pour que du premier ministre à l'Anglais de la rue, du parti conservateur au Labour Party, l'unanimité se soit faite contre la politique italienne, il faut que quelque chose ait froissé, crispé, révolté, non pas seulement la politique, mais l'âme anglaise. Et c'est ici que je voudrais m'efforcer de faire comprendre quelles ont été les réactions instinctives de l'Angleterre et comment elles ont commandé sa politique.

On dit qu'il n'y a pas de peuple plus réaliste que le peuple anglais. On devrait ajouter qu'il n'en est pas de plus attaché à une certaine forme d'idéalisme concret, fort éloigné du nôtre, j'en conviens, étroit, presbytérien, mais qui est un idéalisme tout de même. Et quand l'idéalisme et le réalisme de l'Anglais sont heurtés tour à tour, quand ses intérêts et son sens du droit sont blessés du même coup, alors il devient le combattant buté, dur et tenace que nous avons connu, que nous avons été heureux de connaître en 1914.

Or, pour réaliser une guerre de conquête qui, en tout état de cause, pouvait légitimement alarmer l'Angleterre, Mussolini, par une aberration singulière, devait avoir l'attitude la moins propre à s'attirer la sympathie, voire l'indulgence des Anglais. Entraîné par une « manière » vigoureuse qui jusqu'à présent lui avait partout réussi, il allait méconnaître de la façon la plus grave les réactions des Britanniques. Il allait déplaire à ce peuple et, imprudence plus lourde, il allait l'inquiéter. Il allait rassembler tous les éléments susceptibles de dresser contre lui son réalisme et son idéalisme.

Je ferai la part large, — et certainement véridique —

aux détracteurs de l'Angleterre en écrivant qu'il allait d'abord alerter les intérêts britanniques, et là il est évident que les hommes d'Etat anglais auraient eu une attitude beaucoup plus franche et plus sympathique s'ils avaient proclamé, en même temps que leur volonté de sauver la S. D. N., leur volonté non moins arrêtée et absolument légitime de sauver la route des Indes.

On écrira ce qu'on voudra: les ambitions italiennes sur l'Ethiopie (ou tout au moins celles qui se faisaient ouvertement jour avant le *non possumus* anglais) constituaient bel et bien une menace aux sources mêmes de la puissance anglaise dans le Proche-Orient. Or l'incident de Fachoda nous a renseignés de façon définitive sur la volonté de nos alliés à demeurer les seuls maîtres de l'isthme de la mer Rouge, et il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre que, d'une part la possession des sources du Nil Bleu suffirait à menacer la fertilité de l'Egypte et celle du Soudan, et de l'autre, que l'Ethiopie, avec ses plateaux à 2.000 mètres d'altitude, est la plate-forme d'où l'aviation peut surveiller toutes les routes africaines. Ceci en dit assez pour justifier l'inquiétude anglaise devant les desseins d'annexion ou de contrôle de l'Ethiopie.

Or, loin d'endormir les inquiétudes anglaises et de se mettre en campagne sur la pointe des pieds, voilà que l'Italie annonce à grand fracas ses projets impérialistes, qu'elle affiche non pas des desseins limités mais des ambitions extrêmes, et que, le jour où son tapage commence à réveiller le vieux lion britannique assoupi qui grogne un peu, elle éprouve encore le besoin de lui tirer la queue en signe de dérision! Qu'il essaie seulement de bouger et on lui fera voir de quel bois on se chauffe! On lui prendra Malte! On forcera le détroit de Gibraltar! On dépouillera sa vieille carcasse! J'ai entendu, de mes oreilles, vers la mi-septembre, des Italiens qui n'étaient dans le privé ni des sots ni des ignorants, donner l'Angleterre pour un pays fini, proclamer que les Indes étaient à la veille d'une révolution, l'Egypte près de l'émancipation, que l'aviation et la marine italiennes

étaient de taille à détruire la flotte anglaise, — et qui voulaient bien ajouter que la France agirait sagement en se tenant tranquille si elle voulait éviter pareil sort... De tels discours paraissent à peine croyables: ils reflétaient la folle conviction de milieux bruyants, actifs, agissants. Je ne les rapporte pas seulement pour les avoir entendu proférer par des gens qui, encore une fois, n'étaient pas des énergumènes ignares: je les rapporte parce qu'ils furent tenus à Rome et parvinrent aux oreilles britanniques. Parce que les deux journaux qui, dans la presse fasciste, sont chargés de jouer le rôle des enfants terribles les imprimèrent. Parce que nous avons connu, au temps où nous n'étions pas en confiance avec le Duce, des propos semblables touchant la Corse et la Savoie. Mais le Français souriait. L'Anglais, lui, ne sourit pas et prend au sérieux de telles rodomontades. Quelques jours après qu'elles avaient été formulées, on apprenait brusquement que toute l'escadre anglaise était rassemblée dans la Méditerranée.

Un communiqué partit de Rome, bien différent de ton des précédents (le bruit courut avec persistance que le roi Victor-Emmanuel était intervenu), qui faisait preuve cette fois de modération et rendait hommage aux efforts du Comité des Cinq. L'Italie avait senti passer sur elle le vent de l'escadre. Et l'Angleterre tirait de l'aventure un autre enseignement: c'est *qu'elle ne pouvait plus confier à la flotte française le soin de défendre la Méditerranée.*

Ceci était amplement suffisant à alerter l'Angleterre. Mais les procédés maladroits du Duce y avaient provoqué, sur le plan idéaliste, des répulsions tout aussi fortes, et, au risque de déplaire à nos amis italiens, il faut les énumérer. Ayant bâti sur leur amitié et sur leur fidélité à cette amitié des espérances récentes, nous pouvons, les sachant chatouilleux, faire violence à notre sentiment de justice et taire précautionneusement notre réprobation. Mais l'Anglais, lui, n'est pas tenu à cette réserve sentimentale et, pour si hypocrite qu'on le répute, il se cabre devant un spectacle trop violemment cynique.

En traitant de barbare un peuple arriéré, mais chrétien, en le déclarant indigne de faire partie de la S. D. N., alors qu'elle l'y avait fait entrer, en méprisant le Roi des Rois à qui elle avait précédemment donné le collier de l'Annonciade (qui fait de lui le cousin du roi!), en l'accusant de préparer la guerre alors qu'elle s'apprêtait ouvertement à envahir son territoire, la politique italienne donnait un spectacle impudent. Ses procédés ne pouvaient pas ne pas troubler les consciences. Dans nos guerres du Maroc, nous avions en face de nous des tribus farouches qui prêchaient la guerre sainte, et quand le bellicisme est installé des deux côtés, il justifie ou légitime la lutte. Mais, pour la première fois, en face d'une nation européenne exposant brutalement son dessein de conquête, accumulant ses canons, ses tanks, ses explosifs, ses avions, on voyait un peuple barbare qui, lui, priait pour la paix. C'était un renversement des rôles saisissant. S'étonnera-t-on que peuple anglais en ait été ému? J'ajouterai que l'écrasante disproportion des forces en présence, et la trop complaisante description des derniers armements propres à assurer à l'envahisseur une victoire facile, avaient aussi de quoi émouvoir une nation qui a le goût et le respect du *fair play*. Et peut-être comprendra-t-on mieux maintenant pourquoi l'Anglais a trouvé choquant, indécent et digne d'une réprobation non pas seulement théorique, mais concrète, que l'Italie signataire du Covenant, siégeant à Genève avec l'Ethiopie qu'elle y avait amenée, s'étant faite à Genève l'avocate des « Etats secondaires », violât par les armes le traité international. Si l'on objectait qu'elle s'était montrée plus placide quand l'Allemagne ne respectait pas un autre traité, elle répondrait qu'il y a tout de même une différence sensible entre préparer la guerre et la faire, entre *armer* et *tuer*.

§

Il est très normal que le peuple italien, mal préparé à concevoir comme à comprendre que son gouvernement puisse, lui aussi, et tout comme un autre, commettre des erreurs, ait accueilli avec une stupeur indignée l'oppo-

sition de l'Angleterre. La guerre contre l'Ethiopie lui a semblé devoir être une promenade militaire facile, propre à flatter sa fierté nationale, son désir de venger la défaite d'Adoua et son besoin d'expansion. L'attitude britannique lui a paru celle d'une nation égoïste et rapace, voulant frustrer une nation jeune et ardente de ses légitimes ambitions. Je ne dis pas, bien entendu, que toute l'Italie ait pensé de la sorte, car il y a toujours dans les grandes villes, tout au moins, des partisans plus tièdes du régime, voire des adversaires, et ceux-là ne se sont pas fait faute de souligner entre eux les difficultés financières et extérieures auxquelles Mussolini aurait à faire face. « Si le Duce gagne la guerre, il délivrera 15 millions d'esclaves. Mais si le Négus gagne la guerre, il libérera 60 millions d'esclaves », tel est le propos humoristique qui court présentement chez les anti-fascistes. Ils insistent plus sérieusement sur le fait que les grands chefs militaires se sont d'abord tenus à l'écart des opérations en Ethiopie. Ils affirment que la Couronne s'est montrée inquiète des répercussions que le langage brutal du chef du gouvernement avait provoquées; qu'en gardant le contact avec la cour d'Angleterre elle s'est efforcée de calmer les appréhensions de Londres et de mettre une sourdine aux emportements du Palais Chigi.

Tout cela se dit, se répète, est vraisemblable, mais n'affecte en rien le sentiment des masses profondément dévouées à celui qui a pris en main leurs destinées. Sans doute, le nombre de journaux français qui se vendent actuellement à Milan (et qu'il faut compter par milliers) témoigne du désir qu'éprouve une certaine classe à se tenir au courant de l'opinion européenne, ou tout au moins de la nôtre. Et par la grâce de ces journaux l'Italie a pu s'approvisionner en révélations puisées aux meilleures sources de notre presse de droite, grâce à quoi M. Herriot, dit Herriot la Guerre, est actuellement l'homme d'Etat français le plus impopulaire au delà des Alpes. Ce dont tout bon Français se réjouira, les colères nationalistes étant articles d'exportation. Mais, d'une façon générale, l'Italien, confiné dans sa presse censurée, se fait une opinion par ses propres

convictions, son pays étant de tous les pays d'Europe celui où les journaux ont le plus faible tirage, et ses journaux n'étant d'ailleurs que les éditions d'*un* seul journal, celui du régime.

§

J'écris ces lignes en un moment où l'on peut encore espérer que le conflit entre l'Angleterre et l'Italie se bornera, grâce aux efforts du gouvernement français, à une opposition de principe platoniquement sanctionnée et où il n'est pas paradoxal de prévoir qu'après les bulletins de victoire on pourra s'acheminer vers la paix... par quoi on aurait dû commencer. Et si l'on me disait qu'en fin de compte cet immense et angoissant différend se réglera par l'exploitation de l'Ethiopie à l'aide d'un consortium anglo-italien, je n'en serais guère surpris... Trop heureux si dans l'aventure, en ce qui nous concerne, nous n'en retirons pas l'inimitié des deux protagonistes. Car tel est d'ordinaire le sort des médiateurs.

Mais une chose est d'ores et déjà certaine. Quoi que fasse désormais l'Italie, qu'elle réussisse à négocier ou qu'elle n'y réussisse pas, qu'elle trouve le moyen de terminer une guerre ou qu'elle n'y parvienne pas, qu'elle puisse freiner à temps ou qu'elle soit prise dans l'engrenage, elle a perdu la partie. Elle l'a perdue, même si elle sort victorieuse du combat, parce que son triomphe sera sans gloire militaire véridique, qu'il gardera, par la disproportion des forces en présence quelque chose de choquant. A plus forte raison la perdra-t-elle si elle n'écrase pas les Ethiopiens, si elle est entraînée à une guerre longue et coûteuse. Et qu'elle triomphe aisément ou malaisément, les dés sont jetés: l'Angleterre est contre elle, l'Ethiopie ne sera jamais intégralement une colonie italienne. Dans l'hypothèse la plus favorable, le Duce obtiendra exactement ce qui lui fut offert à Genève, c'est-à-dire ce qu'il pouvait obtenir par la paix.

Il se peut qu'aux yeux de ses compatriotes plus ou moins bien avertis, le Duce garde le bénéfice d'un résultat qu'il aurait pu acquérir par un règlement pacifique, car, même s'il devait vaincre sans péril, il ne

triompherait pas sans gloire. Mais puisqu'il n'a pas su renoncer à une expédition de prestige: saura-t-il et maintenant pourra-t-il s'arrêter à temps? Et déjà ses adversaires le guettent et se préparent à la curée. On est maître de ne pas lancer le boomerang, mais l'arme une fois lancée... L'opposition britannique pouvait le sauver malgré lui d'une entreprise difficile, périlleuse, et dont il n'avait certainement pas mesuré la portée. Conquérir un territoire, c'est déjà quelque chose, mais il faut ensuite conquérir les âmes. Les conquérir et non les asservir. C'est œuvre de patience et de libéralisme, assez incompatible avec les procédés du néo-impérialisme romain.

De son côté, l'attitude italienne aura fait prendre à l'Angleterre conscience de sa force et de sa faiblesse. Conscience de sa force spirituelle; conscience des dangers que lui fait courir dans la Méditerranée la puissance navale italienne. Nous pouvons nous attendre à ce que la leçon ne soit pas perdue. La France, elle, n'apprendra rien et ne récoltera rien. Trop heureuse, je le répète, si elle ne s'entend pas dire par les Anglais qu'elle ne pourra plus se réclamer des principes auxquels elle vient de manquer en faveur de l'Italie, et par les Italiens qu'elle les aura une fois de plus privés du fruit de la victoire. Et tout cela parce qu'au lieu de faire une expédition sans tambours ni trompettes...

L'éventualité d'un conflit armé entre la démocratique Angleterre et l'Italie fasciste a eu pour effet de pousser les partis politiques français à prendre des positions exactement contraires à celles qui leur étaient coutumières. Il n'était pas très surprenant que les socialistes et les communistes manifestassent en la circonstance l'aversion que leur a toujours inspirée le régime fasciste, comme il fallait s'attendre à voir les partis de droite éprouver beaucoup de sollicitude pour un mode de gouvernement qu'ils ont toujours admiré. Le spectacle des organes et des ligues de droite dénonçant la gauche, accusée d'ordinaire par elle d'afficher un pacifisme bêlant, comme voulant cette fois la guerre, celui des Jeunesses patriotes accusant les internationalistes, les

francs-maçons et les marchands de canons (*sic*), l'assaut forcené mené par quelques hebdomadaires contre M. Herriot réputé italophobe pour les besoins de leur commerce, ce spectacle, pour le moins piquant, répond à celui de certains groupements de gauche qui ne soutiennent certainement la politique anglaise que parce qu'elle peut miner le régime mussolinien.

Mais il faut dire pour être juste que, dans ce conflit bizarre, la droite l'a emporté en violence comme elle l'emporte en nombre (peut-on parler d'une presse de gauche? On trouverait à noter tout au plus un journal de tirage moyen!) et que la neutralité bienveillante à l'Italie et hostile à l'Angleterre est devenue le crédo du patriotisme. Les mêmes partisans qui rappelaient complaisamment les faiblesses de la politique anglaise devant l'Allemagne se gardent d'évoquer les complaisances dont la politique italienne a abreuvé la même Allemagne. Les mêmes éléments qui se sont livrés à une violente campagne contre l'Angleterre au moment où elle faisait la guerre contre les Boërs trouvent parfait que l'Italie extermine les Ethiopiens. Il est visible que dans cette sympathie irrésistible qui va aux plus forts, aux mieux armés et aux agresseurs, couve la haine instinctive contre l'institution de Genève en même temps que ce sentiment des valeurs nouvelles qui porte au plus haut la force, l'anti-libéralisme, les disciplines corporelles, et donne licence de considérer, ainsi qu'écrivait le correspondant à Rome du *Temps*, M. Gentizon, qu'à coups d'avions, de tanks et d'explosifs jetés sur les troupes démunies du dernier outillage scientifique, « la civilisation (représentée par cet armement) fera plier le genou à la barbarie ».

En somme, après avoir pendant dix-sept ans empli l'Europe de nos plaintes au regard d'une nation (l'Allemagne) qui ne respectait pas un traité à elle imposé par la force des armes; après avoir incriminé les faiblesses d'une ancienne alliée (la Grande-Bretagne) veillant à l'observance du dit traité dans la mesure où les circonstances lui paraissaient propices à ses propres inté-

rêts, après avoir créé, soutenu et voulu fortifier la Société des Nations en proposant qu'elle disposât d'une force internationale susceptible de faire respecter ses décisions :

1° Nous nous sommes efforcés de sauver la face de l'Italie violant un pacte international auquel elle avait de son plein gré consenti.

2° Nous avons prouvé que la transgression du dit pacte était condamnable lorsqu'il était commis par certaines nations, mais qu'il ne l'était pas à nos yeux lorsqu'il l'était par d'autres. et cela selon que nous avons intérêt à ménager les uns ou à contraindre les autres.

3° La Société des Nations tentant pour la première fois de se faire respecter, nous avons fait ce que nous avons pu pour qu'elle n'y parvienne pas.

Je ne dis pas qu'en suivant cette politique nous ayons été pratiquement mal inspirés, car je pense volontiers: périssent les principes pourvu que la paix demeure! Mais quels qu'aient été nos mobiles, notre attitude a été celle-là, et il faut convenir qu'elle calque pour le moins celle que nous avons amèrement reprochée aux Anglais, qu'elle s'inspire de considérations sages, mais purement égoïstes, *et qu'elle tourne le dos à tout ce que nous avons plaidé, proclamé et réclamé depuis* 1914.

Eh bien, c'est d'avoir été contraints à cela que nous ferons grief à Mussolini. C'est parce qu'il nous a obligés pour conserver sa récente amitié, — et disons-le crûment: son appui militaire, — à cette volte-face, à ce reniement, à cette suprême imprudence qui risque de nous coûter cher le jour où la situation se retournera contre nous, c'est parce que, pour une question de prestige, après avoir mal commencé son aventure, il s'est fourvoyé à mal la continuer, c'est parce que par amour-propre, lui qui pouvait tout faire accepter à son peuple. il s'est entêté dans un dessein de gloire militaire qui a quelque chose d'affreusement choquant dans la disproportion des moyens mis en œuvre par les assaillants et les assaillis, c'est parce qu'il nous a placés sans nécessité dans cette position folle et terrible qu'en dé-

pit de tout ce qui finissait par nous attirer vers lui, nous nous heurtons maintenant à notre ancienne résistance.

Ah! Duce, à qui on ne peut refuser du génie, quel dommage que votre génie soit parfois si périlleux! Quel dommage qu'à force de vivre dangereusement, vous obligiez vos voisins à vivre de la même façon! Quel dommage que le vieux proverbe: *Chi va piano va sano,* ne soit pas fasciste! Certes ils manquent de prestige, les régimes démocratiques: mais si vous saviez comme en ce moment on peut les trouver reposants!...

PIERRE LŒWEL.

CONQUÊTE DE LA CLARTÉ

I

J'étais à peine viril:
Mon cœur battait dans la joie.
Les fraîches clartés d'avril
Irisaient le ciel de soie.

J'avais juré de n'aimer
Qu'une seule femme au monde.
Son nom était enfermé
Dans ma poitrine profonde.

Que de beaux rêves joyeux
Enlacés à son image!
Son reflet peuplait mes yeux
Comme l'astre ceux des mages.

L'enthousiasme et l'amour
— Ces deux ailes palpitantes —
Plus ardemment chaque jour
Haussaient mon âme en attente.

Et quel rire en ma chanson!
Que d'élans vers toutes choses,
Quelle constante moisson
D'illusions et de roses!

II

Tu l'as bien expié, pauvre âme, ce moment
Ineffable d'adolescence émerveillée...

La guerre sut d'abord sous ses griffes souillées
Ecraser pour jamais ton pur espoir d'amant.

Trahi dans cet amour que tu voulais unique,
Désemparé parmi le désastre complet,
Il te fallut saigner dans ton être physique
Comme tous ceux à qui le destin t'assemblait.

Mais tu perdais l'étoile en entrant dans le gouffre;
Et tes cris n'avaient plus qu'à s'étrangler en toi:
Il te fallut souffrir doublement, comme souffre
Un homme atteint dans sa raison et dans sa foi.

Pourtant — tu sentis peu à peu que d'autres forces
— Si tu tendais ton être en de puissants efforts —
Pourraient ressusciter le souffle de ton torse
Et faire un jour de toi un fort parmi les forts.

III

Alors, soutenu tendrement,
Par les chères mains maternelles,
J'ai voulu désormais m'enivrer seulement
Des sources de joie immortelle.

J'ai pèleriné, les genoux
Rompus par les rocs des calvaires,
Vers les sommets sublimes où
L'âme, dans l'éther profond, se désaltère.

Poésie, éternel hymen;
Splendeur multiple des plastiques;
Et toi, l'incorruptible Eden,
Monde au-dessus du monde, ô suprême musique!

Quels baumes souverains j'ai bus
A vos urnes intarissables:
Livres cent fois lus et relus —
Tableaux émerveillant mes yeux — voûtes semblables

A des fragments de nuits d'été —
Vaste rumeur de miraculeuse harmonie
S'épanchant des plus hauts génies:
C'est en vous et par vous que je ressuscitai!

IV

En même temps, je renaissais aux autres joies:
Car telle est la vertu magnifique de l'Art.
Je n'étais plus le pauvre impuissant qui se noie
Dans des ténèbres de hasard.

Souffrance, au lieu de t'exhaler en amertume
Et de me ravaler aux vains gémissements,
J'ai reforgé mon cœur sur ta sublime enclume
Neuf et pur comme un diamant.

J'ai rejeté la gangue affreuse des mensonges,
De cette hypocrisie où tant sont enfoncés:
Ma morale, je l'ai refaite avec mes songes
Et le sang de ce cœur blessé.

La seule vérité s'est inscrite en mon âme:
Pitié pour le troupeau douloureux des vivants
Pitié pour l'homme et pour la femme,
L'animal torturé, l'arbre qui tremble au vent!

Etre bon — c'est aussi le bienfait pour soi-même:
Hautes clartés de l'art, chaudes flammes du cœur,
C'est par vous qu'à nouveau je m'exalte et que j'aime;
C'est en vous que je suis vainqueur.

Et, quel que soit l'assaut incessant que me livrent
Tant d'angoisses en moi et d'horreur au dehors,
J'ai conquis et je tiens le philtre qui délivre
Et fait les yeux riants jusqu'au seuil de la mort.

V

Aussi, puisque ce feu m'illumine et me hausse,
Je sais que je peux à mon tour vous éclairer,

Vous qui vous débattez du berceau à la fosse
Pour y rouler désespérés!

Venez à moi: voyez la clarté de ma face,
Ecoutez le chant de ma voix,
Et que ces mêmes Dieux d'amour et d'art vous fassent
Trembler soudain du même émoi.

Que votre ciel enfin se découvre en vous-même
Dans le double miracle offert au cœur aimant
De l'art uni à la bonté — source suprême
Et suprême rayonnement!

Janvier-Octobre 1934.

JACQUES FESCHOTTE.

HUYSMANS DANS LE MILIEU

S'il est vrai qu'on doit pardonner beaucoup au romancier dont l'imagination supplée à la réalité pour développer l'intrigue de quelque roman, il devrait être permis de croire que l'imagination s'efface dans les récits confidentiels des événements quotidiens lorsqu'ils sont rapportés dans des lettres familières. Par les lettres, a-t-on souvent dit, on surprend davantage et mieux l'âme d'un écrivain : il cesse d'être en représentation pour se livrer lui-même.

Ainsi est-on trop facilement amené à ne point exercer de critique sur les épîtres, à les prendre telles qu'elles sont et à croire qu'on a bien pénétré un homme lorsqu'on sait ce qu'il écrivait dans ces moments d'abandon qui remplacent, aux heures d'éloignement, l'intimité des conversations du coin du feu.

Pourtant, on a toujours tort lorsqu'on cesse d'exercer sa critique sur ceux-là mêmes qu'on aime le mieux. A l'examen, on constate souvent que, lorsqu'ils paraissent le plus sincères, ils ne détestent de mettre en relief leur personnalité et de la présenter sous le jour qui leur paraît le plus avantageux.

Un exemple inconnu tiré de Huysmans fournit une bien curieuse illustration du degré de crédibilité qu'il faut attribuer aux confidences d'un écrivain, même lorsqu'elles sont intimes et non destinées à la publicité.

Lorsque Joris-Karl avait réuni sa documentation pour écrire *Saint-Séverin*, il s'était assez fréquemment rendu dans le quartier de la place Maubert et était devenu le familier d'un bal musette situé rue Galande, au n° 57, dans un immeuble aujourd'hui démoli et qui se trouvait sur l'emplacement actuel de la rue Dante.

La construction était ancienne. Elle constituait le dernier vestige d'un bâtiment qui avait jadis abrité les amours d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Devenu plus tard la propriété d'une demoiselle Ozanne, revendeuse à la toilette, ce témoin des amours royales était tombé dans un grand délabrement et avait été vendu aux enchères.

C'est alors que, vers le milieu du XIXe siècle, il était devenu le « Bal du Château-Rouge ».

L'établissement avait connu une époque de splendeur. Dans son jardin on avait tenté de reconstituer quelque chose comme des Champs-Elysées en miniature.

De tout petits Champs-Elysées! Une toute petite miniature!

Du moins avait-on fait un effort en établissant de fausses perspectives de verdure et en empêchant ainsi que l'horizon fût limité par des murs salpêtrés. C'était à la fois une salle de danse et un cirque musical. On y trouvait des billards, des jeux d'oie, des balançoires, un tir au pistolet et un tir à l'arbalète.

Vers 1890, la mode du Château-Rouge était passée. C'était devenu un assez mauvais lieu, fréquenté surtout par de méchants garçons et des filles. Bloch et Mercklin, dans leur histoire des rues de Paris, racontent cependant qu'on y trouvait encore quelques chanteurs et que le gros succès revenait au père Digue-Digue-Don, comique coiffé d'un bonnet de coton, et à Bancal, chanteur à la voix grave, dont les strophes rappelaient l'héroïsme des communards.

L'endroit offrait peu d'agrément à l'œil. On en trouve des représentations, qui paraissent exactes, dans l'*Illustration* du 14 décembre 1889. Après avoir franchi une cour étroite et sordide, on accédait par quelques marches lépreuses dans une première salle oblongue et médiocrement éclairée, dont le fond était occupé par un zinc. Une pièce contiguë, où l'on buvait aussi et où l'on pouvait même dormir, complétait l'établissement. Les murs étaient recouverts de peintures étranges, si sales qu'on ne pouvait plus discerner ce qu'elles représentaient. Les

gens du quartier avaient quelquefois substitué au nom de Château-Rouge celui de « Bal de la Guillotine ».

Le patron de l'endroit, un sieur Trolliet, n'avait qu'une médiocre confiance en sa clientèle. Il faisait payer d'avance. On ne versait une consommation que lorsque son prix était encaissé.

Huysmans avait été conduit là par son ami Boucher, bouquiniste du quai Voltaire, dont il est permis de croire qu'il avait fait connaissance au ministère de l'Intérieur, auquel Boucher apportait parfois d'assez précieuses indications.

Bien que Huysmans, son livre étant écrit, n'eût plus besoin de recueillir de renseignements sur la place Maubert, il avait pris l'habitude de se rendre au Château-Rouge presque chaque dimanche après dîner. Il s'y donnait, sans grand risque, l'illusion de pénétrer un milieu dangereusement rempli d'escarpes et y trouvait un relent de barrière qui ne pouvait laisser indifférent un écrivain dont les débuts avaient été marqués par l'enthousiasme dégoûté des naturalistes.

Huysmans s'était créé là des relations dont le côté canaille l'amusait et qui lui permettaient d'amers rapprochements avec ceux fréquentés pendant le reste de la semaine.

Un individu assez bizarre s'était institué son protecteur. Il s'appelait de Bray et se piquait de littérature parce qu'il avait, paraît-il, été vaguement secrétaire de Barbey d'Aurevilly. Parmi les femmes, Joris-Karl engageait de longues conversations avec « La Tache-de-Vin », dont le surnom révèle suffisamment le défaut qui pouvait abîmer son visage. La « Tache-de-Vin » était entourée d'une assez grande considération parce qu'elle avait été naguère la maîtresse de feu Gamahut, guillotiné en 1885. Mais Huysmans était lié surtout avec une jeune diablesse ébouriffée, répondant au charmant nom de Mémèche. Il l'invitait souvent à boire et s'attristait lorsque les hasards de mauvaises rencontres sur le trottoir l'envoyaient pour quarante-huit heures au dépôt et le privaient de sa compagnie.

C'est au Château-Rouge que Huysmans cherchait un délassement de quelques heures faisant contraste avec ses médiocres préoccupations quotidiennes. C'est ainsi que, le 2 janvier 1891, il écrivait à son ami Boucher:

...Le jour redoutable (du 1er janvier) est enfin passé. J'en sors avec un parfait dégoût et les poches vides. J'ai vu des gens si bien dans ma famille que j'aspire après les purotins de la place Maub' et considère La Tache-de-Vin et Mémèche comme d'exquises princesses aux cervelles vraiment nobles...

Or, le Château-Rouge était un rendez-vous de gens turbulents et parfois batailleurs. Huysmans dans ses moments de confidence raconta quelquefois qu'on avait fomenté contre lui un horrible complot.

Il expliquait que Mémèche ayant, paraît-il, été ramassée par la police au cours d'une rafle aux Halles, ces messieurs les habitués du Château-Rouge et protecteurs des dames auraient résolu de lui enjoindre, à lui Joris-Karl, d'intervenir en faveur de la recluse pour la faire élargir. On aurait appris qu'il avait des attaches avec la Sûreté Générale et l'on avait décidé de faire appel à sa puissante recommandation. Huysmans aurait éludé l'invitation, et les ambassadeurs déconfits auraient alors résolu de l'attirer dans un guet-apens et de lui donner la mort.

Tout simplement!

Mémèche, sortie de Saint-Lazare, aurait pris parti pour l'écrivain et de Bray aurait jeté un défi collectif à tous ceux qui auraient pu avoir quelque envie de réaliser le complot. Il s'ensuivit un drame horrible dont Huysmans rapporte un récit fidèle dans une lettre adressée à Boucher datée du 15 janvier 1891 :

...Girard a dû vous narrer les terribles épisodes du Château-Rouge; mon conducteur de Bray à moitié assommé, le garçon égorgé et mort. Hier, à l'Hôtel-Dieu, le massacre de Trolliet assommant à coups de canne plombée tous les chourineurs et en tuant un. Un vrai massacre! Et ça continue. Mémèche, sortie il y a quelques jours de Saint-Lazare, est arrivée comme une furie dans le bouge. Elle a crié que le premier qui me toucherait aurait affaire à elle et, pour débuter, elle a à moi-

tié démoli la Tache-de-Vin, qui est cause de tous ces saccages. Vous pensez si je fais le mort et si, malgré les invites que me fait faire Mémèche de revenir la voir, je m'en dispense. J'ai eu la veine de ne pas être assassiné un soir où ça chauffait, ça me suffit...

Et Huysmans, rendu mélancolique par tant de drames, ajoutait:

...Mais quelle tristesse! On avait trouvé une maison charmante, différente de toutes, et ça s'écroule! La vérité, c'est que Mémèche avait déclaré que je couchais avec. J'étais connu sous le nom de l'amant d'Antoinette, et c'est pour cela que l'on nous a si longtemps tolérés. Son départ à Saint-Lazare a tout gâté. Mais elle en a de l'aplomb, celle-là, de dire que je couche avec elle!...

Une si noire tragédie méritait qu'on fît des recherches pour en connaître le détail. Tant de morts et de blessés pour les illustres amours d'un écrivain et d'une fille valaient que le souvenir en demeurât. C'est à quoi nous nous sommes employés. Un certain mystère paraissait entourer l'affaire puisque aucun journal de l'époque ne parle du drame, pourtant sanglant, du bal du Château-Rouge.

A défaut d'indication dans les feuilles, on pouvait penser que les archives de la Préfecture de police contiendraient le récit de ces criminelles horreurs, et nous avons consulté les registres des commissariats du quartier de la Sorbonne, dont dépendait le Château-Rouge, et du quartier Notre-Dame, dont dépend l'Hôtel-Dieu et où Huysmans déclare que le 14 janvier Trolliet a assommé des chourineurs à coups de canne plombée.

A notre grande surprise, nous n'avons rien trouvé dans le registre du quartier Notre-Dame, qui ait un rapport quelconque avec cette dernière histoire.

Quant au registre du quartier de la Sorbonne, il ne rapporte, pendant tout le mois de janvier, qu'une seule affaire relative au Château-Rouge: ce ne peut être que celle à laquelle Huysmans fait allusion, encore qu'il date

inexactement sa lettre du 15 au lieu du 16, puisque l'événement s'est passé dans la nuit du 15 au 16 janvier.

L'indication du commissariat nous a permis de retrouver le dossier de l'affaire et d'en rapporter le détail.

Le 15 janvier 1891 au soir, Paday, marchand ambulant en jouets d'enfants, demeurant 14, rue des Boulangers, jouait au piquet avec Georges l'Epicier au Café du Tonneau, situé à l'angle de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève et de la rue des Ecoles. A ses côtés se tenait son amie Augustine Marinier, jeune blanchisseuse de vingt et un ans.

Paday, qui était âgé de dix-neuf ans, était sérieusement ivre. Près de lui et le regardant jouer, le Rouquin, garçon fumiste, surveillait la partie.

Vers une heure du matin, un camarade, Armand, qui paraissait très surexcité, pénétra dans le café et, s'approchant près du Rouquin, lui dit:

— On vient de me faire une saleté au Château-Rouge. Viens me donner un coup de main...

Tout le Café du Tonneau fut en rumeur. Chacun se leva et une dizaine de consommateurs sortirent pour donner le coup de main. Deux femmes faisaient partie du bataillon ainsi formé : l'une d'elles répondait au nom de Rose Mignon.

Paday vit sa partie interrompue. Il voulut se joindre à la troupe, mais, comme son ivresse le rendait chancelant, il ne suivit qu'à distance, soutenu par la douce Augustine qui manifestait pour lui une tendre sollicitude.

Lorsque Paday arriva au Château-Rouge, on se battait déjà.

A vrai dire, la raison du tumulte était exceptionnellement grave.

Quelques instants auparavant, Armand, s'étant rendu avec un ami au Château-Rouge, le garçon de l'établissement, un sieur Dargent, leur avait demandé de choisir une consommation. Les deux hommes ne voulaient pas boire. Dargent leur avait fait observer que le Château-Rouge n'était pas une promenade publique et qu'il fallait consommer ou partir.

L'outrage était grand. Armand, grand seigneur, jeta vingt centimes de pourboire sur le comptoir et sortit dignement, suivi de son ami. Mais on comprend que les choses ne pouvaient en rester là. Il fallait laver un pareil affront et l'on était allé chercher du renfort au Café du Tonneau.

Lorsque la troupe vengeresse entra pour son expédition offensive, le garçon Dargent se trouvait précisément près de l'entrée. Il fut entouré et bousculé. Il répondit aux coups par des coups, mais son héroïsme fut vaincu. Même il reçut à la joue un coup de couteau qui lui causa une légère blessure à la région molaire gauche. Un médecin, le lendemain, déclara qu'elle consistait en une plaie irrégulière « ne paraissant pas avoir été produite avec un instrument affilé ». Il n'en résulta pas d'incapacité de travail.

Ayant vengé l'honneur d'Armand, toute la bande s'enfuit au moment où Paday, soutenu par Augustine, entrait à son tour.

Apercevant l'agression dont son garçon était l'objet, le directeur du Château-Rouge, M. Trolliet, prit une canne et accourut. Il parvint au lieu du drame, alors que le Rouquin, Rose Mignon, Georges l'Epicier et leurs amis étaient déjà partis, mais au moment précis où Paday, soutenu par la tendre Augustine, faisait son entrée.

M. Trolliet n'hésita pas et donna quelques coups sur la tête de Paday qui, bien qu'il ne se défendît pas, fut maîtrisé et arrêté par deux sergents de ville accourus sur ces entrefaites.

La police ramassa sur les lieux du crime deux pièces à conviction, savoir le chapeau de Paday et la palatine de Rose Mignon.

Sur l'heure, on chercha à retrouver les agresseurs. Ils s'étaient réfugiés chez M. Berson, marchand de vins, rue Galande, lequel avait fermé sa porte derrière eux et refusa d'ouvrir à la police. On parlementa dix minutes. A la fin, Berson se laissa convaincre, laissa pénétrer les représentants de l'autorité, lesquels durent constater que tout le monde était parti par une porte dérobée.

Du moins, Paday était de bonne prise. On l'emmena au commissariat, d'où il fut dirigé sur le Parquet du Procureur. On avait mis sous scellés le chapeau et la palatine.

Un juge d'instruction fut commis.

Comme on le voit, il y a bien dans cette affaire un garçon non égorgé, mais blessé d'un coup de couteau au cou, et aussi des coups de canne distribués par Trolliet.

Aux mobiles, aux faits et aux conséquences près, Huysmans semble exact.

Bien qu'il n'allât plus au Château-Rouge, Huysmans ne se désintéressait pas d'une affaire qu'il considérait comme ayant manqué lui coûter la vie, sans doute à raison des rapports qui lui en avaient été faits.

Le 7 février 1891, il écrivit encore :

...Nouvelles de la place Maub'. Les purotins continuent à s'égorger, la police est descendue hier jeudi et a simplement ligoté et emmené quarante de nos amis. La terreur règne dans le quartier.

Le registre du commissariat renseigne complètement à ce propos. Il y avait bien eu ce jour-là une tentative de meurtre, mais qui semble n'avoir aucun rapport avec notre affaire. Un certain Wyzocki, dit Julot-de-la-Place-Maub', avait eu au Château-Rouge une discussion avec sa maîtresse qui voulait le quitter et, la poursuivant chez le Père Lunette, l'avait frappée à coups de tiers-point et de tranchet.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette affaire. Par contre, relativement au drame du 15 janvier, on avait opéré non pas quarante, mais deux arrestations.

En effet, la police, sur les ordres du juge d'instruction, cherchait. Elle était parvenue à identifier quelques-uns des coupables de l'attentat du Château-Rouge.

Armand s'appelait Berlioz, né en 1862, et déjà avait son casier judiciaire orné de trois condamnations pour escroqueries. Il vivait en concubinage avec Berthe Lizan, âgée de 19 ans, et avait la réputation de fréquenter les filles de débauche.

Le Rouquin était Faure, dit Lipette, qui n'avait point de condamnation, mais était mal considéré. Quant à Rose Mignon, qui s'entêtait à ne pas venir réclamer sa palatine, on avait découvert qu'elle se nommait en réalité Marie Ray, avait 24 ans, se disait blanchisseuse et avait changé de quartier depuis l'affaire. On ne pouvait la retrouver.

Berlioz et Faure furent arrêtés le 6 janvier, ce qui explique la lettre d'Huymans du 7. Confrontés par le juge avec Dargent et Trolliet, ils furent reconnus formellement. Paday, dégrisé, mais toujours incarcéré, clamait toujours son innocence.

Malgré ses efforts, le magistrat instructeur ne découvrit rien d'autre. Faute de pouvoir étendre plus loin ses investigations, il clôtura son dossier et renvoya Berlioz et Faure devant le tribunal correctionnel sous l'inculpation de coups et blessures. Paday bénéficia d'une ordonnance de non-lieu et, enfin libéré, put rejoindre Augustine qui avait multiplié les démarches auprès du juge pour lui démontrer que l'ivresse de son amant, le soir du drame, était un sûr garant de son innocence.

L'affaire fut jugée par la 10e chambre correctionnelle le 13 mars 1891. Malgré leurs véhémentes protestations, Berlioz fut condamné à quinze jours d'emprisonnement, et Faure à un mois. C'est ce dernier qui vraisemblablement avait donné le coup de canif.

On ne trouve plus trace du Château-Rouge dans les lettres que Huymans écrivit postérieurement. Il est vraisemblable qu'il n'y retourna pas.

Comment expliquer tant d'inexactitudes?

Il semble, par la lettre datée du 15 janvier, que Girard faisait un récit identique à celui d'Huysmans.

Faut-il en tirer que l'histoire vient d'Henry Girard, qui aurait monté de toutes pièces une mystification?

Faut-il penser que le drame fut inventé par de Bray désireux en échange de ses révélations d'obtenir le prêt d'une pièce de cent sous?

Faut-il au contraire croire que Joris-Karl, plein d'imagination, déforma une rixe banale en une noire tragédie,

crut réellement avoir été mêlé à l'affaire et avoir couru un danger?

Ce qui semble certain, c'est qu'il paraît ne pas être revenu au Château-Rouge. Peut-être préféra-t-il ne pas conduire quelque ami vérifier sur place les détails d'un drame sorti tout entier de son cerveau.

MAURICE GARÇON.

REMARQUES SUR L'ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE

On ne concevrait point qu'il y eût deux produits différents pour une même opération d'arithmétique, deux solutions pour un problème, deux résultats pour une analyse chimique. Au contraire, devant le lit du malade, le médecin doit envisager plusieurs hypothèses, — souvent un grand nombre, — penser que l'évolution de la maladie peut être modifiée par des causes que l'état du malade ne fait nullement apparaître. On l'a souvent dit, et les progrès de la médecine n'y changent rien, il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades, chacun « faisant » sa maladie selon les réactions particulières d'un organisme soumis aux influences lointaines de l'hérédité, des antécédents qui ont préparé le terrain, aux influences immédiates des circonstances auxquelles sont dues l'infection et ses suites. Que la science ait enrichi la clinique de procédés nouveaux, que les méthodes d'investigation se soient perfectionnées, que le laboratoire ait mis à la disposition du praticien des moyens de contrôle ingénieux et des agents thérapeutiques insoupçonnés de la génération précédente, les conditions qui règlent l'action apparente du médecin en ont sans doute été bouleversées, mais la médecine n'en est pas moins demeurée un art comme devant. Un art qui emprunte chaque jour davantage aux sciences, mais sans se subordonner jamais à ses auxiliaires; un art, parce que le médecin, quelque facilité que lui donnent ces moyens nouveaux pour asseoir son diagnostic, demeure en définitive dans la nécessité de choisir, parce qu'il obéit à cette sorte d'instinct acquis

et fortifié par l'observation et la pratique, parce que des considérations morales interviennent constamment dans le débat. Ainsi la médecine qui s'appuie de plus en plus sur la science, reste bien à proprement dire un art, où la conscience et la valeur personnelle du médecin tiennent toujours le rôle essentiel.

§

En fait — et surtout depuis le XIXe siècle — on a pu croire que la médecine tendrait à devenir une science. Mais l'invention du microscope, de l'auscultation, de l'anesthésie, des rayons X, les travaux et les découvertes de Laënnec, de Claude Bernard, de Virchow, de Pasteur, de Lister, de Crookes, de Röntgen, de d'Arsonval, n'empêchent pas la clinique — qui est l'art d'observer au lit du malade, d'interpréter et de conclure — de demeurer l'essentiel. Et comme on disait tout à l'heure qu'il n'y a point de maladies, mais des malades, on pourrait aussi justement dire qu'il n'y aura jamais de science médicale codifiée, et qu'il y a seulement des médecins, des hommes dont le devoir est d'être des savants, mais aussi, avant tout, des cliniciens. Le laboratoire ne remplace point la clinique; il vient en aide au clinicien et lui fournit d'indispensables armes. Le médecin serait coupable qui méconnaîtrait aujourd'hui l'importance des plus récentes acquisitions scientifiques, mais il serait absurde celui qui voudrait appliquer à la médecine les méthodes des sciences exactes. Il y a dans la maladie une part d'indéterminé qui reste, quelque perfectionnés que soient les moyens d'investigation, indéterminable, et qui conservera toujours à la médecine son caractère d'art.

Mais cet art s'appuyant sur des sciences de plus en plus nombreuses, les connaissances du médecin ont dû s'étendre. A mesure que son bagage s'alourdissait, les « spécialités » prenaient plus d'importance, devenaient, elles aussi, plus nombreuses. L'un des caractères les plus nets de notre temps est la « spécialisation » des individus. Le domaine semble si vaste que les chercheurs ayant mission de l'explorer limitent à un petit canton leurs recher-

ches. Et, à leur exemple, ceux qui les suivent pour exploiter les découvertes bornent leur action. C'est une nécessité de la vie moderne, et ce serait un grand mal si la spécialisation se faisait prématurément, avant que le spécialiste ait acquis la maturité que peut seulement donner une culture générale très étendue. Car, plus que tout autre, il se trouve exposé à restreindre son horizon, à prêter au détail une importance excessive. Il doit demeurer capable de s'élever assez haut pour ne donner aux taupinées que leur exact relief.

§

L'histoire de la médecine est faite du récit de ces explorations et de ces conquêtes de la raison sur la superstition, sur l'inconnu, sur l'indéterminé. Aucune histoire d'aucun art ni d'aucune science n'est, autant que celle-ci, philosophique: aucune ne donne meilleure image, ni plus glorieuse, du génie de l'homme, de cette faculté de connaître et de comprendre qui fait son tourment, mais qui, disait déjà Lucrèce, lui donne sa meilleure joie. Aucune ne rapproche mieux, pour les opposer l'un à l'autre, cet orgueil légitime de l'homme fier d'avoir pénétré quelques-uns des secrets les plus obscurs de la nature, et ce sentiment d'humilité que tout être pensant doit forcément éprouver devant les dernières énigmes dont le Sphinx gardera sans doute à jamais le mot.

Car s'il est vrai que le savant transforme chaque jour un peu d'inconnu en connu, il rencontre plus loin que l'inconnu l'inconnaissable. L'accepter comme tel n'est point aveu d'impuissance, mais attitude de sagesse. Le déterminisme du biologiste prévoit l'imprévu et fait sa part à l'indéterminé.

§

Il est fort instructif de suivre le cheminement des idées à travers les siècles et parmi les hommes, de relier la médecine aux autres manifestations de l'intelligence, de considérer ses rapports avec l'humanisme. Malgré d'illustres travaux, cette histoire est, on peut l'avouer, assez mal sue des médecins eux-mêmes; à plus forte raison

est-elle généralement ignorée des profanes. On a cependant grand intérêt à voir comment et par quels lents efforts l'homme est parvenu à se connaître à peu près lui-même, et comment cette connaissance de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie se lie aux progrès des autres connaissances, comment les théories et les hypothèses médicales dépendent elles-mêmes des courants d'idées aux différents siècles.

Il nous est très difficile de parler raisonnablement des idées et des théories admises par les Anciens, relativement aux sciences et aux arts dont les notions ont été bouleversées par des découvertes plus ou moins récentes: quand nous possédons des textes, nous risquons de nous égarer en prêtant aux mots, même les plus simples, un sens qu'ils ne pouvaient avoir dans la bouche ou sous le stylet de ceux qui les employaient. Le sens de leurs équivalents dans nos langues modernes s'est, en effet, étendu à mesure que se développaient nos connaissances, et, se modifiant, s'est enrichi d'acceptions complémentaires dont il faudrait le purger avant que d'en faire usage pour la traduction. Mais leur restituer leur exacte valeur primitive est bien impossible, puisque notre esprit reste, quoi que nous fassions, encombré de ces adjonctions que nous ne pouvons oublier. D'autre part, s'agit-il de documents matériels, objets, sculptures, peintures, c'est pis encore: les formes, les attitudes, nous induisent en erreur. Raisonnant par analogie, il arrive, comme tout à l'heure pour les textes, qu'une sorte d'image virtuelle se superpose en notre esprit à l'image réelle, la déforme et lui ajoute un complément tout moderne. Ainsi, le plus souvent, l'idée que nous nous faisons de la médecine ancienne eût étonné les Anciens eux-mêmes.

On est surpris quand on étudie l'histoire des théories médicales: le progrès, loin d'être une ligne nettement tracée, est fait de retours en arrière, de résurrections et d'oublis. Telle vérité proclamée devient une erreur, puis reparaît, à peine modifiée, et redevient une vérité. Tout s'enchevêtre et se brouille; des découvertes, dont nous nous étonnons qu'elles aient pu même être discutées, ont

été longuement, âprement combattues. Et puis enfin, si la morphologie et la physiologie humaines n'ont guère changé depuis les premiers âges, il est sûr que, sous des influences diverses et dont toutes ne sont pas encore nettement connues, des maladies se sont modifiées. Nous savons, depuis que l'on observe avec quelque rigueur, que, d'une épidémie à l'autre, le caractère de certaines affections évolue.

Il faut se souvenir que la publication du *De Motu Cordis et Sanguinis in Animalibus*, par William Harvey, ne date que de 1628, que la découverte du médecin anglais, après vingt ans de recherches et d'expériences, ne se répand, ou du moins n'est acceptée, qu'assez lentement ; que c'est un demi-siècle plus tard que Malpighi, à Messine et à Bologne, utilise le microscope pour l'étude des tissus et complète les notions d'Harvey sur la circulation capillaire; qu'au même moment, le Dieppois Jean Pecquet publie ses travaux sur le canal thoracique et les chylifères. Ainsi nos connaissances sur la circulation ne remontent qu'au XVIIe siècle. Jusque-là, en Occident, règne la théorie de Galien. Ces grands événements médicaux sont tout juste contemporains, les premiers, de la prise de La Rochelle, de l'*Astrée,* du *Discours de la Méthode* et du *Cid,* les derniers, du traité d'Aix-la-Chapelle, de *Britannicus* et du *Tartuffe*. Quand nous lisons Rabelais, ou même Descartes, il nous faut garder présente à l'esprit la date récente de ces acquisitions.

Il faut penser aussi qu'en médecine, et plus qu'en d'autres domaines, le jargon corporatif a trop souvent semblé une barrière malicieusement dressée entre le profane et l'initié. Depuis Molière, les mots ont changé, mais la barrière est restée. Peut-être cet hermétisme est-il quelquefois encore nécessaire, mais ce n'est plus l'ignorance des médecins qu'il protège: c'est le malade lui-même, et contre une curiosité qui risquerait d'être mortelle plus encore que celle de Psyché.

§

Homo potest quantum scit.

L'aphorisme de Bacon pourrait servir à la fois d'épi-

graphe et de conclusion à tout ouvrage sur l'Histoire de la Médecine. En parcourant les phases successives de cette histoire, il semble en effet que l'on suive le progrès — il faut prendre ici le mot selon son sens étymologique: le cheminement — de la raison, de la science, gagnant petit à petit, parfois en tâtonnant, du terrain sur l'empirisme.

Le pouvoir de l'homme est égal à son savoir.

Mais longtemps, trop longtemps, dogmatisme et savoir ont été synonymes. Galien, qui fut un grand médecin, a pourtant été le mauvais génie de la médecine, par l'abus que firent de son autorité ses successeurs. La tradition n'en a pas moins un rôle nécessaire: elle transmet au présent l'expérience du passé; mais elle ne doit jamais stériliser, pour ainsi dire, l'observation.

Le champ des connaissances biologiques s'est étendu, depuis un siècle, si vite et si loin que ce progrès rapide a fait naître de chimériques espoirs. Certains ne peuvent se résigner à prononcer l'*ignoramus et ignorabimus*, qui n'est pourtant ni aveu d'impuissance, ni renoncement à chercher plus de lumière. Grasset estimait que cette affirmation de l'Inconnaissable était en même temps une affirmation du Connaissable. Et sans doute avait-il raison. Le progrès de la biologie semble une image de l'activité de l'homme lui-même: les pratiques traditionnelles y tiennent le rôle de l'Inconscient; les méthodes positives représentent le Rationnel, le Conscient (1).

La médecine reste un art, mais un art dont les progrès se mesurent au caractère de plus en plus scientifique qu'elle acquiert en s'appuyant sur les sciences pour échapper à l'empirisme.

RENÉ DUMESNIL.

(1) Grasset: *Les Limites de la Biologie*. Alcan, 1906. (Préface de Paul Bourget.)

L'AVENIR DU CINÉMA

—

Considéré dans ses éléments purement matériels, en tant que technique nouvelle de l'expression de la pensée humaine, le cinéma représente dans l'histoire de la civilisation une innovation plus importante peut-être, dans ses résultats lointains, que celle de l'imprimerie elle-même, qui a révolutionné le monde. Le livre, en comparaison avec le manuscrit, a donné à la pensée individuelle une force et une expansion inimaginables auparavant. Et pourtant son action ne se transmet que d'individu à individu; de plus, ce que l'auteur communique par le livre au lecteur n'est, somme toute, qu'une vision limitée et personnelle, c'est-à-dire presque toujours déformée, de la réalité. La technique du film, au contraire, ne connaît pas de limite dans la reproduction exacte et complète de la nature, de la vie, de l'être humain, de la foule même, dans leurs manifestations les plus diverses. Ajoutez que la même pellicule de film peut être vue par des milliers d'hommes à la fois et que cette pellicule, une fois achevée, peut être multipliée mécaniquement à l'infini dans un laps de temps minime: aussi, et c'est là le fait le plus important au point de vue social, la propagation du film acquiert-elle une rapidité inouïe et une importance universelle: dans l'espace d'un an au maximum à partir de son achèvement, le même film peut être vécu à la fois par des centaines de millions d'hommes sous toutes les latitudes. C'est comme si l'âme collective de l'humanité vibrait effectivement à la même minute d'une même sensation.

L'action du film sur l'individu est tout autre aussi et beaucoup plus profonde que celle du livre, car il synthétise l'influence simultanée sur l'âme humaine de l'image,

du geste, de la parole, du chant et de la musique : une telle somme variée de sensations diverses, successives ou simultanées, ne se retrouve dans aucun des arts isolés qui s'expriment par l'un ou l'autre de ces moyens, pas même dans le théâtre, qui peut en réunir plusieurs à la fois.

La faculté qu'a le film de reproduire le mouvement dans un rythme variable et réglable à volonté lui assigne aujourd'hui et lui assignera de plus en plus une importance de premier ordre dans la technique de l'éducation.

Mais, pour merveilleux et singulièrement novateur qu'il puisse être comme moyen de connaissance. c'est évidemment comme expression d'art qu'il est destiné à jouer le rôle le plus considérable. La grande facilité de ses moyens techniques lui permet de réaliser l'idéal du drame shakespearien: le jeu intégral des actes humains et de leurs mobiles dans une indépendance presque absolue du temps et de l'espace. D'autre part, en réalisant la fusion de tous les arts, le cinéma devient capable de produire une impression esthétique d'une qualité à peine concevable aujourd'hui. Il serait puéril de penser qu'il a déjà atteint son apogée et ne pourrait plus désormais que marcher vers une décadence rapide; il n'est qu'à ses débuts sans doute. Alors que les arts plastiques entrent dans l'âme par les yeux, la musique par l'oreille, et tandis que le dialogue du drame fait appel à l'esprit et se meut dans la sphère des idées, le cinéma se sert alternativement ou simultanément de ces moyens divers. Se représente-t-on une limite à la puissance d'une musique qui s'accompagne de la vision, ou à la force des images rendues vivantes par le son et le mouvement ou à l'idée servie à la fois par l'image et les harmonies du son? L'émotion, la pensée, le rêve même sont traduits dans leurs plus intimes nuances avec la même facilité: l'imagination de l'artiste embrasse réellement un champ infini.

Si le théâtre voit de jour en jour son importance diminuer devant le développement du cinéma, cela n'est pas dû seulement à des raisons économiques ou matérielles, comme on l'entend souvent dire, tels que les frais plus grands de représentations dramatiques ou la facilité ex-

trême de reproduction mécanique du film. La raison foncière en est bien qu'à travers le jugement populaire se fait jour une vérité psychologique: le spectateur habitué à voir de beaux films constate ensuite malgré lui la pauvreté relative des meilleurs drames présentés sur la scène. Le cinéma, considéré généralement aujourd'hui encore comme le plus banal des divertissements, peut donc prendre demain un rôle social de premier ordre.

C'est ce qui explique qu'il soit devenu aujourd'hui l'une des premières préoccupations de tous ceux, — individus, associations, gouvernements, partis ou dictatures, — qui cherchent à influencer l'évolution de l'individu et de la société, dans un esprit de prosélytisme, de propagande, voire de politique. Un des premiers actes du parti hitlérien, à peine parvenu au pouvoir, a été la mainmise sur les organisations des producteurs et des exploitants cinématographiques. Le soviétisme russe était allé plus loin encore dans cette voie.

Simple élément de curiosité à l'origine et demeuré surtout attraction d'amusement pour la grande masse, le cinéma possède à l'égard du spectateur et le plus souvent à l'insu de celui-ci, par suite même de la mise en branle de la plupart des fibres de l'âme humaine, rendue possible par les conditions techniques du film, un pouvoir catalyseur et transformateur exceptionnel. A travers le cinéma, l'art peut réaliser le mieux son rôle social, éthique et même religieux, qui dérive de son caractère psychologique, de même qu'il est conforme à ses traditions historiques. Chez les Grecs à ses origines, en France au moyen âge, et ailleurs encore, le théâtre était lié intimement au culte religieux: le cinéma nous réserve peut-être un jour des manifestations du même genre.

Quelle que soit la position que l'on prenne devant cette constatation, c'est un fait qu'il existe dans de larges sphères sociales de l'époque moderne une tendance croissante à la substitution des actes religieux, sinon de la pensée religieuse, par l'exercice et la jouissance de l'art en général, de la musique peut-être en particulier, et cela dans les pays mêmes où le culte traditionnel a gardé le plus

de son prestige. Et, si du culte collectif nous passons à la vie individuelle, ne voyons-nous pas le sentiment religieux aboutir de plus en plus d'un côté à l'activité scientifique pure, pour quelques-uns seulement, et d'un autre côté à la production ou à la jouissance artistique pour le plus grand nombre?

Or, par sa popularité et son universalité, par son caractère d'art complet et éminemment social, le cinéma aide puissamment à cette évolution. On a même été jusqu'à évoquer l'idée, à propos de cinéma, d'une sorte de religion nouvelle, d'un culte populaire aux allures asiatiques, avec ses dieux, ses héros, ses exaltations, ses orgies même. En fait, la façon dont le cinéma s'est développé, en si peu de temps, sur toute la surface du globe, cette sorte d'ivresse morale ou d'enthousiasme fanatique provoquée de prime abord chez ses adeptes dans les diverses couches sociales, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées souvent, l'émotion trouble parfois et mystique en quelque sorte que suscitent ses représentations dans l'âme des simples, des femmes et des enfants, et jusqu'à ce peu de lumière et cette obscurité dans lesquels se déroulent nécessairement ses manifestations; tout cela, pour l'observateur qui sait découvrir dans les phénomènes sociaux en apparence étrangers la similitude des mobiles profonds et l'analogie des gestes, ne rappelle-t-il pas l'expansion des cultes orientaux, à l'aube de l'ère chrétienne, à travers l'Empire romain? Les adorateurs de Mithra se réunissaient dans des souterrains longs et étroits devant l'image sacrée du taureau: remplacez l'autel divin par l'écran mystérieux et voilà la salle obscure, basse et longue, telle qu'elle existait exclusivement aux débuts du cinéma.

Et s'il est permis de mêler dans des considérations sociologiques le profane au sacré, la messe catholique n'est-elle pas un film mystérieux encore plus qu'un drame, qui se joue chaque matin dans tout l'univers avec de seuls moyens humains, sans le recours de la technique moderne, du moins jusqu'aujourd'hui?

Qu'il y a loin cependant de ces perspectives merveil-

leuses, justifiées par la nature technique et artistique du cinéma, à la qualité et au rôle de la plupart de ses productions actuelles, sinon de toutes! Comment expliquer cette incertitude, ou plus exactement cette déviation dans le développement de l'art nouveau? Y a-t-il quelque espoir qu'un jour sera surmontée la médiocrité du moment?

La grande originalité du cinéma, l'extrême perfectionnement de sa technicité, qui ont été la cause de ses progrès fulminants et de son expansion universelle, contenaient en eux-mêmes le germe d'un grand péril et d'une décadence précoce. Le poète, le romancier, l'auteur dramatique pourraient encore de nos jours, à la rigueur, composer toute leur œuvre, comme jadis les anciens Grecs, dans leur tête, avec tout au plus le secours d'une plume et d'une feuille de papier. Mais l'artiste qui veut produire une œuvre cinématographique a besoin d'installations et d'appareils compliqués et coûteux, qu'il ne peut songer à acquérir seul, qu'il ne peut même pas songer à faire fonctionner seul. Ses collaborateurs sont légion, depuis le banquier et l'homme d'affaires, en passant par les vedettes, jusqu'aux opérateurs et manœuvres de toute sorte. Le film est donc une œuvre collective et une entreprise commerciale de grande envergure. La reproduction du film dans les salles de spectacle exige les mêmes moyens techniques perfectionnés et de prix coûteux que sa création même. Le septième art tout entier a été, dès son origine, une industrie et un commerce tout autant qu'un art. Et voilà bien une autre différence considérable du cinéma d'avec les autres arts: nous touchons là peut-être le secret de sa puissance, de son avenir illimité, mais aussi l'exploitation de son infériorité actuelle.

Parce que la technique du film est à base d'électricité et de chimie, ces deux branches de l'industrie moderne les plus propres à l'exploitation organisée et rationalisée, le film se prête également à la concentration commerciale, nationale et internationale. L'industrie cinématographique pourrait être représentée comme le prototype de l'entreprise capitaliste. L'ordre de capitaux engagés dans le

cinéma en a déjà fait d'ailleurs l'une des branches les plus importantes de toute l'industrie.

Le livre aussi, dira-t-on, la peinture elle-même sont devenus l'objet d'une exploitation commerciale, et il n'est point tout à fait paradoxal de soutenir qu'ils n'ont pas pour cela perdu complètement leur indépendance intellectuelle ou artistique. Mais ce qui différencie le cinéma, c'est que l'artiste, — nous l'imaginons ici, ce qui n'existe pas en réalité, incorporé synthétiquement dans la même personne en tant qu'auteur du scénario, metteur en scène, décorateur, etc..., — se trouve être, dans une organisation préexistante à lui, le simple intermédiaire entre divers groupes qui lui commandent en maîtres et influencent nécessairement sa pensée et ses moyens d'expression : d'une part, le conseil d'administration de la Société de production du film; de l'autre, l'ensemble des exploitants des salles cinématographiques. Or, ces deux groupes principaux, avec leurs organisations satellites, ne sont guidés, même dans leurs actes en apparence les plus idéalistes, que par le succès commercial, l'argent.

Le premier de ces groupes conforme toute sa façon de voir sur celle du second, qui lui-même se met à la remorque du public des salles, en observe passivement les préférences et les goûts, à peu près comme la girouette éprouve à chaque instant la direction mobile des vents.

Le public, arbitre du film, devant lequel s'inclinent les entrepreneurs commerciaux qui, à leur tour, commandent à l'artiste, doit cette influence décisive exclusivement à l'argent qu'il apporte aux caisses des cinémas: cela revient à dire, en d'autres termes, qu'il compte uniquement par le nombre, la masse. Et du même coup, nous voici devant le même phénomène qui caractérise en politique les démocraties modernes: c'est la foule qui, dans le domaine du cinéma, mène les organisations, les chefs, les artistes, et la réciproque n'est nullement vraie, comme on serait tenté de le croire, comme cela serait souhaitable et comme cela a existé jadis.

Or, tous ceux qui ont cru à une psychologie de la foule, en ce sens que, parmi les mobiles qui poussent le public

au cinéma et lui font préférer tel film à un autre, il doive exister des principes généraux et constants qu'une analyse profonde pourrait mettre au jour, et tous ceux qui se sont occupés pratiquement du cinéma sont arrivés, même au bout d'une longue expérience, à cette constatation décevante: il n'existe point de critique certaine et durable du goût de la foule. Ce goût, cette préférence, en dépit de toutes les considérations psychologiques ou des observations de statistique par lesquelles on a cherché à les définir, ressemblent étrangement à la mode féminine, dont la principale caractéristique est de varier sans cesse, sans autre but apparent ou réel, que la variation elle-même.

Que nous sommes loin de ces âges soi-disant classiques, où l'on décrétait avec conviction les règles illusoires de la tragédie ou de la comédie et où l'on croyait pouvoir édifier une théorie de l'art d'émouvoir dans les spectacles! En des temps où le théâtre ne contenait qu'un public restreint et en majeure partie cultivé et oisif de profession, cela pouvait avoir encore quelque sens: le spectacle en général pouvait être assimilé à un lieu de culture et d'ennoblissement, où l'esprit de la foule se haussait un instant au niveau de l'esprit de quelques-uns, où l'on venait chercher, à travers l'émotion ou le plaisir, une réponse aux questions multiples, tristes ou gaies, graves ou légères, que pose le problème de l'âme humaine. Mais aujourd'hui où le travail, sa nature et sa durée sont devenus une règle pour ainsi dire universelle et uniforme, le spectateur du cinéma, ce « divertissement public » par excellence, ne cherche plus, comme cette expression l'indique, qu'à se reposer, se délasser, s'amuser et cela nécessairement suivant les réflexes physiologiques plus encore que psychologiques de la grande masse elle-même, pour les raisons exposées plus haut.

Une observation courante est bien significative à cet égard. Les réactions du public au cinéma se témoignent en général par le rire collectif, comme elles s'expriment au théâtre par les applaudissements. Or, il arrive que, même dans les films sentimentaux et de sujet sérieux

ou grave, des éclats de rire collectifs se produisent très souvent, mais ils sont comme forcés et déclanchés automatiquement par le moindre passage d'humour qui vient après une scène émouvante: simple gymnastique au fond des nerfs grands sympathiques de la foule, qui réclament leur activité ou même seulement leur équilibre.

Il s'est trouvé, certes, des commerçants avertis et assez dénués de scrupules pour estimer très lucrative l'exploitation de ces réflexes animaux et passifs de la foule et qui n'ont pas hésité à monnayer ainsi les bas instincts de la nature humaine. Aujourd'hui, à peu près partout, ce genre de spectacles osés est en voie de disparition. Et nullement par l'effet de l'action épuratrice de la censure des autorités. Ce sont les entrepreneurs commerciaux eux-mêmes qui se sont chargés de la besogne: afin d'augmenter le rendement de l'entreprise, afin d'élargir ou même d'élever le cercle des spectateurs payants. Les grands managers américains ont montré la voie, le célèbre Will Hays à leur tête. Les règles du succès, commercial s'entend, des films, ont été édifiées à l'usage des cinéastes dans le but de réaliser cette symbiose idéale, pour les gens d'affaires, de l'art et de l'argent, en vue du plus grand profit de l'entreprise cinématographique: doit être banni du film tout ce qui pourrait blesser les habitudes, les idées, les sentiments, les préjugés de la bonne société bourgeoise. C'est que celle-ci, si elle ne constitue pas, tant s'en faut, la partie la plus nombreuse de la clientèle des spectacles, est celle qui paie le mieux ou du moins utilise les places les plus chères. Mais c'est surtout — et il s'agit là d'un phénomène bien connu — qu'elle provoque indirectement l'augmentation des recettes de la salle en jouant vis-à-vis de la grande masse populaire le rôle d'une réclame ou, si l'on veut, d'un aimant: car le gros public qui se paie un divertissement est toujours heureux d'en partager la jouissance avec ceux dont la richesse plus grande confère à ses yeux l'auréole de l'aristocratie. « Des films propres et nets » ; ainsi se résume le code négatif des ménagers, mais, pratiquement, par suite de la double influence exposée plus haut de l'argent et de la

foule, le cinéma conformiste, qui attire aujourd'hui une clientèle de plus en plus riche, s'il n'est plus provocateur de passions ou de vices, reste bien à peu près toujours l'exploitation de la bêtise humaine.

Nous avons ainsi une fois de plus l'occasion de constater l'influence énorme qu'exerce sur les phénomènes sociaux les plus spirituels de par leur nature l'organisation économique qui les supporte et les conditionne nécessairement à l'origine, et finit presque toujours, dans une évolution à tendance parasitaire, par les absorber ou les étouffer entièrement.

Avec l'augmentation des loisirs qui s'est produite pour la majeure partie du public dans ces dernières années, l'activité économique cessant d'épuiser toute la capacité d'effort individuel, peut-être le « divertissement public » est-il appelé à prendre un autre aspect; il sera en butte en tout cas de ce fait à de nouveaux périls. Ceux-ci seront inévitables avec l'organisation actuelle de la production cinématographique. Et quant à une modification de cette organisation, c'est toute la question du devenir social qui est en jeu. Nous avons eu aujourd'hui le film étatiste russe; nous avons ou nous aurons demain le film fasciste ou hitlérien. On ne peut affirmer que le caractère artistique ou éthique, ou même simplement divertissant, du cinéma y gagne toujours en prestige.

Mais avant de porter un jugement sur ce dernier point, peut-être faut-il attendre quelques années encore.

Si l'art doit être la religion de l'avenir, s'il est destiné à faire progresser l'humanité, devenue plus scientifique, comme le firent jadis les religions à un stage différent de la civilisation, en faisant participer la foule de plus en plus large aux sentiments et aux idées de quelques-uns, des meilleurs, ce ne pourra être que par l'obtention d'une liberté plus grande pour les artistes et la mise à leur disposition de moyens matériels au moins aussi nombreux que ceux que leur offrent aujourd'hui les organisations capitalistes.

§

Et maintenant que nous avons examiné les conditions techniques, culturelles et pour ainsi dire spirituelles du cinéma et fait voir ses rapports étroits et nécessaires avec l'argent et les hommes d'argent, par où son avenir est sérieusement menacé, il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur la façon dont s'exerce, le plus souvent, ce rôle particulier de l'argent.

L'exploitation du cinéma, qui s'est surtout développée pendant et immédiatement après la guerre, a joui à son début, par suite de cette circonstance, plus que tout autre genre d'entreprise peut-être, d'une euphorie exceptionnelle qui, d'un côté, a conduit à un gaspillage d'autant plus effréné que les artistes et leurs impresarios, par la nature des choses et leur propre nature d'abord, n'y sont que trop enclins, et, de l'autre côté, a provoqué dans chaque pays l'éclosion d'une nuée d'intermédiaires purement commerciaux, de caractère cosmopolite, originaires le plus souvent de l'est de l'Europe et en premier lieu de la Russie, qui sont venus ravager successivement l'Autriche, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, sans parler des Etats-Unis.

Les sommes qui annuellement passent de la poche du public dans les caisses des cinémas sont considérables, comme chacun peut le penser, mais elles sont loin de représenter le chiffre des dépenses pour la production des films et les frais d'exploitation proprement dits. Il faut y ajouter les fortunes des nombreux particuliers séduits par ces intermédiaires malhonnêtes qui, par définition, ne travaillent jamais qu'avec l'argent d'autrui. Elles servent à alimenter l'escroquerie et l'usure, qui fleurissent tout particulièrement dans cette branche, parmi les commerçants du film et les propriétaires d'immeubles pour cinémas. Il y a encore le public actionnaire qui paie par l'annulation de ses titres les erreurs, l'incurie ou l'incapacité des entrepreneurs. Il y a enfin l'Etat, auquel au nom des droits sacrés de l'art, ces derniers tendent, avec des gestes éloquents, le tonneau des Danaïdes.

En France, la législation sur les loyers et la propriété commerciale a éliminé une partie des abus du côté des propriétaires fonciers. D'autre part, quelques artistes et administrateurs consciencieux et capables et vraiment français cherchent, dans le développement de l'association et l'établissement d'un contrôle syndical, à apporter dans les rapports commerciaux du cinéma un peu de ces deux remèdes principaux dont a besoin l'économie contemporaine pour guérir, à savoir l'ordre et la moralité. Mais leurs efforts, comme à peu près tout ce qui s'est fait dernièrement ou se fait encore en France, restent isolés, et, en tout cas, plus ou moins stériles. Aussi est-il intéressant de voir ce qui s'est passé dans d'autres pays, où la réorganisation est plus avancée et où elle s'accomplit par des moyens personnels parfois et souvent plus drastiques: nous prendrons l'Allemagne, par exemple.

Comme nous l'avons dit au début, c'est vers le cinéma que le parti hitlérien porta l'un de ses premiers efforts économiques et sociaux. Au nom d'une doctrine de caractère ethnique autant qu'économique, qu'il ne peut être question d'exposer ici, le parti hitlérien parvenu au pouvoir a cru voir dans l'application du fameux « paragraphe aryen » le moyen le plus radical d'éliminer du cinéma l'influence pernicieuse que nous avons décrite ici et qui, selon lui, venant principalement de l'étranger, aurait corrompu tout particulièrement l'esprit et l'art allemands. Il a ensuite organisé toute la corporation du cinéma en une « Chambre Impériale du Film » (Reichsfilmkammer), qui comprend d'une part des producteurs et des loueurs de films, de l'autre les exploitants de salles cinématographiques. Ne peuvent faire partie de ces organisations officielles que les Allemands dits « aryens », c'est-à-dire qui ne présentent pas d'antécédents juifs au premier et au deuxième degré. On peut juger de l'importance de cette mesure si l'on considère que, d'après la statistique allemande officielle, la proportion des juifs, avant 1933, parmi les personnes figurant dans la production, la location et le commerce du film, était de 92,30 %.

L'enrégimentation dans les associations en Allemagne

n'est pas obligatoire ni universelle, comme c'est le cas en Italie, dans l'organisation fasciste des corporations, du moins théoriquement. La libre initiative de la production du film a été récemment réablie en ce sens que les entreprises qui travaillent avec leurs seuls moyens financiers peuvent produire des films à leur guise, sauf à les soumettre ensuite à la censure, comme partout. Il est resté quelques entreprises juives de production; mais tout le personnel artistique et technique du cinéma, y compris le personnel étranger éventuel, est soumis au « paragraphe aryen ».

L'Etat, jusqu'en 1935, n'intervient pas financièrement, pour quelque principe que ce soit, dans la gestion ou les déboires de gestion des entreprises cinématographiques; mais il a, par l'organisation des éléments syndicaux et corporatifs, jeté les bases d'une administration saine, destinée à éviter le gaspillage et l'usure, tout en facilitant économiquement la production artistique. L'escroquerie est rendue pratiquement sinon impossible, du moins très difficile, par suite de l'initiative personnelle plus grande laissée aux juges en pareille matière, et surtout par suite du contrôle personnel des associations.

Pour empêcher la concurrence effrénée des éléments inconscients ou accapareurs, des règlements fixent les prix minima à payer par les spectateurs de cinéma, sans mettre de frein par en haut. La location des films au détail est complètement libre, sans aucune imposition de règles ou de pourcentage. Contre l'avidité des propriétaires qui seraient tentés d'abuser de la situation favorisée que leur laisse la législation dans un pays où la propriété commerciale n'est pas établie, à cause peut-être des inconvénients qu'elle présente en pratique, la vigilance des associations suffit et surtout le paragraphe également célèbre, dit « paragraphe de l'usure » (Wucherparagraph 49*a*).

Mais la particularité la plus intéressante est la création d'une Banque de Crédit du Film (Filmkreditbank) au simple capital de 1 million de marks, qui doit faciliter le financement de la production cinématographique.

Le producteur de films, particulier ou société, qui ne dispose pas personnellement de tous les moyens financiers pour payer le film dont les frais doivent être couverts au cours des six à huit semaines qui s'écoulent normalement entre la durée de la production du film et le début de son passage dans les salles de spectacle, est soumis à certaines conditions auxquelles n'est pas exposé le capitaliste plus fortuné et moyennant quoi on lui assure le financement de son affaire. Il doit tout d'abord faire approuver en principe son projet de réalisation de films et tout particulièrement son programme financier. Il doit, d'autre part, justifier la possession personnelle de 30 % de la somme nécessaire pour la production. Pour les 70% qui lui manquent, il présente une traite à la Banque de Crédit du Film, et contre l'endossement de celle-ci les grandes banques lui avancent l'argent. La Banque de Crédit fonctionne ainsi en quelque sorte comme un Institut fiduciaire officiel du Film.

L'exploitation du film est concédée par le producteur sur la base des recettes de location du film aux cinémas dans la proportion de 50 % de ces recettes pour le producteur, après déduction sur les mêmes recettes du coût de confection des pellicules du film. Les locations de films sont cependant toujours traitées entre producteurs et loueurs avec une garantie minima de la part de ces derniers. La Banque de Crédit naturellement dispose de moyens techniques et administratifs qui lui permettent le contrôle effectif de la production et de la location.

L'Etat allemand, après l'expérience fâcheuse faite il y a quelque cinq ou six ans, lors de la tentative de renflouement d'une entreprise munichoise de production, renflouement qui se démontra profitable seulement à une bande internationale d'intermédiaires, s'était gardé jusqu'ici de toute immixtion dans l'économie du film. Sur l'impulsion du parti cependant, un premier essai va être tenté d'action directe. Il a été voté, au budget de cette année, la somme modeste de 3.640.000 marks, comme encouragement pour le développement du film et en vue de favoriser l'exécution de grands films. Le but visé est

de nature politique peut-être, mais il n'est pas exempt non plus de considérations artistiques. En ce moment même, cette somme n'est pas encore attribuée: il semble y avoir hésitation et examen.

La comparaison de cet état de choses dans un pays voisin avec ce qui existe encore chez nous parle d'elle-même. Ce qui est certain, c'est que le cinéma, comme toute l'économie, comme tout l'art lui-même, est en train de se modifier rapidement et profondément, à une allure et dans une direction différentes suivant les pays, les peuples et même leur façon de se gouverner.

JEAN-CHARLES GRIÈRE.

UNE THÉORIE INÉDITE DE LA LOCOMOTION AERIENNE

—

Un homme que le public gratifiait de dons extraordinaires promit aux Parisiens le divertissement le plus étrange qu'il leur fût permis d'imaginer dans le cours de l'année 1742: un être humain allait voler dans les airs, et le nouveau Dédale était un marquis! Jean-François de Boisvin, marquis de Bacqueville, ancien colonel d'infanterie, était un personnage d'humeur sombre, fort riche et tout à la fois préoccupé de l'état de ses affaires, quelque peu magicien au dire des gazetiers, et dont on savait encore qu'il s'appliquait à construire une mystérieuse machine volante. Dans la société la plus aimable et la plus raffinée, le type exact du non-conformiste. Il avait alors plus de soixante ans.

Le bruit courut enfin que les habitants de Paris étaient assignés à venir contempler la merveilleuse expérience. Le vieux marquis annonçait qu'il allait s'élancer du haut de son hôtel, sur le quai des Théatins, pour franchir la Seine et venir se poser comme un oiseau dans le jardin des Tuileries. Au jour dit, un peuple immense afflua sur les quais, reflua sur le Pont Neuf, sur le Pont Royal, envahit les bâtisses d'où l'on pouvait voir et les embarcations du fleuve. Un anonyme a fixé la scène au pinceau: des gens de toutes classes sont là pressés, dans la fièvre du spectacle, mêlés à des seigneurs et à de belles dames en quête d'impressions vives, qui n'ont pas répugné à venir voir cette chose étrange, un bateleur marquis. Parmi eux, sans doute, quelques-uns de ces disciples de l'abbé Pluche pour qui l'art du vol est une science coupable et damnée. Cette foule croit au succès. La foi résolue du bonhomme lui fait dire qu'il a tout prévu. Toutes les prévisions s'accomplirent en effet à la réserve d'une seule: parvenu vers le milieu du fleuve, le marquis volant s'effondra. On le vit battre l'air un instant, tournoyer sur lui-même et tomber, sans cesser de mouvoir ses ailes, sur le toit d'un bateau-lavoir. Il avait une cuisse cassée.

Ce fut alors seulement que les spectateurs réalisèrent tout ce qu'ils avaient vu de prodigieux en un temps si court, l'apparition de l'homme-oiseau au-dessus de leurs têtes, le jeu fantastique de ses ailes blanches, sa navigation oblique vers les Tuileries, puis son arrêt soudain à mi-course, la précipitation désespérée de ses mouvements, et sa chute, heureusement amortie, car il volait fort haut dans l'air. Tous les détails rapportés par les témoins confirment l'authenticité de la scène peinte sur le précieux médaillon de la collection Tissandier. L'artiste a saisi le moderne Icare en plein vol, au point imminent de sa défaillance, et précisément à la hauteur de ce bateau couvert sur lequel il va tomber. Debout dans une barque, les bras levés vers l'homme dont il voit mieux l'effort, un spectateur, qui aperçoit peut-être un premier signe de catastrophe, exprime son angoisse et sa stupeur. Dans le ciel, un vol d'oiseaux. Mais ce que l'artiste ne dit pas, c'est la réaction de la foule, frustrée de son plaisir. Plein d'indignation et de courroux, le pauvre aviateur meurtri eut la douleur d'entendre des sarcasmes et des rires. Peu s'en fallut qu'il n'endurât des invectives. Et nul ne songea à glorifier le mérite de l'homme qui venait de parcourir plus de cent cinquante toises en volant par ses propres forces, avant de tomber.

Quand on évoque aujourd'hui cette scène vieille de deux siècles, on a peine à croire véridiques ces faits pourtant confirmés, et l'on regrette que l'irritable et orgueilleux marquis en ait si jalousement anéanti le souvenir qu'on soit réduit maintenant à chercher son secret perdu dans la miniature de Tissandier. La technique de son vol nous obsède, telle qu'on peut la déduire de ce précieux document. Ce qui frappe d'abord, c'est la jeunesse d'allure de ce sexagénaire, dans un ajustement fort exact et judicieusement approprié aux mouvements du vol. Puis, c'est la forme insolite des ailes, qui ne ressemblent aucunement, quoi qu'en ait dit Gérard de Nerval, à celles qu'on donne aux anges, sinon par leur immaculée blancheur. On voit en effet aux extrémités des bras et des jambes quatre panneaux blancs fort légers, tout pareils à des châssis treillissés et tendus de toile fine, figurant de larges raquettes ovales allongées en pointe, et dépassant considérablement les membres en longueur, en sorte que ce dédaléen d'un nouveau genre tire essentiellement sa suspension d'un effort appuyé sur l'air dans un sens longitudinal au lieu d'employer des ailes latérales imi-

tant celles de l'oiseau. Rien de comparable, on le voit, avec les rémiges d'un archange. Un trait bien remarquable encore, c'est la ressemblance du marquis volant avec un étrange insecte, et l'imitation de l'aile de l'insecte paraît évidente dans son cas. On peut croire, enfin, qu'en dépit de l'accident, sa technique était sûre, et si l'on considère les circonstances, l'étendue et la publicité du vol, rien ne répugne à cette opinion.

Quant à la cause de sa chute, nul n'en a rien su de son vivant, et depuis, personne n'a prétendu la définir. Une analyse qui serait ici hors de propos nous a conduit à observer que les anciens expérimentateurs du vol alaire, Olivier de Malmesbury, l'homme volant de Cordoue, Dante de Pérouse, et leurs imitateurs, ont invariablement expliqué leurs catastrophes par la faute de n'avoir point ajouté au jeu de leurs ailes l'office d'une queue semblable à celle des oiseaux. Ils devinaient l'exact motif de leur chute, qui était le déséquilibre, mais non le vrai moyen d'y remédier. Pas un ne soupçonna le rôle essentiel du balancier des insectes, et il ne paraît pas non plus qu'aucun des contemporains du marquis de Bacqueville, dans un temps où cette notion n'était pourtant point inconnue, ait jamais entrevu la raison de son échec dans le défaut d'un organe d'équilibre, à l'occasion d'une expérience qui illustre typiquement la nécessité de cet organe. Ce ne fut guère qu'au vingtième siècle que l'importance de cette découverte, anciennement signalée par Derham, fut enfin reconnue, après qu'on eut compris la cause des déboires éprouvés par des constructeurs de grand mérite tels que Tatin, Marey, Ader, qui s'étaient opiniâtré à réaliser la locomotion aérienne en imitant le vol des oiseaux. La fréquence des capotages engendra l'idée d'un stabilisateur agissant comme le balancier des diptères, fait capital dans l'histoire de l'aviation. Si étrange que le rapprochement paraisse, on peut dire qu'une même cause a déterminé l'accident du marquis de Bacqueville et la chute mortelle de l'aviateur Schendel, survenue à Johannisthal le 11 juin 1911.

L'histoire des travaux aéronautiques du marquis de Bacqueville s'arrête à cette expérience si bien engagée et si malheureusement rompue. De l'homme applaudi la veille, il ne resta qu'une proie désignée aux bas instincts de la canaille et aux morsures des gens d'esprit. Son nom donna lieu à d'outrageants anagrammes, ses goûts aux pires calomnies. Dès lors, par haine des hommes, il fit de sa maison

un monde à part, dont il régla si tyranniquement l'ordonnance qu'il passa désormais pour entièrement fou, tandis qu'il n'aspirait réellement qu'à l'intimité des choses familières et des êtres passivement soumis à son empire. Sa femme, une Châtillon, jeune encore, meurt deux ans plus tard dans son château de la Rambaudière, en Vendée. Les dernières années de sa vie sont pleines d'incidents fantastiques, trahis par la malignité. L'invention d'une nouvelle diète de Pythagore, la pendaison d'un cheval meurtrier, la singulière habitude qu'il avait prise de dérouter les filous en portant ses diamants fins sur des habits de grosse bure, les chambres secrètes où il verrouillait ses trésors, sont les moindres folies qu'on lui ait prêtées. Sa mort même fut une dernière occasion de rire. Le 7 octobre 1760, tandis qu'il était à l'Opéra, le feu prit dans son hôtel du quai des Théatins. On courut après lui. Il tâta tranquillement les clefs de ses coffres, attendit la fin de la représentation, rentra chez lui sans hâte et périt dans les flammes. Mais déjà il était de ceux que l'histoire ignore, après s'en être diverti. Diderot mentionne la nouvelle en quelques mots bien affligeants. « C'était, dit-il, un vilain avare, très riche, et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans. » Ce fut là l'oraison funèbre que l'Encyclopédie militante, habile en fait de jongleries, accorda au vieil inventeur. A la réserve du seul Blanchard, qui lui rendra un timide hommage en 1781, son courage et ses efforts demeureront si parfaitement stériles, qu'à la fin du siècle il n'en restera plus qu'un souvenir risiblement fabuleux. Et peut-être serait-il tombé dans un total oubli si la légende de sa folie ne lui eût procuré l'avantage de figurer entre Pym et le marquis de Sade, dans le curieux essai sur *Les Fous célèbres*, qu'un auteur inconnu fit paraître à Paris en 1835. Telle fut la récompense réservée à ce précurseur: une place éminente dans la galerie des quarante extravagants les plus fameux du monde.

Deux hommes pourtant, deux contemporains de ses déboires, ont deviné chez ce fou prétendu un sombre et profond génie, injustement maltraité; deux hommes à qui l'aventure du marquis de Bacqueville inspire un goût soudain pour le problème aéronautique, et qui en témoignent, sans se connaître, par deux mémoires composés sous les plus différents auspices, dans cette même année 1742. L'un est un plébéien perdu au milieu des remous d'une ville immense, dont il endure avec regret la pétulance et la folie. L'autre

vit noblement dans ses domaines à deux cents lieues de Paris. Jean-Jacques Rousseau suit son inspiration. Le chevalier de Vivens, homme des champs, et plus épris de science pure, trouve dans sa province des aides utiles, et par-dessus tout la prestigieuse coopération de Montesquieu, le châtelain de La Brède, que la maladie et la pente de ses idées ramènent aux études préférées de sa jeunesse. Ces hommes apparemment si dissemblables ont le même génie naturel pour les grandes choses. Une même ardeur les anime. Rousseau n'a pas trente ans. Le savant gentilhomme en a tout juste quarante-cinq. Quant à Montesquieu, le confident, l'ami, le collaborateur de Vivens, il fait figure de patriarche avec sa gloire et ses cinquante-trois ans. Un fait curieux à noter est le secret que nos deux auteurs vont jalousement garder sur leurs opuscules aéronautiques. Au moment de les livrer à l'imprimeur, tous deux s'abstiennent, soit prudence à l'égard d'un problème si nouveau, soit réserve pour quelque surcroît de vérification, soit défiance devant un siècle où les idées les plus fécondes sont invariablement dénoncées comme des dépravations du génie. Et le silence se fera si bien sur ces écrits que l'histoire verra le triomphe des aérostats, et même le prodigieux essor de l'aviation moderne, avant que Rousseau et le chevalier de Vivens aient occupé la place qui leur revient légitimement parmi les anciens rêveurs de la navigation aérienne. C'est une sorte de miracle en effet que les deux mémoires soustraits de la sorte à la curiosité du public n'aient point été définitivement perdus. La vigilance d'un érudit a sauvé celui de Jean-Jacques, ou du moins ce qui en restait d'après une reproduction mutilée. L'autre, conservé jusqu'à nos jours dans des mains sûres, est demeuré intact et inédit (1).

Rousseau a vu de ses yeux la catastrophe du marquis de Bacqueville. L'injuste destin de ces précurseurs a révolté son âme, et on devine en le lisant qu'il a eu l'ambition d'être leur panégyriste et leur historien. S'il n'a pu remplir ce dessein, c'est apparemment pour les mêmes causes qui ruinèrent si souvent ses projets, dans la vie de misère et d'humiliation qui fut la sienne. L'idée de l'indépendance matérielle le hantait. Toute sa pensée était tendue vers l'espérance d'exploiter fructueusement le *Nouveau système de musique* qu'il avait présenté à l'Académie des sciences cete année-là. Pressé de dire ce qu'il avait dans l'esprit, et fort éloigné de croire

(1) Nous le publierons dans le prochain numéro. (N. D. L. R.)

à sa glorieuse carrière d'écrivain, il s'en tint à ce curieux opuscule du *Nouveau Dédale,* que bien peu de gens connaissent encore, et que Pierre-Paul Plan a judicieusement sauvé de l'oubli (2). Peut-être serait-ce le cas d'examiner ici les raisons de ce silence de deux siècles, si la complexité des faits n'exigeait une analyse d'une ampleur exagérée. Une lettre de Grimm en date du 15 juin 1762 est le plus précieux document que l'on ait, à la réserve du *Nouveau Dédale,* sur les préoccupations aéronautiques de Jean-Jacques Rousseau. Cet indigne confident connaissait la vivacité de ces préoccupations chez Jean-Jacques, vingt ans après la composition de son opuscule, dont peut-être il avait vu le manuscrit. Le jugement qu'il porte à ce sujet est tout imprégné de sa malveillance habituelle, hostile aux audacieuses spéculations du génie. Mais son témoignage offre un intérêt bien contraire à ses intentions. Il prouve en effet que Rousseau ne s'en tenait pas à des rêveries volantes, qu'il s'occupait très réellement de construire une machine avec laquelle il prétendait voler, qu'il en définissait le principe, qu'il fit même des essais qui ne réussirent point, qu'il se disposait enfin à la perfectionner. Il prouve donc que Rousseau fut un vrai précurseur de la navigation aérienne et qu'il est infiniment déplorable que rien n'éclaire l'Histoire sur la nature des essais qu'il a tentés. Il prouve encore que ce sont les railleries des philosophes de son espèce qui le découragèrent. Peu endurant de sa nature, et du reste alarmé par les calomnies qu'il essuyait à cette époque, l'auteur d'*Emile* écarta définitivement de son esprit des vues qu'il croyait saines et justes, et le manuscrit fut enfoui dans ses papiers. Il n'en sera plus question qu'après sa mort.

Une lettre adressée en 1788 par le comte de Barruel-Vauvert au comte de la Gorce, à propos de la nouvelle publication des œuvres complètes de Rousseau, fournit un singulier éclaircissement sur l'opinion que les collecteurs responsables de cette grande et fameuse édition professaient à l'endroit du *Nouveau Dédale*. Pénétrés de cette croyance que la navigation aérienne était l'affaire des seuls aérostats, alors dans toute leur gloire, ils censurèrent risiblement un Rousseau qui « n'ayant aucune notion de chymie, croyoit entre- « voir la possibilité de s'élever dans les airs par des moyens « purement méchaniques ». Leur opinion prévalut, et le né-

(2) Voyez *Mercure de France* du 16 octobre 1910: Pierre-Paul Plan, *Jean-Jacques Rousseau aviateur*; Jean-Jacques Rousseau: *Le Nouveau Dédale.*

gligeable manuscrit fut écarté. On ne sait comment il tomba entre les mains d'un certain De Naurois, descendant authentique du grand Racine. Puis un curieux militaire, en qui nous avons reconnu l'ingénieur Antoine Lomet, baron des Foucaux, alors adjudant-commandant, l'ayant lu par hasard en 1801, se prit d'un tel enthousiasme pour cette œuvre méconnue qu'il résolut de la faire imprimer. Mais il eut beau qualifier lui-même son phénix dans deux articles du *Moniteur,* les grands éditeurs se récusèrent. Le temps n'était pas propice aux entreprises des derniers disciples de Jean-Jacques. Finalement, Lomet fit tant et si bien que le *Nouveau Dédale,* économiquement abrégé, et réduit au point de ne former qu'une chétive brochure de seize pages, fut imprimé on ne sait où, et mis en vente à dix sous l'exemplaire chez une madame Masson «libraire, papetière et commissionnaire», qui tenait rue Galande une boutique difficile à trouver. Seulement, pendant l'affaire, le manuscrit original disparut. S'il fut l'objet d'un larcin d'amateur, sa cachette fut bien masquée, car on ne l'a jamais revu. Quant à la pauvre brochure, elle faillit bien éprouver un sort également misérable. Un siècle plus tard, en 1910, l'érudit Pierre-Paul Plan eut toutes les peines du monde à découvrir l'unique exemplaire que la Bibliothèque Nationale avait enregistré. Il eut heureusement le bon esprit d'en donner une réimpression très fidèle, dans le *Mercure de France* du 16 octobre 1910, où l'on peut lire aujourd'hui, non pas le *Nouveau Dédale,* mais ce que le diligent Lomet en a bien voulu épargner. Enfin, comme tout est curieux dans cette rare brochure de 1801, mentionnons qu'elle porte l'annonce d'un livre dont nous n'avons jamais retrouvé la trace, et qui doit être, s'il a vu le jour, infiniment singulier: *De l'impossibilité physique du système de Copernic et de la Chimère, dite Attraction newtonnienne.* Si quelqu'un l'a jamais vu, qu'il veuille bien nous informer.

Il a donc fallu arriver jusqu'à notre époque pour rendre justice à Jean-Jacques Rousseau aéronaute. Aujourd'hui, l'énigme du *Nouveau Dédale* compte parmi celles qui suscitent le plus la curiosité des chercheurs: le prodigieux essor de la navigation aérienne en est la cause. Et ceci fait plus que jamais regretter que le malencontreux Lomet ait cru pouvoir abréger de larges portions de l'original, qu'il a réduit en deux endroits à des résumés d'autant plus affligeants qu'ils font bien percevoir l'extrême intérêt des textes dispa-

rus. Particulièrement fâcheuse est la mutilation du passage où Jean-Jacques, après avoir justifié son titre, expliquait apparemment le détail du mécanisme qu'il avait inventé. D'autres fragments paraissent d'ailleurs avoir été tout uniment supprimés, sans résumé d'aucune sorte; et les dernières pages ne sont autre chose que l'abrégé continu d'une analyse dont il est impossible aujourd'hui de mesurer l'étendue, parce que l'éditeur entremêle les pensées de Rousseau avec ses propres réflexions. Tel quel, l'imprimé garde pourtant un intérêt extraordinaire, dont une esquisse ne peut donner qu'une faible idée. Cependant, une esquisse est ici nécessaire, pour faire voir le total antagonisme qui oppose le mémoire de Jean-Jacques à celui du chevalier de Vivens. Mais allons prudemment: quelque mutilé qu'il soit déjà, il perd trop à la dissection.

L'ouvrage est tout empreint de cette bonhomie sublime que le pur génie porte avec soi. Un trait nous frappe, qui est la parenté de l'inspiration de Rousseau avec celle de Rabelais, dans la page où le maître de la Renaissance exalte ce courage de l'homme qui, mesurant l'univers, après avoir reconnu par la navigation et les voyages les lieux du monde les plus éloignés, ambitionne hardiment de visiter « les Sources des gresles, les Bondes des pluyes et l'Officine des fouldres ». Le nom de Fontenelle vient aussi à la pensée, comme celui du plus clairvoyant des précurseurs. Jean-Jacques dénonce le ridicule dont on a voulu accabler les hommes ingénieux qui ont entrepris de frayer une nouvelle voie dans les airs. La circulation du sang pleinement démontrée ne fut-elle pas longtemps encore mise en doute et raillée? Pourquoi la route des airs serait-elle interdite à notre industrie? Ici, Rousseau réfute une objection bien curieuse à noter, parce qu'elle répond à la chimère sociale où aboutissaient toutes ses pensées, et aussi parce que nous la trouvons déjà énoncée en 1709 par Gusmâo, le moine volant de Lisbonne, dans sa pétition au roi Jean V: il s'agit du péril que la navigation aérienne ferait courir aux honnêtes gens, par les moyens nouveaux qu'elle offrirait à l'activité malfaisante des pervers. C'était là l'argument favori des négateurs parents de l'abbé Pluche, et nous croyons précisément que l'auteur du *Contrat Social* répond ici à l'auteur prévenu et pusillanime du *Spectacle de la Nature*. Venait ensuite, dans l'original, la description du mécanisme alaire qu'il avait inventé. Rien ne reste, hélas, de ce morceau capital, sauf

une manière de conclusion technique où plusieurs traits rappellent à n'en pas douter l'équipement de vol employé par le marquis de Bacqueville. Puis soudainement, Jean-Jacques reprend terre et semble résister à la séduction d'un vain projet. La difficulté du vol humain le déconcerte, et il s'appuie alors sur les fameux calculs de Borelli, que Montesquieu et le chevalier de Vivens, au contraire, sauront victorieusement réfuter. Il ne dit rien du Père Lana, ni de ses ballons métalliques vides d'air. Si quelque chose doit nous paraître singulier dans l'examen qu'il fait des divers systèmes imaginés par les précurseurs, c'est bien l'importance tout à fait extraordinaire qu'il attribue à la pyrotechnie aéronautique du jésuite Honorat Fabre, ou Fabri. Trois pages du *Nouveau Dédale,* respectées par Lomet, sont consacrées à ce sujet captivant! Rousseau examine complaisamment la technique de la fusée; le projet d'une fusée mue non par la déflagration de la poudre, mais par l'air comprimé; la possibilité d'augmenter le diamètre et la longueur des tubes jusqu'à les rendre capables d'enlever dans les airs un siège portant un homme; et finalement le principe d'un gouvernail et de soufflets propres à renouveler assez promptement l'air moteur pour que le navigateur aérien demeure et se gouverne dans l'atmosphère à son gré. Ici, une douce ironie fait reconnaître la plume de Jean-Jacques:

> Cela a quelque rapport, observe-t-il, avec l'embarras d'Arlequin. Il propose à Pierrot une invention admirable qu'il a trouvée pour le faire voler en l'air. Je prends, dit-il, quatre bons barils de poudre; je les attache ensemble, j'y accommode très proprement un petit plancher sur lequel on te place tout à ton aise; je fais une grande traînée, qui communique aux barils; j'y mets le feu; et voilà Pierrot qui vole on ne peut pas mieux. Oh! mais, dit Pierrot, cela me feroit mourir. Ah! répond Arlequin, si l'on ne mouroit pas je me ferois tout d'or.

Convenons cependant que sa réfutation n'est pas probante. Il voyait moins juste que le Père Fabri sur les possibilités spéciales de la fusée.

Ce qu'il dit ensuite témoigne d'une vue si claire et si étonnante du problème aéronautique que nous ne croyons pas qu'on l'ait jamais mieux énoncé avant lui. C'est proprement la théorie anticipée de la navigation aérienne par les aérostats. Il voit l'absurdité de la vieille doctrine du feu élémentaire, à laquelle le chevalier de Vivens et même Montesquieu

demeurent étrangement attachés, et selon laquelle il existerait en haut de l'atmosphère une zone contiguë à la région du feu où des nacelles légères pourraient naviguer comme les navires sur la mer!

Il s'agit, dit-il, de voguer non pas sur la surface de l'air, mais au milieu des airs, par immersion. La question se réduit donc à ces deux points qu'il est bon d'établir nettement. Premièrement: trouver un corps plus léger qu'un pareil volume d'air, car, par un des premiers principes d'hydrostatique, ce corps s'élèvera, et pourra, par son excès de légèreté soutenir un poids et rester encore en équilibre dans l'air. Mais dès qu'on l'aura rendu assez léger pour monter, comment l'empêcher de monter davantage, et comment le rendre assez pesant pour descendre? C'est une seconde difficulté qui n'est guère moins embarrassante que la première; mais aussi il est clair que quiconque pourroit résoudre ces deux questions auroit trouvé la solution du problème de la navigation aérienne.

Il y a, on le verra, un abîme de bon sens entre la vérité de cette intuition aéronautique si heureusement définie par Rousseau dans son premier point, et le cartésianisme obstiné du chevalier de Vivens. Mais comme il faut que la science avance pas à pas, la difficulté qui embarrasse Jean-Jacques au second point marque la limite fatale où le secret demeure en suspens. Quoi qu'il en soit, on peut valablement croire qu'il portait sur le but à atteindre des vues infiniment plus sûres que celles de ses contemporains, sans oublier ce bon Père Galien, le dominicain d'Avignon, qui commençait à rêver à son ballon gonflé avec l'air subtil des hautes montagnes! Même l'expression par laquelle on nommera désormais cet art nouveau est de lui. Le texte que nous venons intentionnellement de citer permet en effet de corriger l'erreur depuis longtemps accréditée selon laquelle Galien le premier l'aurait appelé « navigation aërienne » dans son livre imprimé en 1755. A la vérité, il n'est pas aventuré de dire que l'auteur d'*Emile* a inventé le mot et la chose, du moins par anticipation. Combien ne doit-on pas regretter qu'il n'ait point persévéré dans des recherches qui l'eussent probablement conduit à la solution du problème! Si le persiflage de Grimm en est la cause, que ceci soit porté au compte, déjà fort lourd, de l'odieux baron.

Tandis que Rousseau développe les vues du génie, plutôt que celles de la science, Vivens analyse. Abordant le pro-

blème aéronautique par le fait naturel du vol des oiseaux, il examine, il vérifie, il propose, il démontre et il combat avec cette rigueur de méthode qui fait dès l'abord supposer un zélé cartésien, et c'en était un. Son mémoire est le seul écrit original où l'on trouve exposée en corps de doctrine une théorie cartésienne du vol aérien. L'hypothèse qui y est proposée paraîtra ahurissante à ceux qui prétendront en juger sans la rapporter au temps et aux hommes, c'est-à-dire hors du relativisme qu'enseigne l'histoire des sciences. Mais l'opuscule du chevalier de Vivens n'en marque pas moins une étape inconnue dans l'évolution des idées pré-aéronautiques, et par là sa signification est captivante, sans compter le prestige de la coopération personnelle de Montesquieu. Aussi bien, tant de mérites nous le rendent cher, et nous font applaudir, en quelque manière, à ce silence de deux siècles, grâce à quoi peut-être l'injure de quelque irréparable mutilation a été épargnée à un écrit hautement original, qui méritait de voir le jour dans le triomphe des avions. Mais qui était ce chevalier de Vivens?

C'est un dessein bien singulier, dans un temps où tout va aux réputation éblouissantes, que d'honorer le souvenir d'un sage. L'homme dont nous évoquons l'histoire mérite ce nom, lui qui sut retenir sa vie durant la considération des savants les plus illustres, l'estime des grands, l'affection de ses amis, et le respect de tous avec l'amour des siens. François de Vivens est né au château de Vivens, près Clairac, en Agenais, le 11 juillet 1697. Il y est mort le 20 avril 1780. Les Vivens étaient une noble et ancienne famille de Guyenne, enracinée au pays natal. Il y a apparence de souche commune avec la vieille maison des Vivans de Périgord, passée en Angleterre après la révocation de l'Edit de Nantes, car nous voyons justement le chevalier entreprendre un voyage dans ce pays au temps de sa jeunesse pour y recueillir l'héritage d'un oncle. On reconnaissait déjà dans sa nature un esprit vif, un goût très pur, un cœur ardent pour les grandes choses, fruits d'une éducation formée sous les plus heureux auspices. Ce voyage fut l'événement de sa vie. L'Angleterre, où il demeura six ans, imprima à sa pensée une direction virile et le disposa entièrement aux devoirs du citoyen. Il en revint philanthrope, et devait le rester jusqu'à sa mort. Si ferme était sa vocation d'étude et de science qu'il ambitionna de vivre en vrai philosophe, sans autre secours qu'une pension modique, et pressa son frère d'accepter une donation de tous ses

biens. Le refus délicat de ce frère fixa son destin. Dès lors, tout le bonheur qu'une vie paisible et champêtre peut procurer à un ami des hommes lui fut réservé. Il se fit bâtir au Barri, sur une terre de famille, non loin du château de ses pères, une demeure simple et commode où la philosophie fut cultivée dans la simplicité des mœurs antiques. Montesquieu venait y rejoindre l'ami qu'il se plaisait à conseiller, auquel il avait ouvert la voie des sciences, et dans l'âme duquel il aimait à retrouver les élans généreux de sa jeunesse et les nobles rêves de son cœur. Le savant Venuti, qui résida onze ans à Clairac, et qu'une même affection liait aux deux philosophes, partageait ses loisirs entre le château de La Brède et l'ermitage du Barri. L'érudit Guasco, si connu par sa correspondance avec l'auteur des *Lettres Persanes,* y fréquentait aussi; sans compter les passants illustres, l'ingénieur Duhamel du Monceau, le physicien De Romas, Raulin le médecin royal, Dortous de Mairan, et d'autres, honorés d'une audience universelle, qui entretinrent un utile commerce de lettres avec le chevalier de Vivens.

Tous ont honoré ses œuvres, qui furent grandes, et dont nous n'aurions pas à évoquer le souvenir si Hoefer, par une étrange méprise, n'avait laissé dans l'ombre la vie et les travaux de ce savant vertueux. Du moins rappellerons-nous son *Rêve d'un homme de bien,* ses courageuses *Questions sur la tolérance,* le plus noble de ses écrits, plein de ferveur pour la justice ;et surtout ses célèbres *Observations sur l'agriculture,* qui firent un bruit énorme, et dans lesquelles nous reconnaissons encore la coopération évidente de Montesquieu: les causes de la décadence des Romains y sont hautement invoquées contre l'odieuse théorie des gens de finance, selon laquelle le peuple ne travaille jamais mieux que lorsqu'il est pauvre. Visiblement, le philosophe de La Brède est passé par là. Le souvenir de l'Angleterre, où l'un et l'autre avaient tant appris, explique aussi ce projet réfléchi de donner à la France les bienfaits d'une loi calquée sur le fameux Acte de Navigation, palladium de la Grande-Bretagne. Mais le chevalier est plus admirable peut-être dans le détail des vues pratiques, car c'est par son pays de Clairac qu'il sait goûter les douceurs du patriotisme. Ceux qui ont vu ce terroir devenir un des cantons les plus riants de l'Agenais, où le paysan était plus heureux qu'ailleurs, ont su ce qui était dû au zèle éclairé du chevalier de Vivens. Que du moins le cru fameux du tabac qu'on y cultive encore rappelle sa mémoire

aux vieux amateurs de l'herbe à Nicot. Jusqu'à la fin, il fut le bon juge, le patriote, et l'homme de bien. Rien ne lui manqua que les compagnons de sa pensée, perdus l'un après l'autre. Seul, le baron de Secondat, fils de son immortel ami, et le coopérateur de leurs communes expériences, lui survivra jusqu'en 1796. Au terme de sa longue carrière, quand la force lui manqua, la mort du moins lui fut clémente, en lui épargnant les douleurs réservées à ceux qu'elle tient trop longtemps penchés sur la tombe. Il eut la fin du philosophe, qui part en vacances de la vie.

Vivens physicien est aisé à définir: un cartésien résolu. A force de délibérer sur les effets et sur les causes des phénomènes, il s'affermit insensiblement dans la croyance que tout s'explique par le monde de Descartes, et la théorie de la substance devint son fil d'Ariane. Le nombre et la destinée de ses écrits physiques éclairent utilement son étonnante explication du vol. Ce sont autant de démonstrations négatives, et les moins pertinentes à imaginer. Son *Essai* sur les principes de cette science, imprimé en 1746, est si parfaitement suranné, et si tranquillement dédaigneux des choses acquises depuis un siècle, qu'il surprend jusqu'aux derniers cartésiens eux-mêmes, retranchés dans les *Mémoires de Trévoux*. De là, le prompt débit et tout à la fois le prompt effacement de ce petit ouvrage, si rare que Saint-Amans ne parvint pas à se le procurer en 1819. C'est aujourd'hui une curiosité de bibliophile. Mais comme la foi reste féconde jusque dans ses erreurs, il faut porter au compte du chevalier de Vivens des notions plus heureuses, que la science a enregistrées. Témoin des succès de l'habile Romas dans ses premières expériences du cerf-volant électrique, il attesta hautement la primauté de cette découverte contre l'illustre Priestley, quand celui-ci la réclama en faveur de Franklin. Loin d'attiser la dispute, comme l'espérait peut-être le vétilleux Anglais, son avis la résolut. Duhamel et Nollet, chargés du rapport, conclurent dès qu'il parla. Rien ne témoigne plus en son honneur que cet arbitrage de l'Académie royale des sciences déclarant, sur ses attestations, que Romas à Nérac et Franklin à Philadelphie ont l'un et l'autre découvert, dans le même temps, et sans rien connaître de leurs essais respectifs, un des prodiges les plus étonnants des temps modernes. Mais sa modestie était telle qu'il ne réclama pas pour lui un avantage du même ordre, touchant l'invention d'un instrument nommé brontomètre, qu'il avait rendu

propre à préserver les maisons des effets de la foudre, et dont le souvenir même, chose triste à dire, est perdu. Combien savent aujourd'hui que le premier paratonnerre qui ait été vu en Europe fut établi sur le château de Vivens? Quantité d'observations utiles lui reviennent encore, qu'il n'a point publiées. Il reconnut l'influence de la lune sur l'atmosphère bien avant que Toaldo ne l'eût démontrée. Le probe et judicieux Mairan a témoigné lui devoir plusieurs de ses idées essentielles sur la congélation. Même sa théorie des exhalaisons eut le bon effet de lui faire découvrir le premier les émanations de ce gaz hydrogène sulfuré qui devait faire tant de bruit dans la révolution chimique sous le nom de gaz inflammable des marais. Or, cette théorie typiquement cartésienne des exhalaisons est curieuse à étudier comme un acheminement naturel vers sa théorie si originale du vol aérien.

Quand l'expérience du marquis de Bacqueville vint frapper son esprit, c'est par le fait naturel du vol des oiseaux qu'il voulut aborder le problème aéronautique, et non comme Rousseau, par l'étude de ces machines volantes dans lesquelles les savants ne voyaient que chimères, et le peuple, des enchantements. C'est que le fait naturel du vol répondait à l'esprit de son système. En cette même année 1742, l'Académie royale des sciences de Bordeaux venait de l'admettre dans son sein, sous l'affectueux parrainage de Montesquieu. Jaloux de montrer qu'il était digne d'une telle distinction, tandis qu'il s'appliquait à résoudre séparément le délicat problème du vol aérien, il composa pour ses pairs un mémoire plus ample et plus concluant. Mais ce mémoire ostensible éclaire l'autre, par différentes applications du même principe. Il y traite d'un tremblement de terre, d'une gelée extraordinaire, et d'une sorte de pestilence née dans les chaleurs de l'arrière-saison. Ces trois phénomènes locaux y sont cartésiennement expliqués par le phénomène universel des exhalaisons, et l'explication qu'il imaginera d'autre part pour le phénomène spécial du vol est une frappante analogie de raisonnement. Bientôt même, il étendra à la généralité des faits physiques son système favori des vapeurs. L'effervescence des exhalaisons terrestres, leur mélange et leur fermentation dans l'air, selon la fluidité de l'atmosphère, ces causes ambiantes produisent, selon lui, les plus étonnants météores, les prodiges cosmiques, et nombre d'accidents réputés à tort mystérieux, tels que les vents anormaux,

es gelées tardives, les fièvres pestilentielles, et jusqu'aux urores boréales et aux lumières zodiacales! Par exemple, effervescence des vapeurs nocturnes produit celle du sang, rincipalement à la gorge, « parce que les exhalaisons qui ortent de la terre s'attachent à cette partie, soit intérieurement avec l'air qu'on respire, soit parce qu'elles se rassemblent en plus grande quantité sous le menton, à peu près omme la rosée qui s'élève au-dessous des feuilles d'une lante ». Saint-Amans, tout idolâtre qu'il fût de son compatriote, confessait déjà l'étrangeté de cette doctrine. Qu'aurait-il pensé s'il eût constaté l'application qui en est faite u vol des oiseaux! Un fait, par lui-même assez indifférent, era voir quelles folies peut raisonnablement enfanter l'esprit de système. Vivens avait dans son cabinet un excellent hermomètre de Réaumur qui enregistra une hausse insolite e température dans la nuit du 22 septembre 1741. La même nomalie fut constatée le 9 octobre, puis un grand nombre e fois, sous le plus rigoureux contrôle, dans le cours de année 1742. Cet effet singulier mit à la torture l'imagination es physiciens. L'idée d'en chercher la cause dans les contractions et dilatations soudaines de certains verres sensibles aux moindres écarts de la température ne vint pas à eur esprit. Vivens travaillait alors à son mémoire sur les iseaux. Pénétré de cette intuition que le fluide ascendant eut agir quelquefois sur des corps inertes, il fit voir par e bonnes raisons que certaines exhalaisons cosmiques, attirées la nuit sur les thermomètres, se combinent et fermentent dans l'air, en produisant une chaleur capable de les mpressionner. Et comme personne n'eut rien de mieux à n dire, le fait le plus simple dégénéra de la sorte en un roblème de douteuse finalité. Le monde de Descartes triomphait! Il en conçut, paraît-il, un vif orgueil: orgueil noble, t sans effet sur le charme de l'homme qui, bien au contraire, avait le don si rare de voiler son génie aux yeux sensibles de la médiocrité. Mais sa foi cartésienne s'affermit our jamais. Un thermomètre en fut la cause! Ce fluide, ette chaleur qu'il avait trouvés chez l'oiseau, il les retrouvait ici; et peut-être fut-ce l'occasion de cette majestueuse ypothèse où il les apparenta à la Vie et à la Substance mmatérielle de l'univers.

Comme il entrait dans ses vues d'asseoir hardiment sa théorie aéronautique sur les expériences mêmes des modernes, en e qu'elles avaient de favorable à sa chimère, il explora les

œuvres de Boyle, la chimie de Borch, la physique de Musschenbroek, celle, plus originale, du Père Castel, et surtout les curieux mémoires de Méry, de Petit, de Pitot, de Klein, de Réaumur et de leurs émules dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences et dans les Transactions philosophiques de Londres. Ce n'est qu'accessoirement, et comme à regret, qu'il cite les cartésiens ses frères, tel Nieuwentyt. Dans le même temps, il observe le vol des rapaces et commence à ouvrir des oiseaux morts. Le bon anatomiste Dupuy, sourd comme le basilic de l'Ecriture, fit paraître à cette époque le désir de cultiver sa connaissance. Il vint au Barri, et la trace existe de plusieurs dissections qu'ils firent ensemble. Une correspondance s'établit encore avec le chevalier de Jaucourt, le futur auteur de l'article « oiseau » dans l'Encyclopédie. Mais François de Vivens avait un guide autrement prestigieux. C'est ici le lieu de parler de la collaboration persévérante de Montesquieu dans la genèse de sa théorie nouvelle du vol. Cette circonstance, inconnue aux historiens, est d'autant plus intéressante que la théorie est plus étrange et plus inattendue. En effet, si les manuscrits originaux ne traduisent cette collaboration que pour la seule partie des expériences, rien ne fait penser qu'après un accord aussi exact et aussi constant sur les voies à suivre, ils aient différé sur les conclusions. Montesquieu en eût témoigné de quelque manière. Or, bien au contraire, plusieurs rapports d'expériences sont de la main de son fils, écrivant sous sa dictée. Il faut donc admettre que l'auteur de l'*Esprit des lois* a souscrit à cette étonnante hypothèse, dont l'inspiration, au surplus, a quelque chose de si naïvement mystique et providentiel, qu'on imagine volontiers qu'elle est née de la douceur d'une pure amitié, sur les rives riantes du Lot, dans l'air vivifiant du soir. Une touchante correspondance, que Saint-Amans a connue, évoquait le souvenir des promenades que Montesquieu, valétudinaire, affectionnait particulièrement, et de ses longues délibérations champêtres avec son ami. La convenance de leurs caractères, fortifiée par la naissance, l'éducation et les goûts du cœur, était alors si parfaite que le philosophe de La Brède, académicien de France depuis quinze ans, s'était fait jardinier et agronome, comme le philosophe du Barri. Déjà fatigué de la gloire, à demi aveugle, il retrouvait avec bonheur l'homme plus jeune, sur lequel il avait si heureusement exercé l'ascendant de son génie, et par une étrange révolution de l'âme, il subissait le charme à son

tour. La philanthropie agissante du chevalier lui fit sentir la vanité des triomphes académiques, il en vint à haïr les ouvrages de pur agrément. L'homme qui avait métamorphosé en Académie des sciences la frivole Société littéraire de Bordeaux renaissait en lui. Ses lettres à Mairan le montrent fort occupé à mettre au net, vers cette époque, les « petits ouvrages » de science pure qu'il avait composés autrefois pour cette Académie. C'était encore une consolation à ses vieux dégoûts de jurisconsulte, vainement appliqué à la procédure, qu'il n'avait point réussi à entendre, tandis qu'il voyait à des bêtes, c'est lui qui l'assure, le même talent qui le fuyait pour ainsi dire. Dans le temps de sa collaboration avec le chevalier, le mauvais état de ses yeux l'obligea constamment à user du concours de son fils, l'excellent baron de Secondat, également ami des sciences, et si plein de vénération pour son père qu'il mourra sans avoir jamais voulu porter le nom qu'il avait illustré. Sa fille, lectrice dévouée, le sert avec intelligence, et quelquefois aussi son bon gendre et parent, Secondat d'Agen, en qui revivaient un peu les goûts apprêtés du défunt siècle. La part ostensible qui lui revient dans le mémoire original sur le vol des oiseaux est toute technique. Une des expériences, celle qu'il fit sur un chardonneret mort, est fort curieuse, et amusante à suivre dans le détail qu'il en a donné. Il fit aussi quelques recherches anciennes. L'observation sur le cas singulier de l'onocrotale, tirée de Gesner, est de lui.

Telle est l'histoire de la composition de ce curieux opuscule. L'original se compose d'un mémoire principal qui est entièrement de la main du chevalier de Vivens, et d'une suite d'appendices parmi lesquels figurent les rapports d'expériences que le grand homme, réduit à ménager sa vue, dictait au baron de Secondat. Il ne paraît pas que ces papiers aient jamais été exposés, sinon peut-être dans le fracas de la Révolution: c'est un fait que l'ère du civisme fut assez généralement funeste aux vieux écrits. Ceux-ci du moins franchirent le cap sans dommage. Ils doivent enfin d'avoir survécu jusqu'à nos jours aux pieuses dispositions du vicomte de Vivens, petit-fils du chevalier, et digne héritier de ses vertus. Saint-Amans, qui les inventoria il y a plus d'un siècle, les a vus tels qu'ils sont aujourd'hui.

Interrogeons-les maintenant. La première partie est une réfutation du fameux système de Borelli. Ce savant napolitain avait le premier soumis aux règles du calcul la mécani-

que des mouvements de l'homme et des animaux. Son ouvrage, imprimé en 1680, faisait autorité. Il y expliquait ingénieusement le phénomène du vol par le prompt mouvement de l'aile frappant l'air, qui résiste, et sur lequel l'oiseau s'appuie réellement par des chocs répétés, en sorte que cette locomotion aérienne n'est autre chose qu'une succession de sauts. Il faisait voir encore que l'effort de l'oiseau est énorme, et pourtant tout à fait hors de proportion avec celui d'un homme qui prétendrait voler. Par un calcul fort curieux, il prouvait que la force des muscles moteurs des ailes surpasse dix mille fois le poids de l'oiseau, tandis qu'un homme pourvu d'ailes imaginaires ne saurait fournir que le sixième de l'effort nécessaire pour se soutenir dans l'air. C'était nier à tout jamais la possibilité du vol humain. L'idée germa puissamment, et servit de base à toutes les négations ultérieures. C'est ainsi que Rousseau souscrit entièrement aux conclusions de Borelli dans son *Nouveau Dédale*. Il les confirme même au moyen d'un calcul assez ingénu, où il déduit sans réplique que, quand l'homme ne pèserait que cent livres, il s'en faudrait encore de « huit cent cinquante-sept mille deux cent quatre-vingts livres » que sa force égalât celle dont il aurait besoin pour voler! Mais Vivens et Montesquieu observent avec clairvoyance que la théorie borellienne se ruine d'elle-même par l'impossibilité où elle se trouve d'expliquer la puissance des oiseaux voiliers, qui planent sans effort et avancent même contre le vent. L'envol difficile d'un corbeau dans un labour, à Clairac, fut, paraît-il, l'occasion de cette remarque; le majestueux planement d'un vautour la confirma. Qu'auraient dit nos deux observateurs s'ils eussent connu la prodigieuse locomotion des grands migrateurs, celle du pluvier doré, par exemple, qui franchit sur l'Océan, et d'une seule traite, l'espace du Canada à la Guyane anglaise, ou celle de la sterne arctique, véritable oiseau fantôme, qui va d'un pôle à l'autre selon la saison!

Cette dénonciation des erreurs de Borelli était d'autant plus méritoire qu'un commentateur qualifié et pour ainsi dire officieux de la doctrine ne s'en était aucunement avisé. Il s'agit de Jean-Baptiste Verduc, professeur en médecine à Paris, qui publia en 1693 une dissertation sur *Le Vol des Oyseaux*. Nous ne dirions rien de ce personnage sans génie si le destin n'eût ménagé à son ouvrage, fort ignoré de son vivant, l'honneur extraordinaire de figurer dans l'Encyclopédie. Du Borelli aggravé par Verduc, voilà ce que Diderot,

le railleur du marquis de Bacqueville, offre à ses lecteurs en 1773, à l'article « voler »! Dans un temps où le problème aéronautique passionne l'opinion, où l'on ne parle que de machines volantes, de gondoles volantes et de cabriolets volants, ses idées sont dans une pénurie telle qu'il se rabat sur Verduc! Sans se mettre en frais de recherches utiles à travers les écrits si curieux et si importants qui ont paru dans son siècle sur la science du vol, il adopte tout uniment ses conclusions négatives du vieux chirurgien juré de Saint-Côme, et ceci, dix ans à peine avant le triomphe des aérostats. Loin de s'engager dans la voie tracée par le génie de Fontenelle, il rejoint l'abbé Pluche et les théologiens. On se fait bien des illusions sur la hardiesse et sur le modernisme de l'Encyclopédie.

Un document d'une intellectualité aussi vieillotte fait mieux entendre la théorie du chevalier de Vivens. Tout arbitraire qu'elle soit, elle plaît à la raison plus que ces rhapsodies chancelantes parce qu'elle embrasse fortement son erreur. Vivens considère le vice rédhibitoire du système de Borelli. Il voit que l'Italien désarticule seulement quelques-uns des mouvements alaires de l'oiseau, sans trouver le principe propre à l'analyse de tous les autres, et sans même en énoncer le besoin. Dès lors, en bon disciple de Descartes, il entreprend d'envelopper le problème dans une loi nouvelle définissant pour tous les cas l'équilibre des corps plongés dans les fluides, afin d'en déduire une hypothèse infailliblement applicable à toutes les formes du vol.

Rien de plus fidèlement cartésien que le raisonnement qui va suivre. On croit lire quelque appendice aux *Météores*, ou quelque application démonstrative des *Premiers Principes*, sans oublier les *Objections*, car le nombre et l'ordre des objections examinées par Vivens renouvellent typiquement la dialectique du maître répondant à Gassendi, ou au Père Mersenne, ou disputant avec lui-même. Son premier soin est de ruiner la loi d'Archimède, évidemment fausse, selon lui, puisqu'une feuille d'or, une aiguille, nagent sur l'eau, et les poussières, dans l'air. Archimède s'est trompé parce qu'il ignorait qu'un corps soumis à une extension ou à une division extraordinaires recèle une force inconnue. D'où sa loi à lui, base de sa doctrine, postulant qu'un corps acquiert, proportionnellement par l'extension et par la division cette force qu'il nomme centrifuge, dont l'effet peut le soutenir dans l'eau, dans l'air, ou même dans le vide. D'étranges expériences

ont été faites au Barri et à La Brède là-dessus, au moyen de dissolutions salines, de poussières semées dans l'air, de feuilles d'or alternativement développées et réduites en boules, ou de particules de terre flottantes dans l'eau, et tombant au fond quand on les agglomère. Sans doute nos chercheurs connaissaient-ils aussi les longs vols opérés par certaines araignées minuscules et par d'autres insectes privés d'ailes, phénomène inexpliqué, dont la découverte, vulgarisée par Derham et Lowthorp, laissait pendante une question de primauté entre Hulse et Martin Lister. La botanique même servait leur dessein, par le cas de ces cariophyllées d'Asie, dites « sorcières du vent », que les voyageurs disaient aptes à s'étendre et à se diviser de telle sorte que le moindre souffle les fait flotter. Et l'on ne saurait enfin leur chicaner l'appui que leur eussent fourni certaines découvertes de la science moderne: par exemple, cette faune microscopique, véritable plancton aérien, qui flotte indéfiniment dans la moyenne région de l'air; ou ces poussières météoriques, matière pondérable de l'atmosphère, perceptible aux résidus des neiges, et dans laquelle le fer même, si lourd, a été décelé par Nordenskiold et Erhenberg. Sans parler de la théorie vésiculaire de la vapeur, qui les aurait enthousiasmés, s'ils eussent pu voir avec les instruments qu'il faut les particules des brouillards rebondir à la surface de l'eau ou des solides comme des ballons.

Cette extension et cette division de la matière en ses parties, tel est pour Vivens le secret de la suspension d'un corps dans un fluide. Mais voici une première objection. Certains corps incontestablement composés de particules plus « grosses » que celles du fluide demeurent pourtant en suspension, et réversiblement. Par exemple, l'or en feuille surnage, et le liège en poudre tombe au fond de l'eau. L'objection paraît sans réplique: Vivens va l'anéantir. C'est ici, croyons-nous, la clef de son système, et le miracle du cartésianisme. Si ces corps flottent tandis qu'ils devraient tomber, c'est, dit-il, parce qu'ils portent autour d'eux, d'une façon extrêmement adhérente, une substance mystérieuse, dont les particules sont extraordinairement déliées, et tellement plus légères que celles du fluide, que leur force centrifuge, jointe à la résistance de ce fluide, suffit à soutenir les corps qui en sont pourvus. Ainsi, l'or en feuille surnage à cause qu'il est porté par cette matière, et le liège en poudre tombe parce qu'il en est privé. La pression du laminoir en

a pourvu le métal en feuille, et la grossière pulvérisation du liège l'a chassée. Quant à l'oiseau, la subtile matière emplit les cavités de son corps, comme elle adhère encore à son plumage, développant à son gré cette force centrifuge qui, jointe à la résistance de l'air, égale normalement son poids, augmente quand il veut s'élever, et s'amoindrit quand il veut descendre.

Vivens a lu dans les Mémoires de l'Académie des sciences les rapports de Méry sur le nombre et le prodigieux développement des poches aérifères du pélican, et sur la singulière communication que la nature a ménagée entre ces poches et les os creux. Pour lui, le fluide subtil est là, quoiqu'il puisse adhérer encore par l'extérieur, sous le fin réseau des plumes et du duvet. Il croit aussi que tous les oiseaux ont une pareille organisation. La difficulté de reconnaître l'origine d'une théorie aussi extraordinaire nous a fait découvrir, non sans surprise, qu'il en a vraisemblablement pris l'idée initiale à Gassendi, qui a le premier suggéré quelque chose de semblable dans sa *Vie de Peiresc,* sans vérification anatomique d'ailleurs. La même recherche nous a conduit à dissiper une erreur fort répandue, touchant la découverte expérimentale des cavités aérifères de l'oiseau. Vivens et Montesquieu, comme la plupart des modernes, se réfèrent à Méry, qui écrit pour la première fois sur ce sujet en 1699. Mais plusieurs dissections fort exactes avaient déjà été démontrées quinze ans auparavant par les savants jésuites de la mission de Siam, ainsi que le rapporte très explicitement la seconde relation du Père Tachard. Bien plus, les jésuites ne s'étaient pas contentés d'opérer sur le pélican, comme Méry après eux; ils avaient aussi reconnu le développement plus extraordinaire encore des sacs aérifères chez le calao, véritable aérostat vivant, découverte généralement attribuée à Milne-Edwards. Enfin, ils avaient eu le sens de ne point accorder à ces vessies le rôle principal dans la suspension aérienne de l'oiseau, comme le pensaient Méry et plusieurs autres, après Gassendi, qui avait écrit cinquante ans auparavant que l'oiseau vole plus par sa légèreté que par l'action des ailes.

Le véritable dénonciateur de ces chimères avait été l'habile et clairvoyant Perrault, le martyr de la science anatomique, dont l'Académie des Sciences publia les manuscrits en 1734. Vivens et Montesquieu ont sans doute connu ses travaux, sans toutefois en paraître ébranlés, ni le moins du

monde détachés de leur système. Si parfaite est leur confiance dans la primordiale fonction volante des cavités de l'oiseau qu'ils en viennent à considérer comme une merveille du genre l'espèce de goître que porte sous le col l'onocrotale. L'onocrotale, ainsi nommé parce qu'il imite le braiement de l'âne, n'est autre que le grand pélican blanc, oiseau de forte taille, plus gros que le cygne, et aussi rare en Europe qu'il est commun sur le Nil et sur les lacs égyptiens. Ils ne l'ont point vu, mais ils connaissent ses mœurs et son étonnant appendice, moyennant un vieux texte exhumé par Montesquieu. On n'avait point expliqué jusqu'alors pourquoi cet oiseau massif et lourd avait un vol si puissant: son grand gosier en sera la cause! L'idée selon laquelle le goître du pélican est une poche remplie du fameux fluide centrifuge se trouve même appuyée dans le manuscrit par un curieux dessin que Montesquieu a fait tracer par son fils.

Voici, dit-il, la figure du grand jabot, qu'un peintre donna à Gesner. Gesner rapporte encore que l'on se sert en Italie de la peau du gosier de cet animal, qui est transparente et fort grande, pour mettre aux fenêtres.

Car il faut dire que le dessin est simplement copié sur la figure gravée en 1555 pour le troisième livre des *Historiæ animalium* de Conrad Gesner, lequel Gesner n'avait lui-même fait que reproduire la peinture d'un Italien. L'image est fabuleuse, surtout quand on pense au fluide. Qu'on ne crie point pourtant à la naïveté. Nous sommes dans un temps où l'on croit toujours que les hirondelles dorment l'hiver sous la glace des étangs, que les macreuses naissent des huîtres, ou du bois pourri, et que l'oie bernache est par sa nature le fruit d'un arbre du Nord, qu'elle quitte après qu'il l'a nourrie et formée: à telles enseignes que des docteurs de province décrivent encore, sur la foi de Vincent de Beauvais, l'arbre dont « li oisel » naissent et tombent quand ils sont « meurs »!

Bien que Vivens regarde comme démontrée la puissance ascensionnelle de son fluide, l'énormité du poids de l'oiseau relativement à celui de l'air ne laisse pas de le troubler. La crainte de paraître exagérément aventuré dans son hypothèse le détermine à vérifier si le calcul de Borelli ne lui serait pas faussement défavorable, et c'est le motif de l'ingénieuse expérience si intéressante par ses résultats, que Montesquieu fit à La Brède avec son fils. La méthode imaginée,

le détail des opérations, nous sont connus par le petit rapport autographe du baron de Secondat. On verra plus loin ce curieux document. Dans le fait, il s'agissait de constater d'une manière sûre si l'oiseau dans l'air était aussi lourd que le disait Borelli. Un chardonneret mort, pris séparément, puis attaché à une petite clef, et suspendu alternativement dans l'eau et dans l'air, fut l'objet d'une série de pesées très délicates, desquelles il résulta qu'il fallait ramener aux environs de huit cents, au lieu de deux mille, la moyenne pesanteur spécifique de l'oiseau. Cette notion neuve, à la vérité fort importante, allégeait d'autant la puissance nécessairement prêtée au fluide centrifuge pour soutenir l'oiseau dans l'air. Aussi bien, Vivens la reçut-il avec bonheur, comme un fait dont sa théorie dût être sensiblement fortifiée.

Ce point acquis, l'aile ne sert plus qu'à gouverner horizontalement le vol, puisque l'oiseau est naturellement soutenu par l'effet du fluide, en équilibre et sans effort. Mais voici une autre objection. Si le fluide subtil qui l'enveloppe et le pénètre détermine seul sa suspension, comment peut-il régler son effet pour rester maître de descendre ou de monter? L'esprit ouvert à tout, Vivens répond que l'oiseau se comporte comme une véritable machine pneumatique, en agissant sur ses cavités par ses muscles, soit qu'il les dilate pour monter, soit qu'il les comprime pour descendre. Ici, notre cartésien glisse vers une confusion fâcheuse: son fluide centrifuge et l'air même s'associent, se mélangent, et paraissent également sujets à la compression et à la dilatation. Quelle loi règle cette étrange métamorphose? Il n'en a cure. Rempli d'une confiance sans pareille, il appuie tranquillement son idée sur des faits notoires, tels que la dilatation alternée du ventre et des poumons quand l'oiseau respire, fait observé par Méry, et l'analogie avec la vessie des poissons. Il évoque même sérieusement le cas de l'oiseau trop gras, qui vole mal parce que ses vessies engorgées ne se prêtent pas au jeu pneumatique. Mais une nouvelle objection surgit aussitôt: pourquoi un oiseau sain ne peut-il voler quand ses ailes sont rognées? Le cas est décisif en effet, puisque les ailes ne servent pas à le soutenir. Vivens, imperturbable, répond que l'air entre dans les vessies par les tuyaux des plumes coupées: l'oiseau ne peut donc plus fonctionner comme une machine pneumatique et le vol est aboli. Tant de génie nous laisse rêveur! Quel dommage qu'il n'ait pas évoqué le cas, plus curieux encore, de l'oiseau tué en plein

vol! On imagine sans peine son raisonnement. Si l'oiseau frappé tombe, c'est assurément parce que le précieux fluide s'échappe des vessies trouées par le plomb du chasseur; sans quoi, blessé ou mort, il n'en demeurerait pas moins quelque temps suspendu en l'air. Seulement, le fluide subtil s'en va, aussitôt remplacé par le fluide atmosphérique; et c'est pourquoi Méry a trouvé dans le pélican qu'il disséquait une si grande quantité d'air qui fuyait sous ses doigts. D'accord. Mais le plomb peut tuer l'oiseau sans toucher les vessies. En ce cas, plaignons le chasseur réduit à contempler mélancoliquement son gibier mort flottant entre deux airs! Il est heureux pour lui que le monde ne soit pas cartésien. Cependant, gardons-nous de conclure. Vivens aurait sans doute anéanti nos petites querelles comme les grandes objections. Il n'y a pas songé, voilà tout. Par contre, il y avait une certaine expérience, décisive, évidente, qui s'imposait comme infailliblement propre à vérifier sa théorie. Elle consistait à éprouver si un orifice pratiqué sur l'une quelconque des vessies communicantes d'un oiseau vivant, et ménageant l'entrée de l'air, provoquait l'abolition de sa motilité. La preuve eût été sans réplique. Vivens n'en pouvait ignorer la pertinence. Aussi bien, nous apprend-il qu'il la tenta, avec le vieux Dupuy, sans toutefois pouvoir conclure, à cause, dit-il, de la délicatesse et de la difficulté de l'opération. Si l'on ne connaissait son aversion pour les défaites déguisées, on ne pourrait manquer de censurer la démarche pénible de son esprit dans cette affaire. Son embarras est perceptible, et c'est le seul point où l'on soupçonne un repentir.

Reste la question de substance, question souveraine, et pour ainsi dire hors des limites qu'une investigation humaine postule. Quelle est la nature de cette matière « élastique et centrifuge » dont Vivens croit avoir établi la nécessité? Des conjectures, appuyées sur des observations, le déterminent à la concevoir comme une substance approchant beaucoup de celle du Feu. La chaleur des oiseaux le prouve, dit-il, et principalement le cas de l'hirondelle, dont le vol est prodigieux, à proportion de son feu intérieur, tellement intense qu'elle passe la saison d'hiver sous les glaces du Nord sans en éprouver d'inconvénient. La saison nouvelle la trouve aussi saine et aussi ardente qu'avant sa léthargie. Il arrive même que cet oiseau se trompe sur la convenance de son réveil et de son retour, et périt de misère pour n'avoir pas attendu la métamorphose des insectes dont il se nourrit.

En 1740, les hirondelles affamées, trop tôt revenues du Nord, tombaient mortes dans les rues de Paris. L'excès de leur chaleur interne les avait trompées; on les plaignait de n'avoir pas dormi plus longtemps dans les marécages. Quelques fâcheux s'étonnaient bien qu'elles dussent apprendre la physique pour se nourrir; mais l'Académie des Sciences recevait les communications les plus sûres et les plus authentiques sur le sommeil hivernal de ces oiseaux si utiles à la subsistance des pauvres paysans de Pologne, qui les ramassent l'hiver avec les grenouilles dans la vase des étangs. Même quelques-unes ayant été mises à cuire tout engourdies, avec d'autres captures, par des pêcheurs de Courlande, la chaleur du feu les ranima et elles reprirent aussitôt leur vol. Cette belle invention de la migration nordique et de la nature amphibie des hirondelles s'accorde merveilleusement, on le voit, avec la théorie du chevalier de Vivens. Mais d'un autre côté, il tire aussi bien argument du fait que, de tous les animaux soumis expérimentalement à une chaleur excessive, les oiseaux sont ceux qui meurent les premiers, justement parce qu'ils ont trop de chaleur! L'expérience en fut faite, au moyen d'un chien, d'un chat et d'un moineau, simultanément placés dans une étuve.

Nous voici donc, en plein dix-huitième siècle, en présence de la vieille et fantastique notion du Feu élémentaire, matière sublime, fuyant le contact des trois autres éléments impurs, et poussée invinciblement par sa vertu vers la région du Feu subtil dont le ciel est formé. Peu d'idées dans les sciences ont joui d'un tel empire. Aucune n'a été aussi féconde en applications imaginaires, particulièrement sur les moyens de naviguer dans l'air. La séduction qu'elle a exercée pendant tant de siècles, l'agilité spirituelle de ceux qui ont su triomphalement l'accommoder aux nouveautés de leur époque, sont autant de problèmes à éclaircir. Le mémoire du chevalier de Vivens est le dernier ouvrage où on la trouve formellement professée. Sauf, peut-être, deux ou trois écrits singuliers, parmi lesquels on peut compter un certain *Essai sur la Physique*, autre curiosité de bibliophile, qui fut imprimé à Toulouse en 1774, et dont l'auteur, André Desmoles, était âgé de neuf ans! Encore le jeune prodige réserve-t-il ses conclusions. Mais comment Vivens a-t-il accordé cette antique chimère avec son solide savoir? On pourrait presque dire qu'elle est vieille comme le monde. Aristote passe pour en avoir fondé la doctrine; mais il y a apparence que l'idée

première est prise des Sages de l'Inde, et Colebrooke nous fait croire qu'elle vient de l'école Sankaya. Cette qualité que l'école appelle la « bonté ascendante » du feu, et qui force ce pur élément à toujours tendre en haut, n'est autre chose que la « subtilité » du même fluide, dont tant d'hommes de science ont fait un dogme essentiel, depuis Aristote jusqu'au chevalier de Vivens, en passant par Albert le Grand, Albert de Saxe et leurs disciples, sans oublier les entreprenants jésuites François Mendoça, Honorat Fabri, Gaspard Schott, ni le bon capucin Fuente La Peña, tous grands théoriciens de la subtile matière, et étrangement préoccupés de la possibilité et des moyens de naviguer *sur* l'air, ou plutôt à la surface de la mer atmosphérique, en contact avec la région du feu céleste. Il est vraiment curieux de constater que l'ère du cartésianisme a vu ce fameux dogme élaborer ses conséquences aéronautiques les plus étonnantes. Mendoça, par exemple, pense qu'une nacelle fort légère, qui se trouverait portée là-haut, étant aussitôt remplie de ce feu subtil infiniment plus léger que l'air, se comporterait comme un navire, et voguerait sur cette mer aérienne parmi les salamandres, les esprit et les démons. Même il réfute l'objection selon laquelle le fluide ardent embraserait et détruirait la nacelle, attendu qu'à cette hauteur le feu perd sa véhémence et n'est plus capable de brûler. Schott, qui écrit trente ans plus tard, précise bien que cette navigation doit nécessairement être établie *sur* l'air, c'est-à-dire là où il est contigu au feu, afin que le navire soit entièrement rempli de matière éthérée, chose impossible dans la région de notre air crasse, fétide et pesant. Mais si cette condition se trouvait réalisée par quelque puissance plus qu'humaine, la barque aérienne voguerait là-haut sans péril, gouvernée à la rame ou à la voile! Vivens, il est vrai, n'a point parlé de ces machines, soit qu'il répugnât à rétrograder, soit qu'il dût à Montesquieu l'assistance de ce conseil. Mais son idée n'en est pas moins invalide. Qu'on ne s'imagine pas surtout que cette idée approche de la notion du fluide chauffé dans une enveloppe close, qui est celle des montgolfières. Son fluide centrifuge agit par sa vertu propre, c'est un feu subtil, et non un fluide rendu léger par le feu. Il a la nature des esprits-animaux. Pénétré de la doctrine du *Traité de l'homme*, au moment de conclure, notre pur cartésien l'identifie à la Vie et l'unit même à la Substance immatérielle qui régit l'univers.

On trouvera à la suite de son Mémoire trois textes inter-

rompus. Ces documents répondent à des doutes qui lui vinrent de Montesquieu. Ils font voir le doctrinaire qui ne veut rien céder, ou qui s'opiniâtre à se convaincre soi-même. L'adhérence du fameux fluide l'occupe d'abord, et c'est à ce sujet qu'il énonce une idée remarquable sur la pesanteur absolue des corps. Il revient ensuite à la question des cavités réceptrices chez l'oiseau, et fortifie son hypothèse en amplifiant les effets de la respiration. Particulièrement curieux est le dernier appendice, qui nous fait voir pour ainsi dire Vivens et Montesquieu promenant dans les allées de Barri leurs propos délibératifs. Deux objections sont soulevées. Pourquoi certains animaux comme la chauve-souris, l'écureuil volant et le serpent ailé de Java volent-ils, bien qu'on ne leur reconnaisse point de poche à fluide? La réponse est amusante: ces animaux sont grands dormeurs, ainsi le peu de fluide qu'ils ont s'accumule pour servir quand sa force est assez grande, soit pour le saut, soit pour le vol. Observons ici que le fluide s'apparente visiblement au fameux principe vital, l'archée de Van Helmont. Mais d'autre part, quelle est la différence du vol au saut? Le cas d'un insecte, la sauterelle, va lever cette difficulté : elle n'a que peu de fluide; aussi bien, son vol n'est-il qu'un saut prolongé, et ses ailes ne font réellement que retarder sa chute. Ceci conduit au cas de l'homme. Malheureusement, le texte qui évoque cet aspect du problème est demeuré fort incomplet. L'allusion à la machine du Père Lana laisse pourtant voir que Vivens et Montesquieu ne jugeaient pas impossible la locomotion aérienne par le moyen de puissants artifices. Cette machine théorique de Lana, qui a tant occupé les savants de leur époque, était un système de ballonnets métalliques vides d'air que la pression atmosphérique faisait monter sans que l'homme eût à employer sa force. Quant aux ailes artificielles de ceux qui prétendaient imiter par l'action de leurs muscles les mouvements des bêtes volantes, assurément ils en niaient l'efficacité. Comment l'eussent-ils admise, après l'avoir refusée aux ailes de l'oiseau? Au surplus, la loi d'affinité réglait cette exclusion. Dans l'harmonie du monde cartésien, les espèces sont immuables, et la conformité du cerveau de l'homme avec celui des quadrupèdes exclut la possibilité du vol. L'idée de l'être humain volant par ses propres forces était pour eux inconcevable, en dépit des essais, des demi-succès et des récentes tentatives, et bien que l'homme fût reconnu la plus apte des créatures à fournir un effort continu. Les exhibitions que l'ingénieux Besnier, le serrurier vo-

lant de Sablé au Maine, avait données un demi-siècle auparavant dans les foires ne les ébranlaient point, quelque crédit que le *Journal des Sçavans* eût donné à cette affaire. La mort de Bernoin à Francfort, la chute d'Estl à Amsterdam, celle d'Allard à Saint-Germain, leur semblaient payer ces prétendus succès d'un fatal retour. Cependant, s'ils blâmaient l'homme d'envier ses ailes à l'oiseau ils ne suivaient point les dénonciateurs et les accusateurs passionnés des modernes Icares, qui osaient voir dans leurs catastrophes la vengeance spontanée des attentats contre la nature, ou une raison nouvelle de croire à l'existence d'un dessein divin dans l'univers.

Au terme de cette analyse, quel sens donner à la théorie du chevalier de Vivens? A ceux qui prétendraient que le temps a fait justice de ces extravagances, le sage répond en invoquant la chaîne sans fin des rectifications et des thèses, où chaque fait découvert requiert un nouveau fait, lui-même promoteur d'une objection nouvelle, par un fatal métabolisme de vérités déchues en erreurs qui force à mieux comprendre les idées d'un savant d'autrefois. La « grandiose anarchie » de la science moderne vient à leur secours. Que penseraient aujourd'hui Vivens et Montesquieu de la prodigieuse énormité et de la possible libération de l'énergie interne de la matière? Leur fluide en paraît moins absurde, à la vérité. Sait-on seulement comment les insectes se meuvent? En confrontant les hypothèses de Hooke, de Derham, de Blackwall, de Harting, de Rombouts sur un problème aussi singulier que celui de la faculté que possèdent les mouches de courir renversées sur la glace d'un plafond, on découvre plaisamment qu'en fin de compte Vivens est peut-être seul en état de l'expliquer. Et quel beau domaine de curiosité rétrospective! On regrette qu'il n'ait point fait lui-même application de sa doctrine à certains prodiges fameux à l'époque. Par exemple, son fluide était parfaitement propre à dépouiller de leur mystère les étonnants transports des mystiques soulevés dans les airs, tels le bienheureux Cupertin, ou Thomas d'Aquin ravi en extase à trois pieds de terre, Siméon quittant son socle aérien, Azevedò planant sur les eaux. Leur ardeur surhumaine engendrait cette subtile matière qui s'apparente, ne l'oublions pas, au principe de la chaleur animale et à la vie même. Bien mieux, le fluide élucidait le cas, autrement suggestif, des possédées aéronautes, dont l'espèce n'était point morte en son temps. C'est en 1735 que la jeune Normande Anne Néel invoqua si souvent l'exorciste en réussissant le joli tour de demeurer suspendue

en l'air, sans tenir à rien: merveille convaincante, que Jacques Winslow et Nicolas Aubry, graves docteurs de Sorbonne, ont constatée comme médecins! Mieux encore, il n'était pas exclu que le fluide centrifuge s'attachât par quelque artifice aux choses inanimées, et les soutînt par conséquent dans l'air, comme la baguette d'Abyssinie, que le Père Alvarez, envoyé du roi de Portugal, avait vue de ses yeux dans le monastère du Bizan, en 1515. Alvarez rapporte que c'était un gros bâton doré qu'on venait voir de fort loin et qui flottait positivement dans l'air sans support d'aucune sorte, comme il le vérifia lui-même avec soin. Au temps de Montesquieu et de Vivens, d'autres voyageurs avaient vu la merveille du Bizan, parmi lesquels Charles-Jacques Poncet, médecin français établi au Caire, dont le récit vaut d'être connu.

On m'avait assuré, dit-il, que du côté de l'Epître, on voyait en l'air sans aucun appui ni soutien une baguette d'or longue de quatre pieds, ronde et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé et qu'il n'y eût quelque supercherie que je ne découvrirais pas; aussi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avait point quelque appui qu'on ne vît pas; pour m'en assurer de manière à n'en pouvoir douter, je passai un bâton par dessus et par dessous et de tous les côtés et je trouvai que cette baguette était véritablement en l'air; ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effort si prodigieux.

Poncet écrit en 1700. Comme il n'était ni cartésien ni connaisseur en fluides, il n'explique rien et reste sur son étonnement ingénu. Le lecteur en sera le juge.

Mais la plus belle et la plus heureuse application que l'on pût faire de la théorie du fluide centrifuge était d'en éclaircir parfaitement l'énigme de ces oiseaux sans pieds ni ailes que l'on nommait oiseaux de paradis, ou oiseaux de Dieu, et dont les voyageurs rapportaient les peaux magnifiques des plus lointaines îles de l'Orient. On ne les connaissait anciennement que par ces peaux réduites aux parties les plus brillantes du plumage, en sorte que les vieux naturalistes, Belon, Postel, Gesner, avaient accrédité l'opinion selon laquelle ces fabuleuses créatures, invinciblement attirées vers le soleil, passaient leur vie dans les hautes régions de l'atmosphère, où elles se nourrissaient de vent et d'air, sans jamais descendre sur la terre avant leur mort. La légende du paradisier, dans laquelle

Lesson croira reconnaître celle du phénix des anciens, est tellement vivace encore au dix-huitième siècle que Linné, en 1760, nommera « Paradisea apoda » la plus grande espèce de ces oiseaux, dont personne en Europe n'avait vu un échantillon complet. Montesquieu la connaît peut-être par Gesner, qui lui a fourni son observation de l'onocrotale. Quant à Vivens, s'il y a songé, il est impossible qu'il n'ait pas vu que l'oiseau sans pieds ni ailes représentait pour ainsi dire la perfection de sa théorie, non seulement par l'énorme expansion de son plumage et par ses mœurs tout aériennes, mais par le principe même de sa vie, sans autre élément nourricier que l'air subtil et le feu solaire.

Tel est le mémoire aéronautique du chevalier de Vivens, aidé des expériences de Montesquieu. Juger de son mérite est malaisé. A le considérer en lui-même, comme un éclat du vieux roc cartésien, il fait voir le sophisme du système, le protopséudos générateur de fautes et principe de mort. La méthode ne sert de rien quand une donnée abstraite lui imprime sa direction. Tel un expérimentateur moderne, Vivens prétend partir des faits et de l'observation, passer par le stage de comparaison et de mesure, s'arrêter à l'expérience, avant d'en venir à la théorie. Et tout cela pour la plus chimérique des hypothèses. Les précurseurs qui réussissent sont ceux qui voient court, et lui-même trouve des choses utiles quand il sait borner sa vue, soit qu'il corrige les faux calculs de Borelli, soit qu'il distingue le saut du vol, soit qu'il observe l'oiseau planeur. Mais il les rapporte fatalement à une certaine physique, et dès lors s'égare au point de ne plus voir les faits contradictoires, ou de les considérer comme un homme qu'il faudrait opérer dans l'œil. Un de ces faits ruine à lui seul sa théorie. Son oiseau, en effet, devrait pouvoir arrêter librement son vol en un point quelconque de l'atmosphère, et rester là, immobile, ailes closes, en équilibre et sans effort: ce serait même sa position la plus normale, puisque le fluide le soutient. Or, il n'a pu manquer de voir la véritable manière dont les oiseaux qui en sont capables opèrent cet arrêt. Combien de fois n'a-t-il pas vu à Clairac les petits rapaces en maraude, la crécerelle, par exemple, planant sur un labour, interrompre soudain sa course, mais précipiter aussitôt les battements des ailes, en développant un effort extraordinaire, pour demeurer un moment suspendue en un point fixe de l'air.

L'histoire du chevalier de Vivens est une vivante illustration des grandeurs et des misères du cartésianisme. Il n'est

pas bon que l'homme le meilleur se guinde au delà de son humanité. Vivens a vu le triomphe de son maître sur les absurdités de l'Ecole. Il aime la science, et la fonde rationnellement sur le doute. Mais il veut l'embrasser par un système. Dès lors, il s'opiniâtre sur cent erreurs. Jusqu'à la fin, il préfère l'archaïque méthode de Tournefort à celle de Linné. La fièvre, les gelées extraordinaires, proviennent des exhalaisons. L'éclair est une explosion de gaz hydrogène sulfuré. Un fluide secret soutient en l'air les bêtes volantes, et sa raison veut le démontrer. Et celui qui écrit ces choses est le même qui dit ailleurs qu'on ne doit jamais croire assez prouvées les vérités importantes, qu'elles ne soient absolument connues et consacrées. Montesquieu même paraît avoir renoncé à contrarier une divagation aussi despotique. Il semble qu'il y ait dans la foi cartésienne un sortilège qui attache l'homme à ses premiers principes contre vents et marées. L'opuscule de Vivens témoigne assez que Descartes n'a point donné aux sciences leur méthode. S'il est permis en effet de se méprendre sur la cause des faits insolites, il l'est moins de fonder sur sa raison une théorie du monde physique prodigieusement aventurée. Descartes élève contre les aristotéliciens la loi du doute. Les encyclopédistes le condamnent lui-même au nom du doute. Claude Bernard institue comme un fait neuf le principe expérimental du doute. Et voici que les assises de la science moderne sont déjà ébranlées par le doute. De siècle en siècle, nous ressuscitons contre nos devanciers ce principe d'orgueil qui est moins un instrument de vérité que l'instinct même de nos aberrations.

JULES DUHEM.

SOLANGE DE BONNE FOI

A la mémoire de Xavier de Hauteclocque.

Assise devant la coiffeuse d'émail de sa salle de bains, Solange Bram peignait, par touches légères, ses cils longs et fins.

Déjà, l'œil droit agrandi par l'ombre douce du rimmel, elle brossait d'un mouvement régulier — en la relevant — la frange de son œil gauche, celui qu'éclairait une minuscule tache d'or. Soudain, elle s'arrêta, et gardant encore dans la main sa boîte de maquillage, comme si l'invisible soutien qui la tenait droite s'était tout à coup brisé, elle laissa tomber en avant ses épaules et se regarda.

Peu à peu, ses yeux verts devinrent plus transparents; ils prirent la couleur tendre des feuilles encore froissées à l'éclatement du bourgeon; elle les examina tandis qu'ils se noyaient. Mais, le fard se dissolvant, la brûlure ferma ses paupières et, la tête sur son coude plié, elle pleura toutes ses larmes.

Elle dut prendre une serviette, la tremper dans l'eau, baigner son visage.

Alors, marchant vers la fenêtre, elle s'appuya au balcon.

A vingt mètres, il y avait un mur, l'une des faces sans fenêtre d'un bâtiment voisin; entre ce mur et Solange, dans un espace étroit, sorte de corridor à ciel ouvert, un hôtel particulier s'aplatissait près de quelques arbres chétifs.

La salle de bains, le petit salon, la chambre, qui formaient en quelque sorte son appartement à elle, « son coin », avaient ce même horizon.

Peu après son mariage, elle était venue habiter cet ap-

partement d'Auteuil. Là, entre elle et cette muraille, elle pouvait voir des arbres, des oiseaux et deux marronniers dont elle recevait cette année, du haut de son sixième étage l'offrande modeste, mais précieuse, de quelques belles grappes blanches. Elle avait d'abord dit : « mon mur ». Aujourd'hui, si elle disait encore : « mes marronniers », le mur n'était plus *son* mur, mais *le* mur. Elle restait souvent ainsi à fixer cet écran de pierre, sur quoi défilaient ses pensées.

Des cris de douleur! Elle courut au salon et trouva Catherine, sa fille, assise au milieu de la pièce, devant un singe de peluche et un canard de bois peint. S'était-elle blessée? Souffrait-elle? Non, elle s'ennuyait, et ses trois ans avaient inventé ce chantage pour faire revenir près d'elle sa maman. Solange la prit sur ses genoux, la caressa, l'embrassa: « Mon pauvre petit Catho! » Et elle lui parla librement, comme à un animal qui ne peut comprendre, mais qui suit du regard le récit dont il est le confident prétexte. Bientôt l'enfant s'endormit. La mère l'emporta dans sa chambre, la coucha sur son lit sans la réveiller, puis regagna le salon et s'allongea sur le divan.

Le front hostile, elle examina les choses qui l'entouraient, ces choses qui d'habitude amenaient sur ses lèvres un sourire de contentement: les murs blancs qu'ornaient deux toiles claires, paysages calmes, baignés de ciels transparents, les rideaux bleus, les sièges d'un bois sombre et mat, ni chaise ni fauteuil, sortes de rocking-chairs, faits d'une peau souple et rude. Là, était sa bibliothèque; ici, dans la cloison, indiqué seulement par sa surface lisse et brillante, un secrétaire encastré dont elle avait combiné, comme on joue, les petits tiroirs et l'éclairage intérieur; de place en place, des fleurs rouges: œillets lourds dans des vases de cristal, anémones dans des timbales d'argent. Près du divan, sur une table basse, le téléphone, qui précisément retentit.

Solange prit l'appareil:

— Excusez-moi, j'aurais dû vous prévenir! Je ne peux pas vous retrouver, je suis fatiguée.

— ...

— Non, pas malade, fatiguée...

— ...

— Non, pas demain.

Les traits creusés, elle s'élança:

— Non, cher ami, n'insistez pas. Je le regrette, je n'aurais pas dû accepter votre rendez-vous. Je me suis laissé entraîner, mais j'ai des reprises. Je ne veux pas vous voir en dehors de Bernard. Si vous voulez me rencontrer, venez chez nous, nous vous verrons ensemble. Il a beaucoup d'amitié pour vous, moi aussi. Je ne veux pas de cachotterie.

Elle eut une détente, se sentant libérée.

— Non, je n'ai pas changé en douze heures. Hier, j'étais absente de moi-même; aujourd'hui, je le déplore. Comprenez-moi...

— ...

— Vous êtes gentil; parfaitement, quand vous voudrez.

D'un geste las Solange raccrocha le récepteur. Elle évoquait la haute carrure, les cheveux blonds, le visage bronzé piqué de deux yeux vifs, la bouche fraîche, qui faisaient se retourner les femmes. Elle avait été contente qu'il fût à leur table la veille, dans ce restaurant à la mode. En dansant, il l'avait tenue étroitement serrée, lui avait parlé de son parfum, de la légèreté de son corps. En effet, elle s'était sentie soulevée. Dans la salle chaude, elle avait respiré à pleins poumons, comme si l'air l'eût guérie de quelque malaise, et ses joues pâles avaient repris de la couleur.

Au dîner, elle avait été attentive et pleine de reparties, vraiment « présente », alors que, ces derniers temps, sourde au milieu de tous, elle semblait poursuivre un rêve. Il lui arrivait — essai maladroit d'amabilité — de poser une question déjà débattue devant son apparence et qui, depuis dix minutes, avait cessé d'intéresser. « En quel ciel mon grand oiseau a-t-il encore vagabondé ? » s'exclamait alors Bernard. Et elle lui savait gré d'être toujours son ami, de ne jamais permettre qu'on pût d'un mot la diminuer, d'être toujours si près d'elle, si

fier d'elle, même lorsqu'elle n'était pas comme ce soir une Solange triomphante. En dansant, il s'était réjoui de sa gaieté: « Tu verras, je sens que tu vas aller mieux. A ton âge, j'avais aussi de ces fatigues! Il faut encore te reposer, et, bientôt, nous irons courir les routes. » Il l'avait complimentée de sa coiffure, de sa robe, se plaisant à suivre, dans les glaces, le reflet de sa longue silhouette harmonieuse.

— Tu m'aimes?

Bernard savait mal résister au désir d'être heureux.

— Regarde, avait-elle répondu.

Sans un chuchotement, ses lèvres, rapprochées en un petit cercle ne laissant voir que l'éclat de ses incisives, puis lâchées en deux temps jusqu'à former un large sourire, avaient dessiné: « *Je-t'a-dore.* » C'était ce mot qu'il attendait, comme la lumière, de sa constante tendresse.

Cinq minutes après, elle n'avait pourtant pas repoussé un rendez-vous d'Armand Pasquier, ce rendez-vous qu'elle venait de décommander à l'instant.

Elle pensa à la nuit dernière, après la soirée.

Il était deux heures quand ils avaient regagné cette province qui dort aux pieds de l'église d'Auteuil. Comme l'ascenseur était en panne, ils avaient grimpé les six étages côte à côte, lui, riant et la soulevant par la taille, ce qui n'aidait nullement Solange, entravait même sa marche, mais amusait Bernard.

— Viens que je te voie, que tu sois pour moi tout seul!

Et sous l'éclairage du grand salon, il l'avait éloignée de lui pour mieux l'admirer. Elle avait souri, sachant bien que c'était là prélude et qu'ils ne s'endormiraient pas de sitôt.

A trois heures, le souffle régulier de Bernard avait annoncé son sommeil.

Alors, elle s'était écartée de lui dans le lit vaste, étendue sur le dos, les pieds joints, les mains croisées, sans mouvement, appelant de tout son désir de repos l'engourdissement qui ferait sombrer son esprit.

Aucun bruit ne venait du dehors. Près d'elle, sur une table basse, une pendule de chevet avait un tic-tac léger, timide comme une excuse. Il était doux et semblait dire: « Pardon... pardon... tu ne dors pas, il est quatre heures, pardon, pardon... »

Dans la nuit, toutes les pensées de Solange prenaient un relief effrayant. Une idée pouvait lui secouer le cœur si fort que son être entier n'était plus que battements. Elle appuyait alors ses doigts crispés sur sa poitrine, mais dans chaque veine, chaque artère, cognait la mesure de sa vie. Elle luttait pourtant contre les obsessions. Elle recherchait d'apaisantes images: ce jardin de Grenade, où elle s'était promenée avec Bernard pendant leur voyage de noces, le regard de son enfant, la vue de Delft de Vermeer.

Parfois, comme on le lui avait conseillé, elle comptait jusqu'à cent, mais généralement, à bout de ressources, lorsque rien ne réussissait, elle « se donnait le vertige ».

C'était un procédé à elle pour vaincre l'insomnie. Elle l'avait expliqué à des amis, à des médecins, tous amusés ou sceptiques. Néanmoins, ce moyen était le seul qu'elle eût de sombrer, de fuir la pauvre Solange éveillée, pour être enfin l'heureuse Solange endormie. Elle se projetait en imagination dans cette suite ininterrompue de pirouettes que l'on voit faire aux acrobates sur les plateaux des music-halls. Elle se dédoublait si bien, qu'elle imaginait même un public attentif à l'observer. Elle s'élançait de plus belle, touchant à peine terre des mains et des pieds, sans s'interrompre une seconde. Elle se représentait sa figure échauffée, sa chevelure courte gonflée par le mouvement. Peu à peu, dans ce tourbillon qui lui surmenait le cœur et l'esprit, épuisée, les membres rompus, le cerveau vide, elle perdait conscience de ce qui l'entourait et la nuit enfin se fermait sur elle.

Au réveil, il lui restait une grande fatigue et comme un découragement. « Autrefois, disait-elle, je dormais bien, pourtant! »

Bernard s'inquiétait, tout en cachant son souci dans

un rire: « C'est le remords de toutes les méchancetés que tu me fais », disait-il. Et il l'embrassait dans le cou, sur le front, sur la bouche, la sachant parfaite, toujours prête à lui donner quelque preuve nouvelle de son dévouement. Car, dans la maison, elle était attentive à ce que tout contribuât à l'ordre et à l'harmonie.

Bernard, qui était architecte, avait installé son bureau au septième étage, dans une grande pièce nue qu'un escalier intérieur reliait à l'appartement. Coupant le labeur assidu de ses matinées, il descendait une ou deux fois chercher sa « récompense ». Il n'en était pas de plus stimulante pour lui que celle d'un baiser cueilli au hasard, soit que Solange, dans sa baignoire large et massive d'émail vert qui donnait sa couleur à l'eau, lui offrît le spectacle de son corps, — jambes musclées, hanches étroites, seins petits et droits, — soit qu'elle fût, sourcils froncés, devant son livre de ménage, comptant sur ses doigts, attendrissante d'application, ou bien, dans ses strictes robes de chambre masculines, occupée à soigner des fleurs.

— Je viens voir mon « Seul Ange », disait-il, car je sais que Dieu a laissé en cet endroit ignoré des hommes le dernier paradis avec le dernier ange, le seul ange d'ici-bas... Solange!

Elle lui caressait les cheveux; alors, rechargé de courage, il retournait à ses plans, ses compas, ses monuments et ses maisons.



Solange se leva, prit sur une table une carafe d'opaline, remplit un verre d'eau, avala un cachet. Les migraines coutumières devenaient intolérables après ses accès de larmes et ses nuits difficiles.

Il était quatre heures; l'enfant maintenant dormait, Bernard ne devait rentrer que pour dîner. Solange aurait pu sortir, se rendre à une exposition; mais recommencer son maquillage? A quoi bon! les pleurs la défiguraient, ses paupières demeuraient meurtries. Lire? Elle ne l'aurait pu. La seule amie à qui elle eût aimé

téléphoner n'était pas à Paris. Comme il eût été doux pourtant de gémir dans ses bras!

Elle fit quelques pas dans la pièce, tournant sur elle-même. Que cherchait-elle? Elle ne le savait pas. Son regard incertain se fixa sur deux coffrets de cuir. Elle ne les ouvrait jamais, elle connaissait par cœur les photographies qui s'y entassaient. Pourtant, elle eut cette fois l'impression d'une obligation véritable et qu'elle devait, aujourd'hui, de ses yeux, revoir ces images, toutes ces images. Pour les classer, Solange n'avait fait qu'un seul choix; dans l'un des coffrets, tout ce qui était postérieur à son mariage; dans l'autre, toutes les images de sa jeunesse et même de son enfance.

Retournant à son divan, elle s'y installa, la tête sur son bras droit plié. De sa main libre, elle souleva le couvercle du passé.

Tout de suite, elle trouva cette photo, pâle et jaunie, dont les bords demeurés blancs lui rappelèrent l'achat d'un cadre doré qui prit à son père et à elle une journée de recherches.

Elle se vit entrant à pas de loup dans la grande bibliothèque où elle entraînait une de ses petites voisines. S'arrêtant pour examiner la robe blanche de son amie: « Toi, tu es en blanc, disait-elle, parce que c'est l'été; mais moi, c'est parce que je n'ai plus de maman. » Elle en donnait la preuve en montrant la photo placée de biais sur le bureau : « Papa dit que maman restera toujours belle. » Et elle levait les yeux.

Là, c'était, liée au souvenir de ses dix-huit ans, cette charmante maison de Sainte-Maxime qu'elle avait habitée pendant une saison, toujours seule avec son père.

Entre eux, quelle compréhension réciproque ! Quel désir du bonheur de l'autre! Quel respect de sa liberté!

Elle revoyait sur Saint-Tropez les lumières orangées du soir, tandis qu'ils se racontaient des histoires... Comme elle l'avait amusé en lui décrivant un de ses amoureux qui, malgré l'horreur de plonger, se lançait, chaque jour, la tête la première dans l'eau et ressortait satisfait, sûr de se faire admirer, alors qu'elle retenait son

rire devant les cheveux rares collés sur un crâne piriforme et congestionné.

Puis, c'était Pierre Mailly. Elle descendait les Champs-Elysées, vêtue d'un tailleur sombre et coiffée d'un chapeau blanc. Elle allait retrouver dans un thé un bel officier de marine dont le visage (« en uniforme », pensait-elle, tant il était classique et attendu: teint clair, œil bleu) avait éveillé son espoir d'un être enfin contemplatif, sensible et tendre. « Les hommes qui ont choisi cette libre carrière ne doivent-ils pas... » Et tout ce que les romans avaient imprimé en son âme crédule d'idées séduisantes et fausses, elle le lui avait prêté.

Insouciante de son retard, elle avançait nonchalamment, sachant bien qu'aujourd'hui encore il la heurterait d'un mot. D'avance, elle l'entendait s'esclaffer: « Je connais une nouvelle histoire marseillaise; voulez-vous que... » Cette fois, elle l'arrêterait: « Ne me racontez pas, je n'aime pas ce genre d'esprit », et elle consulterait sa montre.

Pour celui-là, il fallait vite battre en retraite, trouver un prétexte, ne plus le revoir. Elle cherchait ce qu'elle allait inventer quand, à deux pas devant elle, un homme jeune ayant fait signe à une voiture, une grosse Renault stoppa. Elle le regarda distraitement, mais lui venait de suspendre son geste. Il ne la vit pas, elle lui apparut.

— Non, merci! cria-t-il au taxi qui se rangeait le long du trottoir.

— Faudrait savoir ce que vous voulez! bougonna complaisamment le chauffeur qui lorgnait aussi Solange.

Un sourire en guise de réplique, et l'inconnu s'approcha d'elle avec une désinvolture où il n'y eut rien de vulgaire.

Jamais jusqu'alors Solange n'avait osé tourner la tête, lorsqu'il lui était arrivé d'être suivie ou abordée. « Pourquoi? lui avait demandé un jour une amie trop franche; c'est quelquefois amusant. Il y a des gens mariés qui se sont connus ainsi et sont heureux. » Mais ce jour-là, elle sentit sur ses joues et dans ses narines le prin-

temps retrouvé. Elle le vit sur l'étranger, sur les belles autos vernies qui descendaient l'avenue. Elle prit conscience d'elle-même. Son esprit railla: « C'est un jeu! » Mais son cœur soupira: « Peut-être! »

Elle n'alla pas au rendez-vous.

Elle rencontra Pierre Mailly quotidiennement pendant un mois. Il était pauvre et désintéressé. Il lui offrait, dans des crémeries, des débauches de thé et de cake en parlant de son avenir. Il avait de jolies mains, longues et fines comme des mains de femme, et son rire était une cascade. Mais son double menton, peu prononcé au repos, se gonflait jusqu'à former une poche graisseuse et flasque, et Solange détournait la tête. Quand il lui parla mariage, elle espaça ses rendez-vous. Il s'obstina; alors, elle ne le revit plus. D'ailleurs, à ce moment, commençait une nouvelle aventure, s'il faut appeler « aventure » cet espoir renouvelé.



Rejetant la photographie, Solange en prit une autre. C'était celle d'Annie, sa compagne, sa sœur, Annie, le cou tordu, les cheveux au vent, la bouche grande ouverte, assise sur le parapet de Biarritz, alors qu'elles y étaient allées seules, voilà cinq ans; elles n'étaient encore mariées ni l'une ni l'autre.

Quelle passion pour le « Kodak » les avait saisies toutes deux, à cette époque, et quel manque d'habileté! Elle se souvenait de leurs fous rires et combien l'expression « avoir mal aux côtes » correspondait pour elles à une réalité. Leur argent mis en commun, elles s'étaient installées dans une chambre à deux lits d'un hôtel confortable, et, à chaque réveil, Solange adjurait Annie : « Promets-moi que tu ne me feras pas trop rire aujourd'hui! »

Elles avaient vingt-deux ans et jouaient comme des enfants. Elles étaient si liées qu'elles vivaient deux vies jumelles. Tout ce qui arrivait à l'une était immédiatement raconté à l'autre et ressenti par elle.

— Crois-tu qu'il « faudra » se marier? disait Solange.

— Bien sûr, « il faudra », et tu n'es qu'une grande

fourbe quand tu soupires. Seulement, si tu attends M. Perfection...!

— Non, j'attends M. Quimeplaît!

Chaque fois qu'elle s'imaginait amoureuse, Solange revenait enthousiaste et trouvait à l'élu toutes les qualités auxquelles elle aspirait. Pendant des jours et des semaines, cet amour, comme une suffocation, la rendait faible et prête à dépérir. Mais Annie, qui connaissait les goûts de Solange, devinait avant elle pourquoi il y aurait « maldonne ». Quand le chagrin survenait, elle la consolait sans tarder de son éphémère bonheur en la faisant manger et boire, — elles étaient toutes deux fort gourmandes, — et l'amenait à reconnaître qu'il n'y avait que l'amitié qui fût durable et sans envers.

Annie, elle, avait besoin d'hommages et de se sentir désirée, mais elle savait les limites de son esprit et de son cœur.

— Moi, j'aime le flirt pour le flirt, je n'en espère rien.

— Mais tu as connu l'amour, toi! disait Solange. Tu as été adorée, même si tu t'es trouvée ensuite très malheureuse, tu as été riche, personne ne t'enlèvera plus ce trésor caché!

— C'est vrai, reconnaissait Annie. (A l'évocation de son grand amour, elle éprouvait pour Solange, qui l'avait sauvée du désespoir, un élan toujours aussi vif.) Et c'est pourquoi je jure de n'épouser qu'un homme que je n'aimerai pas.

Ce qu'elle avait fini par faire avec une sagesse qu'on n'aurait pas attendue de son jeune âge.

Annie, mariée et sans enfant, continuait avec quelques ménagements extérieurs sa vie de jeune fille. Son mari, trop occupé, la laissait entièrement libre. Pourtant, elle n'avait plus sa joyeuse insouciance d'autrefois.

Comme Solange souffrait de ne pouvoir justement lui parler à cette minute! Où était-elle maintenant? En quelle ville? Quelle chance était la sienne, de pouvoir avec la vie se consoler de sa vie! « Si elle savait mon désarroi en ce moment, comme vite elle accourrait! » Solange entendit les paroles sur lesquelles elles s'étaient

quittées : « Mon mari travaille, il ne s'apercevra pas de mon absence, mais toi? Je m'éloigne pour deux mois ; puis-je vraiment partir? Es-tu heureuse? »

C'était la seconde fois qu'Annie lui avait posé cette question. La première, c'était encore à la veille d'un départ, il y avait déjà deux ans! « Pourquoi ne s'est-elle jamais inquiétée pendant les premières années de mon mariage? Elle pensait alors que j'étais heureuse, oui... elle savait que je l'étais. »

Elle retrouva quatre, cinq autres instantanés d'Annie en maillot de bain, images d'un printemps vécu ensemble sous la douce surveillance de son père, au lendemain de cette singulière demande en mariage où, sans commentaire, il avait mis à la porte un jeune homme qui lui avait demandé (carnet et crayon en main, disait le vieil homme pour mieux dépeindre son impression) quelles étaient les valeurs de la dot et de quoi était morte la mère de Solange.

Elle sentait encore sur son front le tendre baiser paternel: « Ah! ma petite fille, ma petite fille, quelle génération! » Et il éloignait de lui, dans un mouvement de recul, ce misérable souvenir.

Mais Solange, elle, riait : « Il m'a prise pour un veau! »

— Ils ne sont pas tous comme cela, affirmait-il sans conviction.

Mais dans l'intonation mal assurée, elle entendait: « Peut-être sont-ils tous comme cela? » tandis que, d'un bras replié, son père enfermait ses épaules dans un geste de protection.

Alors, il n'avait plus été question pour toutes deux que de natation, de yachting. Leur seule compagnie était un marin à barbe blanche qui les emmenait à la voile sur le bassin d'Arcachon par n'importe quel temps, surtout lorsqu'il pleuvait et que le vent et la pluie fouettaient leurs joues et claquaient sur leurs imperméables brillants.

En bateau, elles jonglaient avec les assiettes, les couverts du pique-nique. Et le vieux disait d'elles qu'elles étaient « bien mignonnes et pas fières ».

Solange ferma les yeux.

Retrouver l'air marin! Comme elle était bien alors, allongée sur le sable chaud, derrière la tente confectionnée d'un manteau sur des bâtons fichés en terre pour donner de l'ombre au visage. Qu'il faisait bon! Tout le corps respirait, se détendait; pas une cellule qui n'exprimât son bien-être. Aucun bruit, pas même un clapotis d'eau, comme une immense attente dans un recueillement.

Rester ainsi, sans mouvement, être soi-même, abandonnée comme un coquillage que la mer dépose entre deux marées, les yeux souriant sous les paupières closes, les lèvres entr'ouvertes! Et qu'il y ait, couché près de soi, un autre être, heureux aussi, libre et d'accord, un amant, un époux!

Pas de phrases échangées, pas même de regard, mais être perdus ensemble, être « ensemble »!

— Mon amour.

— Oui.

C'était tout. Elle n'entendait rien d'autre, elle ne désirait rien d'autre que ce bonheur : « Etre deux à comprendre. »

Parfois, elle avait des idées drôles, pour un rien, parce qu'elle regardait monter le long d'une herbe un minuscule escargot, parce qu'elle venait de trouver la pince vide et blanchie d'un homard, parce que... parce que... à propos de tout.

Il la devinerait tout de suite, il aurait à son tour des trouvailles qui lui feraient tant de plaisir qu'elle lui serrerait la main, et, lorsqu'il jouerait des doigts sur ses bras nus, elle aurait des frissons qui, de la nuque frôleraient bientôt son échine et lui tendraient les muscles jusqu'aux talons.

« S'il venait... s'il venait... je serais si gentille! »

Solange ne doutait pas, ne voulait pas douter. Elle attendrait s'il le fallait jusqu'à trente ans. Mais elle ne donnerait pas sa vie à n'importe qui, sa vie si pleine, son esprit où elle sentait tant de secrète poésie, de charme, de

fraîcheur. Il fallait qu'il fût et son amour et son mari, sa passion et sa sécurité, son désir et sa tendresse.

Et lorsque Annie revenait, ayant couru toute une heure, rapportant dans un panier un chapelet de petits crabes et demandant s'il fallait leur construire une nursery ou s'ils avaient déjà l'âge de se rendre à l'école, Solange souriait, tranquille, heureuse, sûre du bonheur qui viendrait.

Réveillée de ses souvenirs par un craquement de bois: « Je l'ai », murmura-t-elle.

Elle eut froid aux mains et les frotta l'une contre l'autre.

Elle força alors l'une des photographies qui, plus large que le coffret lui-même, s'était mise de biais et coincée. Elle la prit et la posa sur ses genoux. Avait-elle besoin de la regarder, cette image, pour la voir devant elle?

Avec cet homme, cet enfant, pour la première fois, elle avait espéré l'heure venue. La jeune fille s'était donnée, simplement, comme une femme.

Il avait vingt ans à peine, elle n'en avait que dix-neuf. D'où lui était venu ce trouble extraordinaire, cette soumission rapide au désir impérieux de l'autre, la perte totale de sa raison?

Elle se réveilla un matin, triste de cet essai manqué. Elle ne le vit plus svelte, mais malingre. Son teint sans couleur lui donnait l'air maladif, et point du tout romantique comme elle l'avait d'abord pensé. Elle refusa de retourner dans cette chambre d'étudiant que, pendant huit jours, il avait, pour sa venue, repeinte en rose. Il sanglota. Elle n'osa pas, tout d'un coup, ne plus le revoir.

Au Quartier Latin, le jeune homme emprunta à ses camarades et revint un jour triomphant conduisant une Citroën. Ils allèrent autour de Paris dans les bois et les guinguettes, lui, sans cesse bêlant son amour, Solange toujours excédée. Alors, s'armant de courage pour rompre, elle fabriqua une histoire qu'elle n'arrivait même plus, aujourd'hui, à se rappeler.

Le lendemain, au courrier, un mot de son amant la priait de venir le voir; « la clé serait sous le paillasson. Et lui, mort dans la chambre rose. »

A ce souvenir, elle ressentit à nouveau son affolement, la main qui tremblait pour enfiler ses bas. En s'habillant comme une hallucinée, elle disait: « Mon Dieu ! Mon Dieu! » non comme une exclamation, mais comme une prière. Elle s'était précipitée dehors, jetée dans un taxi. Ah! cette montée de l'ascenseur! Elle avait craint de défaillir. Et la clé était bien là! Il avait fallu entrer. Elle avait crié: « Marc! Marc! » mais n'attendait plus de réponse. Trois enjambées dans la pièce éblouissante de soleil et elle l'avait trouvé dans l'alcôve, blême, mais encore vivant, assommé par le sommeil léthargique d'une dose massive de véronal qui avait dépassé le but et n'avait pas donné la mort.

Voilà que, soudain, elle pensait à lui avec émotion, attendrissement.

« Il m'aimait tant que cela? Peut-être pas. Il était malheureux, malheureux dans sa famille divisée, malheureux avec moi; tout lui manquait. »

Elle oublia cette rancune, qu'elle lui avait gardée longtemps, d'avoir été sa maîtresse: non point qu'elle se fût révoltée contre le fait même, mais parce qu'il avait fallu que son mari connût et entendît cette pitoyable histoire, parce qu'elle, qui savait bien être née avec son amour pour Bernard et neuve et pure, n'avait pu, de toute sa conviction, de toutes ses larmes, le lui faire admettre dans le choc même de sa révélation.

Depuis le jour de cet aveu, jamais elle n'avait eu pour cet amant, l'unique avant Bernard, ni un regret, ni une pensée. Il avait disparu de sa mémoire comme s'il eût été vraiment mort.

Etait-elle anormale, sans aucune sensibilité? Peut-être.

Marc avait-il vraiment voulu se tuer ou simplement lui faire peur? On croit toujours que ceux qui se ratent ont secrètement désiré l'insuccès de leur tentative; l'instinct de conservation fait-il dévier le revolver, changer la dose du poison?

Que faisait-il aujourd'hui, cet amant hier grelottant comme un chiot frileux de jeunesse et d'amour ? Elle

avait entendu dire qu'il était marié. « Comme moi », murmura-t-elle sans s'en rendre compte.

Etait-il heureux, lui qui avait d'un trait épuisé son malheur?

Solange abaissa enfin son regard désolé sur cette photographie. Elle ne représentait pas Marc au moment de leur rencontre. C'étaient bien les mêmes traits, le même regard, mais on le voyait là enfant, il portait une lavallière dont il semblait orgueilleux, comme une fille des longs rubans moirés de son chapeau dominical.

Alors, elle secoua ses photos dans la boîte, comme on secoue des dés, mais son geste s'arrêta net, ses yeux n'étaient que trop emplis d'images.

Elle confiait un jour à son amie :

« Je n'oserais jamais dire à une autre qu'à toi toutes les possibilités que j'ai de conquêtes : on ne me croirait pas, j'aurais l'air de me vanter. Mais quand donc seraije captive? »

Annie savait le succès de Solange et qu'il lui suffisait de paraître. Elle estimait un tel sort déjà fort beau et suffisant. Aussi faisaient-elles, en riant, des projets: « Si j'étais toi, conseillait Annie, j'irais voir le prince de Galles et je le rendrais amoureux. »

Elle tenait à ce que Solange fût aimée d'un prince et même, pourquoi pas? d'un roi.

— Ils sont comme les autres! assurait-elle.

Annie n'en démordait pas et voulait que Solange prît le train pour subjuguer un Empire. C'est ce qu'elles appelèrent la « période royale ».



Si les rencontres nouvelles, malgré l'espoir toujours déçu, gardaient un attrait pour Solange, c'est qu'elle guettait cette minute où l'autre homme apparaît en l'homme. Elle était indulgente et douce. Si son esprit aigu épinglait avec promptitude les moindres défaillances physiques et intellectuelles, si elle « ne pouvait pas ne pas voir », elle n'était capable de haine que lorsqu'elle ne connaissait pas. « Dès que je me suis approchée d'un

être, disait-elle, j'ai vu tout ensemble ses défauts et ses qualités et j'ai trouvé des excuses à tout ce qui me déplaît. Alors, il me fait tendresse ou pitié. Mais l'enchantement, hélas! où est-il? » Pourtant, l'amour qu'elle inspirait à tous les portait à leur maximum. Elle savait interroger, voulait « tout entendre », — et comme chaque être éprouve le besoin de se livrer, devant qui auraient-ils eu plus de plaisir à le faire que devant cette jeune fille-femme qui participait de toute son intelligence, de toutes les réactions de son visage mobile, à leurs joies et à leurs tristesses passées?

Solange haussa les épaules, plaça la boîte sur la table, l'éloigna d'elle. Dans son bras, trop longtemps plié, la course du sang ralentie lui donnait l'impression pénible d'un fourmillement. Elle le secoua deux ou trois fois de haut en bas, l'échauffa en le frottant de sa main gauche. Elle s'allongea. Ses temps battaient toujours. Elle dit alors à mi-voix: « Je ne veux plus penser », et elle ferma les paupières.

Elle aurait pu prendre un médicament. Une compresse sur le front, que cela lui eût fait de bien! « Il faudrait me lever, songea-t-elle, faire quatre pas... Je n'en ai pas le courage. »

« Ne plus penser! C'est encore penser que formuler cela! D'ailleurs, je devrais dire: Ne plus me souvenir. »

Des images vagues passèrent devant ses yeux, puis des fleurs..., des fleurs d'abord en boutons, qui s'épanouissaient ensuite avec une troublante sensualité pour se faner aussitôt et n'être plus qu'une chair jaunâtre et informe.

Solange sombra dans le sommeil.



Le jour qui traîne aux lentes fins des après-midi de printemps avait unifié les choses dans la pièce où Solange maintenant dormait. Les fleurs rouges étaient devenues presque noires, le cristal avait perdu sa transparence. La porte s'ouvrit doucement. Par l'entre-bâillement, une masse ronde de myosotis sembla faire seule

son entrée. D'abord une large nappe bleue, puis, peu à peu, le volume épais des tiges serrées et les deux mains qui les tenaient.

Mais la surprise était manquée! Bernard, n'entendant ni rire ni cri, entra d'un seul pas. Il vit sa femme étendue, immobile, profondément endormie.

Il eût aimé pouvoir donner de la lumière. « Dans un quart d'heure, pensa-t-il, lorsque je la réveillerai. » Il s'assit dans un fauteuil, les deux mains jointes entre les genoux écartés, le buste penché en avant, et lui parla avec son cœur.

Il sentit son être pénétré des mots qu'il pensait, car les mots que l'on dit nous quittent, mais ceux qui sont tus nous imprègnent, c'est notre sang, notre chair qui les entendent et les reprennent à leur compte. Tout son corps chantait: « Mon amour, mon amour, mon amour... »

Comme il cherchait un sourire sur le beau visage pendant cette adoration, il remarqua au contraire un pli droit entre les sourcils. L'atmosphère de la pièce lui parut irrespirable. Sachant mal rester immobile, il se trouva mille excuses pour rappeler Solange à la vie : « Il fait trop chaud ici... Elle a de mauvais rêves... Il est temps de nous mettre à table. »

— Ma chérie, dit-il, l'embrassant sur le front.

— Ah, c'est toi!

Et pour détendre ses muscles, elle arqua les reins.

Vite, il alluma la lampe et Solange, éblouie, porta les mains sur ses yeux.

— Il est très tard, il y a dix minutes que j'attends un baiser.

Une tendresse dans les prunelles claires fut toute la réponse. A genoux près du divan, il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine.

— Que tu es pâle, Bernard! Je ne t'ai jamais vu ainsi. Qu'y a-t-il, te sens-tu mal?

— Mais non, ma petite.

Elle éprouva comme une brûlure à ses joues, mais n'ajouta rien.

— Allons voir dormir Catho et mettons-nous à table!

Ils allèrent jusqu'à la chambre, fraîche comme un organdi neuf, décorée seulement de gravures de plantes et de fruits. Dans son lit laqué, sur l'oreiller de toile rose, les deux poings serrés comme pour défendre son sommeil, reposait le petit visage, à la peau si transparente, si délicate, qu'on s'étonnait de ne pas voir la course du sang dans les veines et les minces fuseaux des muscles.

Tandis qu'il contemplait sa fille, le regard de Solange scrutait Bernard.

— Pourquoi est-il si fatigué ce soir? On lui donnerait dix ans de plus. Comme il aime son enfant, quelle bonté dans son regard! Mon père devait être ainsi.

Ils quittèrent doucement la chambre, passèrent à la salle à manger.

Solange épanouit dans une vaste coupe les myosotis et, tournant le dos à Bernard, d'une voix égale, le questionna sur son après-midi. Il répondit avec précision, heureux de donner des détails sur tel projet qui était tout près d'aboutir.

— Tu les auras, cette fois, tes boucles d'oreilles de saphir! Il ne faudra pas dire non et prêcher l'économie, ou alors, je ne travaille plus!

— Il n'y a rien, pensa Solange. Quelle idée de croire qu'un jour, sans raison, il puisse m'annoncer une catastrophe! Pourquoi ai-je eu l'impression que j'allais entendre: « J'ai un aveu à te faire, nous nous sommes aimés quatre ans, je t'aime beaucoup, mais... » Ou bien : « J'ai la nostalgie d'être seul, laisse-moi te quitter un an... »

— Je suis folle! pensa-t-elle enfin.

— M'as-tu écouté, au moins? dit alors Bernard.

— Bien sûr: « ...prêcher l'économie, ou alors je ne travaille plus. »

En vérité, c'est seulement en les répétant que ces paroles furent acceptées par son esprit.

— Si tu avais un peu ri, cela m'aurait fait plaisir!

Solange se retourna, posa les fleurs sur la table et lui sourit.

Bernard mangea de bon appétit. elle toucha à peine aux plats.

— Tu vois, dit-elle, je t'aurais cru souffrant, tout à l'heure!

— Il faut toujours que tu te préocupes! Ne peux-tu te résigner à être tranquillement heureuse, n'en as-tu pas pris l'habitude? Moi qui avais eu la vie dure, je n'espérais pas le bonheur. Mais maintenant que je l'ai, je t'affirme que je le sais, que j'y crois, et ne saurais plus m'en passer! Toi, au contraire, tu l'attendais, tu me dis l'avoir trouvé, n'est-il pas vrai? et tu es toujours anxieuse. Je voudrais tant, chérie, ne te décevoir en rien!

— Tu es parfait, répondit-elle.

Bernard regagna son travail pour achever un dessin. Elle rôda dans la maison, se déshabilla lentement. A minuit, ils étaient tous deux couchés, lumières éteintes.



Solange se réveilla, pensant avoir beaucoup dormi. La pendule marquait minuit vingt, elle avait à peine sommeillé dix minutes.

Bernard était installé dans sa longue nuit égale et sereine.

« Qu'il est bien équilibré! quel optimisme! Ne voit-il pas sur moi la fatigue et l'inquiétude? Comme il se laisse rassurer vite! Est-ce que je le trompe si bien, lui comme les autres? »

Devant ses yeux apparurent en multiples surimpressions des têtes étranges, dont elle ne distinguait pas l'ensemble, mais qui, par une couleur, un volume, une expression, lui rappelaient telle ou telle physionomie. Puis, peu à peu, toutes ces lignes, ces masses se simplifièrent jusqu'à former le fin visage d'Armand Pasquier, non plus mondain, facile, comme hier à la même heure lorsqu'ils dansaient ensemble, ni légèrement incliné sur l'épaule, deux sillons barrant son front haut, tel qu'elle l'avait imaginé tout à l'heure au téléphone, mais grave, avec la marque dure de cette maîtrise qui, chez les hommes forts cache la sensibilité et qui, dans ce qu'elle a de voulu et presque d'inhumain, donne à notre compas-

sion une forme plus hautaine, mais, au fond, plus douloureuse.

Armand Pasquier était là, plus vrai que dans la vie, assis à quelques pas d'elle, le masque tendu, fermé. Elle entendait l'accent de sa voix.

« Je ne veux pas vous importuner, madame. (Généralement, il l'appelait « Solange », mais à cette seconde il devait dire : « Madame ».) Si je viens à l'improviste, c'est seulement pour vous dire adieu. »

Dans sa somnolence, elle s'hypnotisa sur une recherche ridicule: contre quoi le buste de son visiteur était-il appuyé? Le buste, ni les traits ne bougeaient. Seul un petit point rouge tremblait, au bout de ses doigts, sans doute une cigarette. Elle détourna son regard, supprima ce point vacillant, comme si elle lui eût volé le secret d'une défaillance.

— Je ne suis pas neurasthénique, je ne viens pas rôder autour de votre église dans l'espoir de vous rencontrer. Je ne suis pas croyant, je n'irai pas m'agenouiller pour prier Dieu de me laisser vous induire en adultère. Mais je ne suis pas assez fort pour vivre à Paris et vous oublier. C'est une dure punition pour le cynique que j'étais, je vous aime. Vous aviez été charmante et j'avais cru possible...

L'image d'Armand Pasquier s'évanouit et Solange eut l'impression d'étouffer. Mais la silhouette se dressa de nouveau près d'elle, la voix reprit:

— Je m'en vais au Vénézuela. J'y traiterai quelques affaires. J'y pars, vous seule saurez que la seule femme que j'eusse désirée pour femme se trouve heureuse à son foyer et ne veut pas de moi. Car vous êtes heureuse, très heureuse!

Elle le vit debout devant elle, puis plus rien. La sensation horrible d'une chute verticale la réveilla, les mains crispées aux couvertures.

Cette scène était-elle le fruit de sa veille ou de son sommeil? En tout cas, comme ces fleurs qui prennent naissance sous les eaux et, d'un coup, s'épanouissent, grands nénuphars blancs dont on ne voit point la tige, le mot

qu'elle avait entendu de son mari, un autre venait de le lui dire, elle le lui avait fait exprimer pour qu'il fût là, inscrit devant elle.

« *Heureuse... tu es heureuse... vous êtes heureuse...* »

Alors, elle se tourna sur le côté droit, et ses larmes coulèrent.

« Heureuse, heureuse... je devrais être heureuse!... »

Elle ne tenta pas un mouvement pour essuyer les pleurs qui maintenant salaient ses lèvres.

« Je suis dans un bon lit (elle frôla des doigts ses draps fins) dans un décor que j'aime. » Sous les paupières closes, sa chambre lui apparaissait telle qu'elle l'avait créée, harmonie de lignes et de couleurs où il y avait pour l'œil de grands espaces de repos, « une chambre d'hermaphrodite », disait Bernard.

Elle vit le grand feu de bois qu'on y allumait en hiver et qui, seul, éclairait la pièce, dorant leurs deux visages et projetant sur le mur leurs ombres allongées.

C'était hier qu'ayant enfin quitté l'hôtel pour être « chez eux », ils pénétraient ici pour leur première nuit. Avant d'entrer, Bernard l'avait retenue par la main dans le cadre de la porte ouverte, et avec cette ardeur qui la magnétisait: « Voilà notre chambre. Jure-moi qu'il n'y aura jamais rien que tu ne puisses me dire, lorsque tu auras ta tête contre mon cou; jure-moi que, pas un soir, tu ne me laisseras dormir ayant dans ton cœur un secret, jure-moi aussi que jamais ta chair ne simulera. »

Elle se rappela son élan, tout ce que ces paroles atteignirent en elle, et, comme elle l'étreignit, n'ayant pas assez de passion, pas de sourire assez divin pour lui faire comprendre qu'elle le remerciait d'être « lui » !

« C'est toujours « lui », pensa-t-elle.

Cette nuit, toutes les nuits, des femmes partagent leur vie et leur couche avec des hommes détestés dont elles s'écartent avec dégoût, lorsque, par un faux mouvement, survient un contact. Elles se sont mariées par intérêt, pour rétablir la situation de leur famille, sauver la ruine prochaine d'une propriété. Que les insomnies doivent être dures pour ces femmes! Mais elle, l'homme qui est là,

elle l'a voulu. Elle se souvient des attendrissements qu'elle a parfois lorsqu'elle le regarde. Car Bernard est beau, et c'est ce qu'elle a vu d'abord lorsqu'elle l'a rencontré. Elle n'aurait pas admis d'épouser un homme avec lequel elle n'eût pas « fait couple ». Elle sait que lorsqu'ils marchent ensemble, de leur pas égal et rythmé, ils peuvent être sûrs d'eux-mêmes et Bernard se plaît à dire: « Nous avons l'air de deux amants. » Quand, jeune fille, pâle d'impatience et de trouble, elle guettait, par la fenêtre du salon, l'arrivée de son fiancé, elle éprouvait une joie qui comblait son goût, à voir la silhouette mince, juvénile malgré ses trente ans, cette aisance et, dans tous ses mouvements, comme une énergie assouplie.

Et dans l'épanouissement de son cœur, elle disait, le front appuyé sur la vitre: « Tu es beau, mon chéri, tu es beau, je t'aime. »

Depuis quatre ans, il était là, toujours le même.

Elle répéta comme autrefois: « Il est beau ». Mais, ne sentant plus à cette pensée s'éveiller en elle cette « vitalité », ce « frémissement » qui bouleversait son être entier, elle ajouta: « Il est bon. »

Qu'il l'avait soignée avec dévouement pendant sa grossesse! Elle savait que certains hommes vont fumer une cigarette pendant l'accouchement de leur femme, que d'autres s'évanouissent et dérangent les infirmières. Lui avait été actif, il ne l'avait pas quittée pendant les douleurs, lui caressant les bras, la cajolant quand il ne pouvait se rendre utile, devinant toujours les mots qui réconfortent. Et comme il avait accueilli Juliette, ruinée dans un coup de bourse et accourue chez eux! Car il était bon, non seulement pour sa femme et pour son enfant, mais pour tous. Solange aimait qu'il eût cette délicatesse vis-à-vis de ceux qui avaient moins bien réussi que lui, et qu'il trouvât pour tous des excuses.

« Monsieur n'a pas mis son pardessus, il va prendre froid! » disait, inquiète, leur femme de chambre. Et Solange répondait: « Ah, Marthe, comme c'est ennuyeux, Monsieur ne fait jamais attention! »

Elle pensait: « Il sait se faire aimer, même de ceux qu'il commande. »

Soudain, elle vit une campagne vallonnée, aux contours comme adoucis par une main souple de femme et portant, tels des tapis, de longs rectangles de champs aux diverses couleurs. Dans un creux, le village, que la route dominait; il offrait aux regards ses toits de vieilles tuiles, roses et violettes au soir tombant, et la flèche mince de son clocher.

De chaque côté du chemin, les aubépines étaient en fleurs.

Maintenant, sur la route crayeuse, ils marchaient. Ils ne se regardaient plus, mais Bernard disait sa jeunesse, les taloches reçues, l'obscurité de la boutique, puis la faim, le travail des nuits. Il n'y avait pas d'amertume, tout était mesuré, juste, mais comme brûlé par le souffle court des souffrances passées. Elle ne pouvait pas être plus près d'un homme que de lui. Elle n'avait jamais senti, dans sa chair et dans son esprit, la vie d'un autre et ses angoisses, comme elle les ressentait en elle à cet instant.

Le récit terminé: « Maintenant, avait-il dit, il faut regagner notre auberge. »

Elle avait répondu par un « oui » très bas. Appuyée à son bras, tous deux, en sens contraire, ils avaient refait leur parcours, sans plus échanger une parole, dans une entente merveilleuse.



« Comme je les ai appelés à l'aide, mes souvenirs, pour combler des jours et des nuits devenus stériles! »

Elle se replaça sur le dos, doucement, pour ne pas réveiller Bernard. Elle ne cherchait point le sommeil ; elle n'était plus là pour dormir, mais seulement pour mettre de l'ordre, un ordre définitif dans ses pensées.

Par deux fois, elle hocha légèrement la tête: « C'est fini, je sais, je sais. »

Son corps entier était en feu. Et, selon une habitude qu'elle avait depuis son enfance, elle faufila son pied

droit, de biais, pour trouver contre le matelas un endroit frais.

Elle cligna des yeux; tout paraissait d'un noir profond. Mais peu à peu, elle eut l'illusion consciente de grands tulles entre elle et la nuit: tantôt fumées bleutées de cigarettes, tantôt nuages petits et nacrés, tantôt mousselines qui retombaient en lentes ondulations, comme ces mouchoirs légers des jongleurs japonais.

Alors, elle discerna les battants de la fenêtre grande ouverte et les barreaux gris des persiennes. Une oblique clarté pâlissait, au bras d'un fauteuil, son peignoir de soie blanche qui traînait jusqu'au sol.

Elle vit sa robe de mariée étendue sur la méridienne, dans sa chambre de jeune fille, à la veille de ses noces. Il était dix heures du soir; Bernard l'avait quittée pour qu'elle se reposât avant « la grande journée ». Elle avait embrassé son père et demandé qu'Annie demeurât près d'elle un moment. Vite, elle s'était couchée dans son petit lit Directoire. On avait enlevé de la pièce toutes les corbeilles de fleurs; elle gardait seulement au poignet un bracelet de camélias qu'elle s'était amusée à coudre sur un très étroit ruban. Toute la chambre n'était plus qu'une robe nuptiale dont la traîne de plusieurs mètres était, avec précaution, étalée ainsi que le voile.

Sur une table, attendaient le sac, les gants, le missel de sa mère, recouvert d'une moire ancienne un peu jaunie, aux initiales d'or effacées et, dans un coin, les souliers de satin blanc.

Annie admirait chaque chose et surtout le beau brillant des fiançailles. Elle trompait la tension de leurs esprits par des exclamations. Mais, bientôt, elle devina que cette veille elle-même avait pour Solange une importance capitale; changeant de ton, elle prit la main de son amie.

Solange, dont la mémoire enregistrait toutes les paroles entendues, mais oubliait généralement les siennes, cherchait maintenant à ressusciter leurs réflexions d'alors.

Annie commençait:

— Tu aimes, tu es aimée, que te faut-il de plus?

Et elle répondait (mais est-ce bien « cela » qu'elle avait répondu?) :

— Ecoute, j'ai tellement attendu cette minute, tellement préparé mon cœur, tellement rêvé depuis que je suis une enfant à un amour comme le mien, qu'en le possédant aujourd'hui, j'ai peur!

Non, certes, ce n'était pas « cela » qu'elle avait dit alors. Mais elle ne résistait pas au désir de croire à ce faux dialogue, à ce dialogue d'aujourd'hui :

— J'ai choisi Bernard, comprends-tu? Il me plaît en tout, j'ai confiance en lui. Mais cette plénitude est justement ce qui m'inquiète: si je ne suis pas heureuse dans cette forme de vie comblée, que deviendrais-je, puisque la vie ne peut rien me donner de plus?

» Elles sont finies, les recherches souriantes ou mélancoliques! J'ai trouvé. Je serai la femme irréprochable de mon mari, ou je ne serai pas.

» Tant que je n'aimais pas, je pouvais flirter et mentir; tant que je ne réunissais pas l'amour donné à l'amour reçu, je pouvais tendre mes filets. Désormais, je ne transigerai pas avec moi-même. Personne ne me distraira de Bernard, je suis sa femme *pour la vie.*

» Voilà le dernier épisode, celui vers lequel je tendais, celui qui doit donner un sens à mon passé, puisque je n'ai vécu que pour que cela soit. Je n'aimerai et ne pourrai aimer que Bernard. »

— Pourtant... hasardait Annie.

— Non, quand un être vous correspond à ce point, c'est se mésestimer soi-même que de le croire remplaçable; si je le pensais, je ne me marierais pas.

— On évolue.

— Tais-toi! S'il est vrai qu'avec la vie on capitule, je ne suis pas faite pour la vie. J'aime Bernard, je l'aimerai jusqu'à ma mort et, s'il m'aime comme je l'aime, je dois être heureuse toujours.

Tout cela prenait un relief saisissant. Dans le noir, elle cherchait à retrouver les petits souliers de mariée dont ses yeux avaient dû, tout en parlant, fixer l'empeigne bourrée de papier de soie.

Elle songea: « Lui, c'est de l'or pur. Je l'ai toujours tendre, amoureux, constant et brûlé de désir. Ma vie est aisée, facile. Pas une fois il ne m'a heurtée d'un mot, d'une pensée, d'un geste. Je n'ai jamais rien eu, rien, à lui reprocher. Et moi, ai-je cessé de l'aimer, de lui être fidèle, reconnaissante, de l'admirer? Est-il un homme qui ait pu ou puisse me plaire autant que lui? Non. Il aura été le commencement et la fin de mon cœur. »

Elle se revit en Corse deux ans plus tôt, dans un hôtel de Calvi, d'où l'on apercevait les restes d'un fort et la plage bordée de tamaris. Ils dînaient au restaurant, face à face, lorsqu'un couple de jeunes gens pénétra dans la salle à manger. L'homme ouvrit la porte, la maintint pour livrer passage à une belle fille blonde, qui fit un pas et tourna la tête vers lui. Solange capta le regard dont elle ne devait plus oublier l'ardente flamme amoureuse.

Que ce regard lui fit de mal!

Son cœur, tout d'un coup, fut serré. Un immense chagrin brûla ses paupières, deux larmes... Elle les écrasa au coin de ses yeux. Elle venait d'avoir la révélation qu'un semblable rayonnement jamais ne l'embellirait plus. En trouvant son amour, elle avait perdu l'enthousiasme de vivre.

« J'ai près de moi, en moi, tout ce que j'ai désiré! Mais un mal me ronge le cœur. »

Et ce soir-là, pour la première fois, elle avait espéré mourir.

Ils avaient marché le long de la rive et Bernard, ému par son trouble, l'avait interrogée:

— Pourquoi es-tu triste?

Elle avait murmuré: « Ce n'est pas ma faute », explication insuffisante, incompréhensible. Mais comment s'expliquer? Les larmes tout à l'heure refoulées avaient jailli. Elle avait cherché quelque chose à dire, n'importe quoi qui le rassurât:

— C'est le bonheur, vois-tu, qui de temps en temps me suffoque.

Et, comme tout argument lui paraissait valable chez les femmes, Bernard avait accepté celui-ci.

De cette minute, elle avait su qu'elle ne pourrait plus lui dire la vérité. Il était trop sain, trop normal. Leurs deux lignes, jusqu'ici parallèles, allaient peu à peu s'écarter; ils ne baigneraient plus dans la pure atmosphère passée.

Malgré cela, elle n'avait pas failli à son devoir. Ce rendez-vous d'Armand Pasquier: un enfantillage, — ou le geste banal par lequel les destins vous font signe.

Elle ne pouvait être l'une de ces insensées qui courent de passades en passades, sous prétexte de se consoler d'elles-mêmes. Le bonheur, il faut le chercher dans la réalisation de l'idéal qu'on s'en est fait. Or, depuis qu'elle savait rêver, c'était pour Solange ce qu'elle possédait maintenant, tout ce qui l'entourait, cette nuit, dans cette maison silencieuse.

Et si elle s'était trompée? Si sa vie de jeune fille, cette vie d'attente, d'observation passionnée, de conquête, formait sa vraie raison d'être? Si son véritable climat, c'était cette frénésie dans la poursuite du bonheur? Si c'était cela, c'était plus terrible encore; car pour jouer à ce jeu, il lui fallait le ressort de l'espérance, l'espoir d'une vie pleine. Elle n'avait jamais joué pour jouer, mais pour gagner, pour elle! pauvre Solange de bonne foi. Et elle savait aujourd'hui qu'on ne gagne pas. Ainsi, dans aucune forme d'existence, Solange ne trouverait sa place. Pourtant, elle le savait, si elle continuait à vivre ici, un jour, irrésistiblement, elle s'en irait. Il lui faudrait abandonner le moule vide de son bonheur. Son mari ne comprendrait pas, personne ne comprendrait. Et son enfant, qu'en ferait-elle? Elle ne pouvait l'enlever à Bernard, qui serait pour sa fille ce que son père avait été pour elle, une force sûre et bienfaisante.

« Ma petite Catho, ma petite fille, mon trésor, je te demande pardon... Ta maman va te quitter, ma chérie, elle a besoin de te quitter, mais tu ne le sauras pas, tu ne le croiras pas... »

Solange pleurait, les bras croisés sur les seins.

« Au moins, tu n'entendras jamais sur son compte de vilaines histoires... Quand ton papa te prendra sur ses genoux, avant l'heure du marchand de sable, il te dira que ta maman est au ciel et tu sentiras des baisers de loin, des baisers si tendres que tu fermeras les yeux comme un jeune chat...

. . . .

« Je ne peux plus! »

Elle répéta: « Je ne peux plus, je ne peux plus! »

Elle dressa le buste hors des draps, la tête résonnante d'un bruit de cloches comme sous l'anesthésie. Dans ce vacarme, elle distinguait des voix, des voix sèches et mordantes de femmes : « Une mère dénaturée... une folle... une hystérique... »

Elle voyait des yeux sans expression qui la fixaient.

« Ce n'est pas ma faute! » Elle eût voulu s'expliquer; sa pensée était devant elle, si claire et si simple! Mais comment trouver les mots, les assembler? Cela n'était plus possible. « Faire comprendre! » Pauvre Solange, elle n'aurait pu dire ce qui courait à présent dans ses veines et qui n'était plus du sang, mais du chagrin. Le bonheur avait tué en elle le goût du bonheur, sa seule raison de vivre.

« Amorale, égoïste, ...une abominable créature sans excuse... »

Son esprit reprit quelque force.

« Ils diraient tous cela, les autres, s'ils pensaient que je vais... »

« Ah! que je souffre! vous ne voyez donc pas que c'est un martyre, une torture, que je sombre, que le cœur me manque, que je ne peux plus tourner à vide ainsi? »

Combien de nuit avait-elle passées, à compter ses côtes pour palper celles entre lesquelles s'appuierait à coup sûr la bouche du revolver! Mais alors, ses pauvres petits enfants, son Bernard et sa Catherine, auraient su qu'avec leurs sourires et leurs mains tendues ils avaient été impuissants à la garder! Non, cette mort si simple devait lui être refusée. Depuis qu'elle cherchait, elle n'en avait trouvé qu'une autre... Un frisson la parcou-

rut. « Ils croiront à un accident et ils garderont intacts leur souvenir et leur amour. Et puis, plus tard, ils retrouveront la joie de vivre. »

L'église fit entendre un premier coup long et sourd. Elle compta: Un, deux, trois, quatre. « Voilà le glas », pensa-t-elle. Elle murmura: « Le repos. »

Elle allait vers le repos, un grand repos. Elle avait été pieuse autrefois. Comme elle était heureuse, quand elle priait dans les chapelles qui sentaient bon l'encens! Maintenant, elle ne croyait plus.

A nouveau sa gorge se serra.

« Qu'est-ce que j'attends ? »

Elle se retourna vers Bernard. Il n'avait pas changé de position; il était calme et beau, il avait l'air d'un mort tranquille, elle avait presque peur qu'il fût mort. Elle crut entendre à nouveau sa voix angoissée du jour où, accoudée au balcon, un étourdissement l'avait prise.

« Je te supplie de ne pas fixer le sol, si tu es à ce point sujette aux vertiges! C'est très dangereux! »

Son cœur emplissait de coups violents ses oreilles et sa poitrine. Encore une fois, encore une minute, elle voulait leur demander pardon... Bernard... Catherine... Bernard...

Elle répéta à mi-voix pour elle-même: « C'est horrible... horrible... » Mais elle pensa : « Ce sera vite fini... »

Avec précaution, étouffant sa respiration pour ne pas réveiller Bernard, elle sortit du lit. Elle dut s'asseoir une minute: les jambes lui manquaient. Puis elle alla, titubant, jusqu'au fauteuil sur lequel était son peignoir. En passant les manches, ses bras tremblèrent. Et, comme une vieille femme qui n'a plus la force de traîner son corps, pliée en deux, elle marcha vers la fenêtre, serrant sa poitrine de ses mains glacées.

Tout doucement, elle poussa les persiennes. Une clarté mauve vint caresser l'oreiller encore creux et chaud du poids de cette tête douloureuse qui ne s'y poserait plus.

La flèche de l'église se détachait sur le ciel d'un rose pâli. La nuit entière lui apparut. Solange ne baissa pas les yeux.

JEAN VOILIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Maurice Martin du Gard: *Un Français en Europe*, Flammarion. — Antonio Aniante: *La Poésie, l'Action et la Guerre, défaite de l'Esprit du Sud*, traduit par Paul-Henri Michel, Mercure de France. — Pierre Mauriac: *Libres Echanges*, Bernard Grasset.

Songer à l'Europe, à ses problèmes et à son destin, voilà qui peut fournir une occasion d'agréables voyages! On se dit que cette chère Europe, il faut la visiter aux lieux mêmes où se posent les questions les plus anxieuses et les plus pressantes. Et l'on part! D'ailleurs, on n'est pas plus mal dans un wagon bien aménagé qu'autre part; on y rêve avec une particulière allégresse et à quitter pour un temps ses vieilles habitudes, on fait une cure personnelle de rajeunissement. Si le sort de l'Europe n'en est pas amélioré, elle ne s'en porte pas plus mal! La Rome de Mussolini, il faut voir cela! Le Berlin naziste, comment résister à cet appel? Il y a aussi les Etats tchéco-slovaques: il faut bien constater qu'ils n'existent pas seulement dans les opérettes! Et ces pays scandinaves qui, à l'écart du vertige général, ont l'air très sages sous leurs neiges somnolentes, c'est peut-être eux qui gardent les secrets du bien-vivre! Et cette Espagne qui, lasse de son trop d'originalité, veut comme tout le monde devenir moderne et ajouter aux combats de taureaux les combats parlementaires! Et cette Genève où la Société des Nations élabore le bonheur universel! Un tour d'Europe, c'est vite fait aux temps d'aujourd'hui... En s'y prenant à plusieurs fois, M. Maurice Martin du Gard a accompli ce pèlerinage (**Un Français en Europe**) et nous convie à l'accompagner. Il a fait précéder ses récits de voyages d'un avant-propos un peu vague et un peu sibyllin qui met en jeu la mission de la France dans le monde et nous invite, sous peine d'être en

proie à de mystérieux dangers, à regarder « au delà de nos murs »! Le guide est d'ailleurs aimable et à le suivre dans chacun de ses voyages, on se rend compte qu'il ne s'est pas toujours enchaîné au grave dessein qu'il expose dans sa préface et de cela, on ne lui en veut pas du tout....

Après avoir lu ce livre je ne sais pas si le destin de l'Europe est beaucoup plus clair dans mon esprit, mais je ne m'en étonne pas, car s'il est une certitude, c'est que notre pauvre Europe ne sait pas où elle va et s'il est une seconde certitude, c'est que, s'il est des folies à faire, elle les fera. On dirait qu'elle est entrée dans une période où un ensemble de Forces obscures qui la dépassent, l'emportent sans lui demander son avis. Sans doute traverse-t-elle l'un de ces moments historiques où toute une civilisation subit une liquidation capitale. Ai-je même besoin de voyager pour sentir la nature des événements? Il me suffit de descendre en moi-même: je constate qu'au fond de mon âme le contact de sympathie et de ferveur est rompu avec le monde où je suis inséré... Quand j'oublie l'inquiétude sur mon compte personnel et que je songe à quelque géante catastrophe, je me dis parfois: « De ce monde, qu'est-ce qui mériterait d'être regretté? » Je suis fort embarrassé pour répondre.

Alerte aux blancs! s'écrie M. Maurice Martin du Gard! Il nous rappelle que des peuples lointains croissent vivement et nous guettent alors que nous nous abandonnons aux rivalités qui iront peut-être jusqu'à notre effondrement. Du coup, j'ai évoqué cet humoriste à qui je vis affirmer que les pays d'Europe ne goûteraient un peu de quiétude qu'aux jours où ils seraient colonisés par les Japonais et les Chinois... Le temps viendra-t-il où l'Europe aura besoin de la tutelle d'une lointaine race colonisatrice?

En route d'abord pour l'Italie! Une façade grave, austère et la volupté en exil! Qu'y a-t-il derrière cette façade compassée? Je ne sais. Dans notre France en apparence si aimable, si accueillante et si souriante, quelle terrible marge de désert d'homme à homme! L'étranger qui passe pourrait-il jamais découvrir cela? C'est pourtant, du moins je le crois, une donnée capitale de la vie actuelle en France. M. Maurice Martin du Gard a fort bien constaté le mélange de netteté doctrinale et de souplesse pratique dans les mé-

iodes fascistes. C'est en 1932 qu'il vit Berlin où les nazis acharnaient à conquérir le pouvoir. « Le mouvement des asses est passé, lui a dit Ernst Jünger, la valeur personelle s'impose en Russie et en Italie. » Phrase qui prête à éfléchir. Elle touche à l'un des grands drames du monde oderne. Une attention plus ou moins sincère aux aspiraons des masses a été compensée par l'indifférence au mérite personnel! La volonté neuve et ardente des nazis et es fascistes à chercher le mérite et le mettre à sa place a ontribué beaucoup à leur succès. Les démocraties préparent 'elles-mêmes les chemins à une révolution fasciste lorsu'elles perdent le goût de reconnaître le mérite et de le istinguer! Elles violent à leur insu les lois mêmes de leur onservation. Les petites « combines » d'intérêt personnel e sauraient constituer un régime durable.

Voici une jolie remarque sur l'Espagne:

> Vivre sa vie, c'est parfait! mais que ce soit de préférence la vie ernelle, tel est le souhait de toute âme espagnole bien née. Deux ndances se disputent cette âme : mysticisme d'une part, humaisme de l'autre; pourtant il arrive qu'elles cohabitent, sans la oindre gêne.

M. Maurice Martin du Gard accorde un large crédit à la ociété des Nations! Puissent les dieux ne pas le décevoir! Il it à ce propos: « A nous de créer dans la jeunesse une mysque européenne, disons mieux, une conscience. » Bien dit... ais que je voudrais voir traduire cette heureuse phrase en its précis! Toutes les fois qu'il s'agit de l'Europe et de la mystique européenne » nous nageons dans un flou brilnt qui m'inquiète. En somme: le livre d'un esprit souple, tendances libérales, curieux de la variété du monde et qui oursuit sans raideur et sous des formes très diverses, le essein de capter l'âme d'une époque, hélas! fort trouble!

C'est aussi aux problèmes de la civilisation européenne le s'intéresse M. Antonio Aniante (**La Poésie, l'Action et Guerre**) dans un livre brillamment enlevé où s'unissent fougue d'un poète et les aperçus vifs et profonds d'un philsophe qui domine de haut sa méditation... Le jeune et duisant Italien se plaît à rendre hommage à la France, à son prit accueillant, à sa large tolérance, à la puissance de

son charme, voire à ce qu'on lui reproche sous le nom de manque de dynamisme. Le « dynamisme » des peuples neufs et qu'ils vantent à grand fracas, ce n'est pas M. Antonio Aniante qui chantera aveuglément ses louanges! Il n'y voit pas qu'un enrichissement de la vie. Tout au contraire, le manque de dynamisme français lui semble en accord avec la richesse d'une vie spirituelle authentique, avec le sens des valeurs supérieures d'humanité et de civilisation! Remercions M. Aniante de ses louanges et n'en soyons pas trop dupes. Je crains qu'il n'existe actuellement en France un fléchissement intellectuel, un relâchement des exigences de l'esprit. Nous courons quelques risques à nous endormir sur une vieille réputation que nous jugeons hors d'atteinte. Toujours est-il que M. Aniante regarde avec quelque ironie ces hommes de foi brutale et grossière que suscite à profusion notre Europe d'aujourd'hui. « Où domine la foi, dit-il, la pensée est absente, absente la critique... » A ses yeux, la séduction qu'exerce sur l'Europe moderne « les hommes d'acier » n'est pas un sujet de joie sans mélange. Il proclame le droit à la vie, l'utilité capitale de « l'isolé » qui suit son chemin original, du contemplateur qui garde le dépôt de précieuses valeurs de vie et du poète qui ne peut trouver place dans le monde nouveau, mécanique, rigide, utilitaire, et unificateur qui exclut un certain sens musical et fantaisiste de la vie comme un luxe pernicieux. « Aujourd'hui, dit-il, les hommes viennent de remporter une victoire manifeste et colossale sur les poètes, et ils continuent à s'armer pour remporter d'autres victoires encore plus éclatantes, toujours sur les poètes. »

Ce qui a fait pour moi l'attrait particulier du livre de M. Aniante, c'est qu'il m'a fourni une nouvelle occasion de prendre conscience d'une des exigences les plus profondes de mon esprit: affirmer la nécessité d'un Ordre et de Normes contre ceux qui les nient, mais affirmer avec non moins de force dans les cas particuliers le droit à la vie pour des exceptions de qualité qui, à première vue, battent en brèche les notions d'ordre et de Normes. Ne faut-il pas redouter dans les choses de la vie un ordre géométrique et sommaire, barbare et étroit, qui ignore qu'une des lois les plus profondes de la vie, c'est que tout ce qui vit est tributaire à son

insu de certains éléments d'apparence opposée. La nécessité d'un ordre peut-être plus strict ne doit pas nous empêcher d'affirmer les droits impérieux d'une certaine richesse indocile et féconde de la vie que nous appelons plus ou moins gauchement Poésie. Si elle contredit à première vue les exigences rigoureuses de l'ordre, elle ne cesse en secret de le vivifier. Qu'on considère notre XVII[e] siècle dit le siècle de l'ordre, et qu'on établisse le rapport de ses grandes œuvres avec l'ordre de ce temps, elles participent d'une certaine manière à cet ordre, mais d'une autre manière elles représentent les concessions nécessaires de cet ordre à la riche exception, à l'audace créatrice, à la liberté d'inspiration, aux éléments problématiques et troublants de la vie! En un sens, « le despotisme absolu » du XVII[e] siècle est chose bien ouverte et bien souple par rapport à ce qu'on nomme aujourd'hui les Etats totalitaires!

Le centre vivant du livre de M. Aniante, c'est une sorte de méditation lyrique et émue sur la mort de Naples, qui exprime allégoriquement la mort dans le monde moderne d'une certaine façon philosophique et poétique d'entendre la vie. La mort de Naples, c'est la mort dans notre univers d'une humanité poétique à la fois indolente et ardente, insouciante et lyrique, frémissante et oisive, et qui vivait, sans préoccupation de l'ordre social, d'une manière large et naturelle, dans la magnificence musicale de la création, en complicité avec la mer, les étoiles, le soleil, les fleurs, les femmes et les chansons... Cette mort de l'idéal napolitain dans le monde moderne, c'est aussi pour M. Aniante le déclin de l'idéal français qui lui était partiellement apparenté... Cette humanité poétique se voit broyée avec rage et avec une infernale prédilection par le monde de la mécanique, de l'action et de la volonté de puissance! Et c'est du coup la mort de la liberté conçue comme fantaisie dans la vie individuelle. C'est aussi le crépuscule de la civilisation méditerranéenne et l'avènement de l'Homme Nordique!

Aux yeux de Naples, la volonté de puissance est une fureur dévastatrice qui s'abat sur les hommes et les écarte du réel...

Naples, dit-il encore, vit dans l'immortel et non dans le transitoire. Violence, pour les Napolitains, est synonyme de hâte, et

hâte synonyme de déséquilibre. Les peuples qui vivent dans la hâte et en état d'héroïsme permanent (le peuple allemand par exemple) sont pour les Napolitains des peuples contre nature; même vainqueurs, ils sont vaincus; jamais ils ne pourront tenir longtemps d'autres peuples sous leur prépondérance, faute d'une sérénité qui est la force authentique...

M. Aniante oppose donc à « l'emprise allemande » qu'on subit sans joie « le charme latin » qui séduit et captive. Il voit apparaître dans le monde nouveau un élément de déséquilibre: l'impossibilité douloureuse pour des milliers d'âmes de s'y soumettre et de s'y incorporer. Il entend la souffrance profonde au cœur de l'homme de l'humanité asservie à ses nouveaux maîtres « dynamiques ». Le monde de la production intense, de la violence, de la mécanique et de la puissance porte à ses yeux la guerre comme son fruit naturel. Vision atroce: la guerre qui déchire un tel monde est en même temps sa condition de vie, sa loi profonde, son régulateur et son remède ! Attendons-nous donc à de nouvelles tueries ! Bientôt, le Japon, l'Amérique, expressions aiguës de l'occidentalisme en viendront aux mains. C'est d'ailleurs la source d'un espoir: l'épilogue du drame occidental, la fin de l'ère de la quantité.

Lentement, très lentement, l'humanité recommencerait à vivre et à réfléchir sur les ruines de notre Moyen Age actuel.

Le livre de M. Aniante est souvent hardi, et toujours il fait penser. Si j'avais le loisir de l'examiner dans le détail, je relèverais un assez bon lot d'affirmations brillantes, impressionnantes même, mais parfois un peu hasardées, ou de base assez fragile. L'opposition curieuse entre « l'homme estival » et « l'homme hivernal » est de celles-ci. Réduire l'esprit allemand aux formes de la raison kantienne satisfait mal l'esprit; rompre toutes les attaches de Bergson avec la philosophie allemande pour le relier uniquement à Vico est aussi une chose un peu osée. Dans l'ensemble un livre curieux et attachant!

L'ouvrage de M. Pierre Mauriac (**Libres Echanges**) est lui aussi fort excitant pour l'esprit; il pose avec indépendance et pénétration de vivants problèmes d'aujourd'hui. La pratique de la médecine s'accompagne chez M. Pierre Mauriac

d'un sens philosophique ouvert aux questions les plus diverses et avide de méditer sur les principes généraux. Il nous esquisse un portrait de Montesquieu le Girondin, toujours si apte à éviter la douleur, l'ennui et la passion, toujours si heureusement ajusté au cours des choses que du coup, la Folie prend de la séduction. Il faut lire ces pages pour se garantir d'une pareille sagesse! M. Mauriac connaît bien Gœthe et il a su trouver dans cette œuvre si riche des thèmes originaux de méditation. Comme on s'arrête, comme on se prend à réfléchir et à rêver devant ces quelques lignes de Gœthe:

> Je tiens pour vrai ce qui me favorise, c'est-à-dire non pas ce qui me procure un avantage ou ce que je peux utiliser, mais ce par quoi ma vie réalise de la façon la plus pure, la plus formelle, la plus distincte, les possibilités qui lui sont inhérentes.

L'étude sur Claude Bernard nous présente des vues très fines. Quelle heureuse distinction entre le physiologiste qui, opérant au laboratoire, peut régler son expérience, laisser de côté les complexités, les imprévus, les fantaisies de la vie et le médecin qui se trouve en présence d'organes perturbés, qui vivent en liaison avec d'autres organes, sous le règne d'un tempérament original et complexe, au point que le cas particulier fait souvent craquer les cadres établis. La question de l'emprise toujours croissante de la science sur l'humanité, la question de ses rapports avec la vie, voilà des sujets qui hantent l'esprit de M. Mauriac. Il met en vive lumière un des dangers de la ferveur pour la science et ses méthodes: renoncer à des formes d'intelligence qui ne procèdent pas à sa manière. Il pense que l'intelligence, dressée par les méthodes scientifiques, ne doit pas être le seul modèle que doivent s'imposer les hommes. L'humanité courrait grand risque à se laisser ainsi uniformiser. M. Mauriac se refuse donc à approuver ces philosophes, ces prêtres et ces romanciers qui sacrifient sur l'autel de la science « leurs biens les plus précieux: l'imagination, la sensibilité, l'originalité ». Il faudrait s'arrêter longtemps devant ces quelques lignes:

> Ce qui est plus inquiétant, c'est l'effarement de certaines intelligences devant le progrès, et qui leur fait perdre l'esprit, je veux dire l'esprit scientifique. Pourquoi consentir aux savants le mono-

pole d'une logique universelle, alors qu'eux-mêmes se sentent désemparés et cherchent à tâtons?

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Amélie Murat: *Le Chant de la Vie,* « Au Pigeonnier ». — Adrien Bagarry: *Suite pour Tambourin,* « Les Editions Nationales ». — (Sans nom d'auteur): *La Florida, suivie de Madones,* « les Argonautes ».

Neuf volumes, pourrait-on penser, préparatoires avant ce lui-ci **le Chant de la Vie,** définitif, ou simplement si on veut significatif. La destinée d'une femme y tient, bien émouvante, avec la confiance ingénue, ignorante, insouciante surtout de l'enfant, et tant de souvenirs s'en émerveillent encore! avec cette montée indéfinie, soudain en amour éclose du désir, la terre regorge de soleil, le monde entier est accessible à cet essor. Hélas! qu'il tarde peu à se livrer à qui ne l'a pris que par jeu et presque avec indifférence, l'a soumis à la souffrance et au regret. Il reste le rêve... et tout au plus passagère, une rude et aveugle tentation. Ailleurs, on est heureux, d'autres dans leurs maisons, dans une chambre de paix auprès du feu, sous la lampe, au bord d'un berceau. Les ancêtres, cependant, ont vécu, ont chanté peut-être, ont peiné et ont aimé; n'est-ce d'eux, se demande Amélie Murat, le chantre douloureux et blessé de ce chant, n'est-ce d'eux que provient ma patience; et mon chant, nourri de vos visions et de vos songes, ne me sera-t-il à mon tour accordé de les transmettre? Qui m'écoutera? Bien des sœurs ont subi ce désastre de l'âme et du corps, Cendrillons devant l'âtre, avec aux pieds la pantoufle non de verre (ni non plus de vair), mais la pantoufle de corde. Les dieux de la jeunesse, plaisir, amour, bonheur, ont déserté; que reste-t-il? L'orgueil rétif, la dure volonté de sembler riche alors qu'on est pauvresse, le cœur vacant, mais on doit vivre tant qu'on est en vie, et le moyen c'est de chanter, la ressource, c'est le travail, pour lequel chacun est né. Et là, soudain, après de nombreux poèmes fiers et résignés où l'âme se donne grave et joyeuse, grave et ardente, grave et meurtrie, grave et sensible, de toute sa force, de toute sa bonté, intervient un morceau d'une portée singulière et puissante, l'*Adagio,* où

le poète nous montre, accablés et sans frisson, de rudes compagnons à table dans la cuisine:

Heurtant un verre épais sur la table sans nappe,
Les compagnons vidaient le plat servi pour eux

(ce Lenain!) et tout à coup, sans que d'abord les «sourds mangeurs» en perçussent rien, s'éleva de la « Boîte Magique », d'un disque ou d'un rouleau, sans doute, dirions-nous, ou un jeu de la T. S. F.:

Ta palme, ton rayon, ton diamant, Musique...
. . . .
Crépuscule enchanté de cette Symphonie,
Automne en floraison du climat musical,
Plainte orageuse où saigne et parade un génie,
L'Adagio roulait ses grains de noir cristal...

et c'est, élargi, épanoui (mais pourquoi ce triste verbe: *parade?*), c'est la royauté de l'âme et du chant qui s'établit.

Les lourdes mains heurtaient moins pesamment les verres...

un jeune ouvrier rêve d'un amour surpassant son désir; un vieux soupire de n'avoir plus de bonheur à choisir. Ce spectacle, à midi, dans une auberge de la campagne, le poète l'a vu ou l'a créé, il n'importe; il suscite par ses vers ce pouvoir de la musique:

Manger, dormir, lutter, pourvoir l'œuvre et la race,
C'est cela, vivre... et c'est quelque chose de plus :
Tendre le front quand souffle une brise de grâce,
Vouloir être du nombre élargi des élus.

L'Adagio nous dit qu'il est une patrie
Où mieux aimer, souffrir plus tard, jouir plus clair...
. . . .
L'annonceur, maintenant, peut placer sa réclame,
L'œuvre du jour, au soir, rendre vos corps brisés :
Qu'importe! Beethoven vous a servi son âme...
Ce pur Adagio vous a rebaptisés!

Ne signalerai-je, en ce merveilleux poème, aucune défaillance? Je m'en garderai; il est trop beau, il est trop grand. Notre sœur, Amélie Murat, pourra s'en assurer, elle aura

laissé son témoignage, elle est un vrai poète, une âme étreinte d'amour et de grandeur, voisine des plus grandes et des très grands.

Mais le poème ne s'arrête pas là. La femme blessée et vieillie accepte enfin l'automne et s'y réjouit d'une tranquillité qui commence à se faire consciente; soudain le corps entre en peine, la maladie incline à des pensées plus angoissantes. Il faut que se recueille tout un courage tant éprouvé; songeons aux morts... Ah, qu'on est seul, durant la vie, et seul, hélas! devant la mort. Après l'amour, que reste-t-il? Le climat plus tendre de l'amitié, plus paisible, la consolation des pures et hautes amitiés humaines, et la poésie toujours, et « les climats créés par les poètes, l'Inde de Jean Lahor, la Flandre de Rodenbach, tout ce qu'on a pressenti, voulu, cherché, ce qu'on a chanté, n'ayant été l'élue de la félicité, sur un mode seulement mineur! Enfin, suprême extase, ne sera-ce le chant « de ma vie, de ma mort et de mon Dieu »? — « Je dois passer », disait Katherine Mansfield, de l'amour personnel à un amour plus grand. Je dois donner au tout de la vie ce que j'ai donné à un seul. » Et ce sont des « prières au bord du gouffre », vraiment d'une richesse d'abandon qui troublent et qui emportent l'assentiment, et, bien sûr, enfin, le *Retour à Dieu*, ce Dieu, qu'elle se convainc de n'avoir jamais quitté ni renié, et Dieu par qui elle retrouvera peut-être celui qu'elle a perdu, et la morte adorable, sa sœur, qui lui fit entrevoir, un temps, les promesses du bonheur.

D'un bout à l'autre, ce livre, c'est le frémissement réfléchi d'une femme, au long de l'existence, désenchantée et cramponnée quand même à ses plus sévères illusions. Comme il est étrange, pour nous et révélateur, en vérité, que la femme — la femme, soit! — mais la femme qui est poète, puisse continuer à analyser, à délier ce qui ne fait qu'un, et qu'où est l'amour satisfait ou déçu, où est le chant, le feu de poésie, là puisse ne pas être, en même temps, et inséparable, l'aspiration religieuse, la présence divine, le Verbe et Dieu, ce qui anime le monde et ce qui nous emplit de joie, d'enthousiasme, de piété, et nous grandit presque à sa propre mesure. Ne se sentiront-elles jamais, les femmes poètes, au-des-

sus du monde parce qu'elles l'englobent, et un moment du monument perpétuel à quoi chaque poète de tous les temps par l'effort ou l'essor de sa vie collabore?

Adrien-Pierre Bagarry, que j'ai de plaisir à retrouver ce nom, qui avait apparu, voici combien d'années, en signature à d'étranges, parfois très beaux poèmes de sentiment, *la Maison qui Pleure*. Cette **Suite pour Tambourin,** les poèmes qui la composent sont datés: 1920, 1921 et 1922; on ne dira pas que l'auteur ait hâte de goûter le miel de la gloire qu'on prétend toujours réservé aux poètes. Je sais fort bien que Ad.-P. Bagarry s'est, dans l'intervalle, acquis une réputation enviable de peintre parmi les jeunes, ceux qui composent et qui ont réfléchi. Mais cette réputation, il semble aussi en faire fi. Dans quelle thébaïde, enfin, s'est-il réfugié? me demanderais-je, si je ne savais fort bien qu'il est attentif aux excitations de la vie active, et que, avec un goût parfait, une force de discernement, dont se réjouissent ceux à qui il fait l'honneur de les appeler à travailler avec lui, il préside aux destinées d'une maison d'éditions dont les poètes, les artistes espèrent beaucoup...

Cinq Petits Poèmes sans Amour, aquarelles, enluminures, sont réservés à des jeux chers à la jeunesse du temps, *Tennis, Baignade* et confortable rêverie dans un intérieur paisible. D'indifférent, railleur, mordant peut-être aux premières rencontres, le jeune homme se sent émouvoir à la rencontre d'une « ravissante petite Sainte », j'insiste, sachant les goûts délaissés, depuis, par le poète, « ainsi qu'en les toiles des Ombriens primitifs », tandis que doucement, purement, peu à peu

> Harmonieuse à la nuque, à la chevelure,
> aux roses du bassin, aux peintures,
> au garçonnet qui joue, à la maman qui brode,
> à mon cœur,
> la mélodie si lente et si lointaine rôde,
> vers mon Bonheur...

Ensuite *la Marche des Fiançailles,* large chant d'allégresse et de foi, puis, en reprenant le titre du recueil, une suite pour tambourin, *En chasse, Bucolique, Chanson Bachique, Rondes,* fantaisie sur des airs connus et populaires, joie

d'une existence heureuse et enivrée d'amour, précèdent *Clair-de-Lune-de-Miel,* où l'ironie, invoquant en passant non sans motif un souvenir de Laforgue, n'empêche nullement, loin de là, l'afflux de vie heureuse de déborder au cœur du poète.

Les citations suffisent à renseigner. Adrien-Pierre Bagarry est de ceux qui ont le dédain de la rime et du retour exact des rythmes classiques. Bien plutôt il se plaît à rompre par caprice ou défi une cadence dont s'impose à tous la résolution. Comme il le fait, la plupart du temps, avec esprit, et en laissant deviner qu'il sait fort bien ce qu'il fait, ses ruses et ses malices plaisent et ne déconcertent pas l'imagination. A peine, je crois, volontaires aussi et sonnant faux exprès, mais là je n'accepte pas, des lieux communs superflus, des platitudes, tranchons le mot: « qui dissipera la logique fastidieuse de mes propos »... laissons ces choses qui n'ont rien de commun avec le lyrisme, et admirons plutôt des choses parfois délicieuses jusqu'aux concetti,

> Les foins fanés grisent l'air
> du souvenir fané des fêtes de l'aurore.
>
> ....
>
> Je ne veux pas que vous soyez tentée,
> chère, de jouer, avec mon cœur, à la poupée.

« Les Exercices d'Anne », qui nous ont valu naguère l'exquise *Ballade de la Belle qui viendra,* à la suite d'un voyage en Espagne, nous apportent des *goyescas* et des évocations de vierges bariolées ou noires selon le goût en faveur dans la péninsule. **La Florida suivie de Madones** sont chantées en des octosyllabes prestes, prompts, d'apparence presque improvisés, mais si colorés et si pleins qu'à la lecture, ces vers menus donnent une complète satisfaction. L'auteur inconnu de ces charmants poèmes, fidèles à une coupe de vers, ne s'appuie sur la rime que par moment, comme pour ne point céder à trop de facilité apparente, et ses laisses rapides et souples se sont retrempées aussitôt en vigueur et en mouvement de souplesse et de jolie beauté, qui ne va pas, souvent, sans une pointe très contenue de mélancolie:

> J'ai cueilli la rose et le lys,
> Et j'ai cueilli la douce-amère,

La passe-rose, la pensée,
Le perce-neige, l'oranger,
La marjolaine, le jasmin,
Et j'ai formé tout un bouquet
Dont chaque fleur a son parfum
Et chaque tige son épine.
J'ai éployé un éventail
Où se rit des années qui glissent
Un essaim d'abeilles volages...

Je ne saurais concevoir simplicité plus naturelle, et rythme mieux dansant. La jeune femme, car c'est sûrement une femme, et *Anne* qui s'exerce existe sous ce prénom peut-être, est un poète frais et certain, qui donne à ses musiques une lumière particulière et sensible.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Lemonnier : *Cœur imbécile*, Nouvelle Revue critique. — Tristan Bernard : *Robins des bois*, Albin Michel. — J. Kessel : *Le repos de l'équipage*, Gallimard. — René Jollivet : *La maison sur l'inconnu*, Fayard. — Maurice Gauchez : *Marées de Flandre*, Renaissance du Livre. — Maxence Van der Meersch : *Maria, fille de Flandre*, Albin Michel. — Nicolas Ségur : *Fantôme de volupté*, Tallandier. — Bernard Nabonne : *A la gasconne*, Editions de France. — Le livre collectif : *Pour lire en route*, Publications A. B. C. — Rose Worms-Baretta : *La route insensée*, Fasquelle.

On en a fait la remarque : il y a en tout écrivain naturaliste une manière de caricaturiste, et qui s'amuse, sous prétexte de peindre la réalité, à en souligner les traits lamentables ou ridicules. Chez les populistes, héritiers des naturalistes, cette tendance s'est muée, me semble-t-il, en humour. Les romanciers de l'école de Médan se laissaient prendre à leur jeu, et croyaient de bonne foi, peut-être, être vrais quand ils s'abandonnaient à leur pessimisme foncier. Point de cruauté chez M. Léon Lemonnier (l'un des fondateurs du populisme) mais une ironie indulgente et qui, pour s'apitoyer, n'en demeure pas moins lucide. Je ne crois pas que M. Lemonnier se fasse d'illusions, ni qu'il se figure que l'humanité la plus humble soit aussi la meilleure. Les hommes sont partout les mêmes, il le sait, mais c'est justement — pour un écrivain romanesque — rompre avec un préjugé, ou réagir contre une superstition (devenue un poncif) que d'aller chercher ses modèles dans le peuple, pourvu qu'il ne juge pas son choix préférable

à celui de ses confrères qui vont chercher les leurs dans le monde. La question de la qualité ne se pose pas quand il s'agit de vérité. Enfin, il y a plus de variété et de pittoresque dans la faune humaine, en dessous qu'au dessus d'un certain rang social... **Cœur imbécile,** le nouveau récit de M. Lemonnier, a pour scène une loge de concierge. Hé quoi! encore un « roman chez la portière! » se récriera-t-on. Attendez. Les Pinjon avaient, naguère, un logement de deux pièces dans l'impasse Saint-Augustin, au delà de la place Clichy, vers Saint-Ouen. On a élevé, à la place de leur bicoque, de caractère individuel, un immeuble collectif — une sorte de caserne, comme la *Maison* de M. Pierre Véry; et Mme Pinjon, opportuniste, a réussi à s'en faire confier la loge. Elle s'est crue bien inspirée, en agissant ainsi: elle a causé son malheur. Non seulement ,en effet, pour sa damnation — toute terrestre, bien entendu — Pinjon fait la connaissance d'une petite théâtreuse dont il se toque, dans le *building* (il prononce le *buildingue,* sans doute) mais, avertie qu'elle a une rivale, Mme Pinjon ne peut rien pour lutter contre cet être insaisissable. Sa grandeur attachait Louis XIV au rivage. Ce sont les devoirs de sa charge, essentiellement sédentaire, qui empêchent Mme Pinjon d'agir ,et, par exemple — par ce qu'il lui faut tirer le cordon aux locataires noctambules — d'accompagner son mari au théâtre, où il fait le souffleur bénévole... Le moyen, en outre, de laisser sa jalousie éclater, et sa douleur, dans un réduit aussi exigu que celui qu'elle habite, et où toute intimité lui est interdite? On voit le côté comique de la situation. Il n'échappe pas à M. Lemonnier qui a de l'esprit, et qui, d'autre part, n'est point animé de sentiments si révolutionnaires que d'accuser la société du malheur des Pinjon. L'époux, tourmenté par le démon de midi, ne séduit-il pas la petite rouée qui le berne, c'est qu'il est un sot, en trois lettres (*Cœur imbécile,* écrit à peine un peu plus longuement M. Lemonnier qui fait la part du sentiment). Un autre, à la place de ce comptable par trop naïf, fût parvenu à assouvir, comme on dit sa passion, grâce à la liberté dont le laisse jouir sa femme (l'infortunée est d'abord sans soupçon). Mais il ne sait pas profiter des avantages du désavantage de celle-ci, et se fait rouler comme un enfant. On rencontre, aussi, dans ce qu'on

est convenu d'appeler la bonne société, des dupes comme Pinjon, et des besogneuses à la côte comme l'amie de la petite actrice; des maniaques, enfin, comme le gérant de l'immeuble... Je comparerais ce dernier aux personnages de Dickens, s'il ne parlait des choses du sexe avec une liberté qui, avant Lawrence, était inconnue des Anglais depuis le XVIIIe siècle. Le gaillard, il est vrai, a la passion de la partie la plus charnue du corps féminin, et il célèbre la beauté callipyge avec une verve dont le lyrisme n'exclut pas la subtilité... C'est très drôle. Mais cette drôlerie et maints traits comiques semés par M. Lemonnier tout au long de son ouvrage ne nuisent pas à l'émotion qui enveloppe celui-ci. *Cœur imbécile* est surtout un livre sensible, en effet, le livre d'un écrivain dont l'observation artiste s'attendrit devant les misères de l'humanité, à quelque classe qu'appartiennent ses représentants.

Il y a bien du laisser-aller ou de la négligence dans le nouveau roman que M. Tristan Bernard intitule par plaisanterie **Robins des bois,** et où il est question d'avocats qui — mon Dieu — ne sont pas parmi les pires représentants de leur profession. On ne saurait, il est vrai, assimiler aux brigands qui peuplaient jadis la forêt de Bondy, l'aimable homme de robe, sur le retour, dont la jeune et jolie secrétaire prépare les plaidoieries sans la moindre chemise sur sa nudité. Sans doute est-elle avec lui du dernier bien. Et voilà pour elle et son patron résolue la question des rapports entre employé et employeur... Vienne, cependant, le beau garçon qui l'émeuve un peu plus que le vieil enfant de Thémis, et la demoiselle aura tôt fait de tromper celui-ci. Drame? Point. Tout rentrera dans l'ordre — si ordre il y a — le coup de foudre passé. Notre séducteur, qui tient du gigolo et de la fripouille, mais en toute ingénuité, retournera à son épouse (car il est marié) et la secrétaire à son avocat... L'anarchisme de M. Tristan Bernard est assez bourgeois. Il feint de tout casser avec la nonchalance d'un éléphant dans un magasin de porcelaines, mais ne casse rien. L'admirable est que ce souriant sceptique trouve, ici, le moyen de s'indigner — cela jure avec son ton ordinaire. Mais de s'indigner contre les méchantes langues qui font des histoires. A choisir, il aimerait mieux, il me semble, les canailles silencieuses que les honnêtes gens

bruyants. Malheur à celui par qui le scandale arrive! On retrouve par endroits le meilleur Tristan Bernard dans *Robins des bois*. Mais le péché mignon de notre auteur doit être la paresse. En cela, il s'apparente aux écrivains qui ont le plus produit. De cette paresse, il ne faudrait, cependant pas que l'honnête lecteur s'aperçût. Or, comme je l'ai donné à entendre au début de ces lignes, elle se trahit dans *Robin des bois*, en dépit de la bonhomie narquoise qui la dissimule. C'est un livre que M. Tristan Bernard a certainement écrit, comme on dit, par-dessus la jambe...

On retrouve dans **Le repos de l'équipage** les personnages du roman qui a acquis la notoriété à M. J. Kessel: *L'équipage*. Au cours de ce récit, la femme n'apparaissait pas, je veux dire l'épouse du pilote et la maîtresse de l'observateur de l'avion. Elle se révèle, ici, dans toute la fureur de sa passion, ne connaissant d'autre loi que celle qui commande son sexe. Les sentiments (abstraits, sans doute) sur quoi les hommes règlent leur vie, lui sont étrangers, inconnus même. Camaraderie, devoir, honneur, rien de tout cela n'existe pour elle — et si elle laisse son amant partir pour la mort, c'est seulement parce qu'on l'a assurée que si elle le retenait auprès d'elle, embusqué, c'est-à-dire humilié, honteux, il ne l'aimerait plus et bientôt la haïrait... Sur ce thème, inspiré par une vérité éternelle, M. Kessel a brodé des variations fort dramatiques. Ses personnages vivent — ils sont humains, faut-il dire dans une atmosphère cornélienne, mais où respirerait une héroïne qui serait une fille de Phèdre ou d'Hermione...

La maison sur l'inconnu par M. René Jollivet est une horrifique histoire, un petit chef-d'œuvre en tant que machine à remuer les lecteurs qui se plaisent aux émotions violentes — et gratuites, car on n'en saurait tirer rien d'autre. L'action se passe dans la Haute Suisse, et en néglige les paysans. Une veuve, sa fille, son fils infirme sont terrorisés par un autre fils, une brute, et cette brute elle-même est la dupe d'un madré fermier qui veut tous les déposséder. Il est puni, au dénouement, la brute aussi, et les innocents, leurs victimes, n'en sont pas plus heureux, pour parachever la teinte sombre où l'auteur s'est complu. Il y a une scène de noces, cependant, où l'on s'envoie à la figure des quartiers de tartes avec de grosses

grivoiseries, qui claque, à travers toutes ces lividités, sombreurs et horreurs, comme un éclat de rire gargantuesque et vous ôte tout sérieux pour rentrer ensuite dans le mélodrame. On a trop ri, on ne pleurera plus.

Je réunis, ici, deux livres de Flamands sur leur Flandre et sa gloire: **Marées de Flandre,** par M. Maurice Gauchez, et **Maria, fille des Flandres** par M. Maxence van der Meersch. Tous deux justifient leur patriotisme local moins par une apologie d'ensemble, en forme, que par l'accumulation de détails plaisants. La manière de leurs compatriotes, les peintres de la grande école. Le premier est une histoire de pêcheurs, avec beaucoup de termes de mer, d'honnêtes grosses buveries et amours. La mer brumeuse, les cafés à demi luminosité d'entre-pont, le déferlement d'arc-en-ciel des poissons dans la halle de vente donnent bien le ton local. Si l'industrie touristique (!) n'était pas d'abord une industrie, c'est-à-dire, en Belgique comme chez nous et partout, la moins psychologique affaire du monde, ses maîtres et ordonnateurs répandraient des ouvrages de la sorte. — Le second fait graviter toute son action autour d'une figure de femme, douce comme une sainte de vitrail, sainte même quand elle se damne par amour. Hors elle, personnages un peu flous: l'amant, la femme de l'amant, le mari, la mère. On les dirait ébauchés dans ce bois sommaire où les imagiers du moyen-âge stylisaient un type: le bon larron, la vierge folle, plus qu'un individu et ses particularités. Comme fond, Bruges avec l'intention de reviser le cliché de Bruges-la-morte dont même les réclames de l'industrie touristique n'osent plus se servir. L'écriture et les procédés de style sont de la bonne marque courante (Bruxelles, littérairement, se tient à la hauteur, à la mode, à la page, de beaucoup plus près que beaucoup de provinces). Les dialogues ont du feu.

A Venise, dans **Fantôme de volupté** par M. Nicolas Ségur, Jacques Fugasse retrouve, courtisane, la pure fillette qui avait été son pur amour d'enfant. Il est riche (comme ça tombe à pic!) ; il la tire du bourbier, avec la petite malade dont elle est mère et en qui revit celle qu'elle était autrefois. Suit une nouvelle, *Le péché irrémiscible*, où il est prouvé que d'une première erreur des sens, même commise par légèreté ou

inconséquence, des fautes pesantes découlent sans manquer. Curieux de sexualité, M. Ségur continue à abonder dans son propre sens, non sans faire preuve de talent, d'ailleurs.

Je dirai la même chose de M. Bernard Nabonne. Son Sylvain Dabadie de **A la Gasconne,** mal parti ,d'abord, dans l'existence, se remet en selle. D'Artagnan, déjà, avait mal conduit sa rosse, étonnamment bariolée; il se rattrappa, ensuite. Son imitateur, Sylvain, se raccroche aux châtelains de son village, et en bon Gascon, met dans son jeu les femmes. Quand il triomphe, celle qui fut la maîtresse ouvrière de son succès le lâche, sans qu'il en soit affecté outre mesure. Force et faiblesse de ces terribles arrivistes: grands mâles, piètres amants. Ce qui parachève et désole leur faiblesse, quand ils sont au pinacle, c'est leur incapacité à goûter la femme, ne fût-elle que le délassement guerrier dont parle Nietzsche. Pays aux vins plus spiritueux que fruités, aux automnes réalisateurs et engrangeurs, aux collines comme des seins ardents et maigres, on ne nous avait, je crois, jamais montré l'âme en silex de ses fils de façon aussi directe. Qui aime bien...

Prince des enquêteurs, comme on sait, M. Gaston Picard a eu l'ingénieuse idée d'appliquer ses méthodes d'investigation à la nouvelle pour aider, je pense, au relèvement de celle-ci. Il a demandé 30 *short stories* à 30 auteurs nouveaux, et il a groupé leurs *réponses* dans un recueil, sous une spirituelle préface, en les présentant, à tour de rôle, en quelques lignes. **Pour lire en route,** tel est le titre de ce recueil. Titre de vacances, je pense, et qui, pour cette raison, a déjà perdu de son actualité. Mais il serait dommage que l'expérience tentée par M. Picard ne fût qu'une éphémère « aventure » comme il dit. Il y a là, il est vrai, un essai de sélectionnement ou d'épreuve, si vous préférez, qui mériterait d'être encouragé et suivi. Entre les auteurs groupés par M. Picard, le critique — et les éditeurs — pourraient faire leur choix. Ils pourraient, parmi les œuvres de ces *exposants,* désigner celles qui leur paraissent révéler des qualités. Je signalerai, pour ma part, MM. Joseph Budin, Antoine Didier, Constantin de Razoumikine, Inré Piontek; Mlles Marie Tiberi, Françoise Maubert et Claire Annie; Mme Yvonne de Montfort.

C'est l'histoire, paradoxale jusqu'à l'invraisemblance, de

deux jeunes mariés qui ont fait la gageure de s'unir en ne s'aimant pas, et qui découvrent qu'ils s'aiment quand ils ne peuvent plus être heureux, que nous conte Mme Worms-Barretta dans **La route insensée.** Malgré l'étrangeté de la situation où elle place son couple, Mme W.-B. parvient à nous intéresser au destin de celui-ci, et à nous émouvoir. C'est qu'il y a de la psychologie dans son livre.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

La Belle Marinière, trois actes de Marcel Achard, à la Comédie-Française. — *La Princesse Isabelle*, deux actes de Maurice Maeterlinck, à la Renaissance.

De quelque largeur d'esprit que l'on se croie pourvu, si l'on s'avance dans la voie où j'ai pénétré l'autre jour, quand j'ai voulu rechercher à quels signes se reconnaît la pièce qui relève ou ne relève pas de la Comédie-Française, je crains bien que l'on n'arrive fort vite à formuler des règles singulièrement étroites, et qui pourraient bien avoir un air doctrinal presque sectaire. J'y pensais récemment lors de la reprise de **la Belle Marinière.** Je trouvais la pièce charmante, et elle me semblait déplacée dans le cadre où je la voyais. J'en cherchais la raison et ne la trouvais pas. Je me demandais si cela tenait au décor dans lequel se déroule l'action ou à la qualité des personnages entre lesquels elle se joue. On sait que ces personnages sont des mariniers, et que le décor est celui de la péniche sur laquelle ils vivent et travaillent.

Qu'on n'aille pas déduire de là que leur aventure est agencée de telle sorte qu'elle ne puisse avoir que des mariniers pour héros. Il s'en faut de beaucoup : c'est une historiette d'amour qui ne fait voir aucun trait particulier au monde fluviatile, au contraire de ce qui se passait dans un roman de Jean Prévost dont les personnages, *les frères Bouquinquond,* étaient d'authentiques mariniers. Et leur péniche exerçait une influence sur leur destin. Il en est tout autrement avec les pénichiers de Marcel Achard. Ce pourrait être tout aussi bien des gens du monde, ou des bergers — car on sait que les bergers sont des personnages conventionnels qui se prêtent à l'expression comme à l'analyse de tous les débats psychologiques. A quoi a-t-il tenu que les mariniers

se voient pourvus du même privilège? Je ne le saurais dire, mais ils ne le sont pas. Ils sont même doués d'un réalisme tout particulier. Aussi, lorsqu'on en voit jouer respectivement les rôles d'Arlequin, de Pierrot et de Colombine, ils y semblent un peu déplacés. Tels que Marcel Achard les dépeint, on ne les imagine jamais capables de manier l'élingue ou l'écopette. Et il est impossible de concevoir Mme Marie Bell, malgré l'allure populiste dont elle s'applique à varier sa démarche, lavant le pont à grandes volées de seaux d'eau, ni même y tendant à sécher du linge sur des cordes.

Le décor n'est donc pas consubstantiel à l'action. Pourquoi dès lors y recourir? Uniquement pour obtenir un pittoresque adventice. L'aventure, renouvelée des deux coqs de La Fontaine, pourrait aussi bien se dérouler dans un salon. Au lieu d'avoir à propos d'un cheval de halage la querelle qu'ils ont besoin d'avoir à cause d'une femme, les deux héros de la comédie l'auraient à propos d'une automobile ou bien d'une plume-réservoir que l'un des deux reprocherait à l'autre d'avoir mise hors d'usage, et l'effet serait le même.

Mais est-ce bien par la critique d'une comédie d'ailleurs charmante en ses parties essentielles que je parviendrai à la solution du problème posé, et que je discernerai pourquoi elle ne convient pas au cadre de la Comédie-Française? Certes non. A moins qu'il ne se découvre que les ouvrages qui méritent certaines critiques soient par cela même incompatibles avec lui. Peut-être même, allant plus loin, se verrait-on amené à prétendre qu'aucun ouvrage critiquable ne pourrait convenir à cette maison. En formulant une pareille idée, on lui assigne un programme bien ambitieux. Mais n'est-ce pas celui-là même qui devrait être celui de ce théâtre si éloigné d'être un théâtre d'essai? La tentative, le risque lui sont interdits. Il ne devrait jamais accueillir que des talents éprouvés, ne rien présenter qui ne soit assuré de l'assentiment général. Si une comédie comme *la Parisienne,* en 1888, échoue devant ce public, c'est qu'elle n'est pas *Comédie-Française.* Si elle y trouve le succès vingt ans plus tard, c'est qu'elle l'est devenue dans l'intervalle. De pareilles constatations ne sont pas faites pour rendre aisée la solution que nous poursuivons. Mais nous arriverons peut-être, avec

de la patience, à circonscrire nettement la question et à y répondre.

§

La Princesse Isabelle. — Le hasard ne me laisse qu'une demi-chronique pour traiter de la rentrée au théâtre de Maurice Maeterlinck. Avant l'événement, quand une énorme publicité en préparait l'attente, j'avais l'impression que ce ne serait point assez de toute une chronique pour en parler. Maintenant qu'il a eu lieu, je vois que la place dont je dispose est bien suffisante. Je le regrette bien, par tendresse pour un souvenir. Ne peut-on d'ailleurs pas dire qu'à l'heure présente, Maeterlinck est moins une réalité qu'un souvenir littéraire? Souvenir plein de charmes, convenons-en, et qui a tout l'attrait de ce que l'on aima dans la jeunesse, sinon dans l'enfance.

Je me revois encore au temps où Maeterlinck me fut révélé. Nous faisions notre seconde. J'avais pour voisin de classe Henry Le Savoureux qui devint plus tard à la Vallée-aux-Loups le grand-prêtre du culte chateaubriandiste. Il était abonné à un cabinet de lecture, et il arrivait avec les *Impressions de Théâtre* de Jules Lemaître dans sa serviette. Nous les cachions dans notre pupitre pour les lire durant les cours ou les études, et c'est à travers les comptes rendus de cet excellent critique que nous avons fait connaissance avec Mélisande, comme avec Maleine et ses autres princesses. Jules Lemaître m'a présenté l'œuvre de Maeterlinck sous une lumière féerique que je ne lui ai jamais retrouvée depuis, même au temps où je l'ai profondément aimée. Dans cette translation critique, les cheveux de Mélisande, répandus par la fenêtre de la tour, avaient une abondance vraiment magique. Etait-ce l'effet de la mise en scène des représentations dont Lemaître avait eu le spectacle? Etait-ce le travail de notre imagination? Je ne le saurais dire; toujours est-il que, longtemps après, les nattes cependant copieuses de Mary Garden m'ont paru d'un réalisme bien économe. Nous, nous n'hésitions pas à douer Mélisande de quinze ou vingt mètres de cheveux. Nous lui en eussions sans marchander accordé davantage, si la hauteur de la tour l'avait nécessité.

C'est à cette époque de la création de l'opéra de Debussy

que notre goût pour Maeterlinck atteignit son plus haut période, et c'est grâce à cette musique ineffable que maint fragment de ce texte se trouva fixé pour jamais dans notre mémoire : *sinon, j'irai plus loin, et ne reviendrai plus...* Et nous étions alors tellement imbus d'un pieux enthousiasme que nous ne reprochions pas à ces mots de constituer un vers blanc.

Le vers blanc fut cependant ce qui nous délia tout d'abord de Maeterlinck, et c'est par là que l'admiration que nous lui avions vouée commença de se défaire et de se disjoindre. Le vers blanc donne une musique d'une monotonie et d'une facilité insupportables à la prose. C'est une manière élémentaire de la rythmer, alors que ses mouvements et ses accents se doivent d'être infiniment plus complexes et plus variés que ceux du vers. Voilà, en gros, ce que l'on ne peut manquer de dire, si l'on veut considérer que le vers blanc, tel que l'employait alors Maeterlinck, relevait de la prose. Mais, si l'on veut considérer qu'il relève du vers, on est obligé d'être beaucoup plus sévère encore à son endroit, car, démuni de la rime, le vers devient une chose incolore et ronronnante, si flasque et si molle qu'elle écœure et dégoûte un peu.

Quand je me fus bien pénétré d'une doctrine si cruelle pour le vers blanc, je me sentis envahi d'une méfiance extrême à l'égard d'un écrivain qui pouvait user d'un pareil instrument, et s'en contenter. Il se donnait pour un philosophe. On dut reconnaître qu'il n'était qu'un vulgarisateur de seconde main. Il avait plus de hauteur d'âme que d'élévation dans la pensée. Il était plutôt capable des effusions du cœur que des transes de l'intelligence. Cependant, entre vingt-sept et trente-quatre ans, il écrivit une demi-douzaine de pièces de théâtre, mystérieurement influencées par Shakespeare et par Kate Greenaway, qui garderont probablement sa mémoire de l'oubli. Et quand cette bouffée de poésie se fut exhalée, il revint à ses studieux étonnements de bon élève et à la mollesse accoutumée de son langage.

Voici pourtant que je remarque qu'il m'aurait fallu peut-être toute une chronique pour traiter de mon sujet, puisque je n'ai pas encore abordé *la Princesse Isabelle* qui en est

l'occasion. Mais est-il bien utile d'en parler spécialement? On ne la joue déjà plus.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Nicolle: *Maurice Nicolle;* Tunis, 1935. — Edouard Pozerski : *Un après-midi de travail*, avec Maurice Nicolle ; Tunis, 1935. — Léon Binet : *Autres Scènes de la vie animale*, N. R. F., Gallimard.

La Microbiologie et la Médecine doivent beaucoup aux découvertes des deux frères Nicolle, Maurice et Charles. J'ai déjà parlé ici (1er mai dernier) de l'œuvre scientifique de **Maurice Nicolle,** d'après un récent livre de J. Magrou; j'aime évoquer les figures des grands savants indépendants et désintéressés. Charles Nicolle a eu plus de chance que son frère: prix Nobel, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, il fut nommé il y a quelques années professeur au Collège de France, où il attira des auditeurs de marque. Son frère aîné, « être extraordinaire » et qui semblait promis à une « carrière de génie », n'eut qu'une situation assez effacée à l'Institut Pasteur.

Charles Nicolle vient de réunir dans une brochure ses souvenirs sur Maurice.

Ecolier, c'était un insupportable gamin, mais « curieux de tout, insatiable d'apprendre, questionneur et raisonneur, terriblement bavard ». Il dissipait toute la classe, mais ses maîtres le considéraient déjà comme une nature exceptionnelle, géniale.

> Nos cerveaux, dit Charles Nicolle, n'étaient pas construits de la même façon : le sien bourré à éclater, plus qu'exact, systématique; le mien troué de lacunes.

« Troué de lacunes » paraîtra exagéré à ceux qui connaissent la vaste culture de Charles Nicolle et ont lu ses ouvrages de philosophie scientifique, où il parle de « l'illogisme de la vie » et de « la fiction du progrès ».

Maurice Nicolle débuta par des essais littéraires. Etudiant en médecine, il faisait partie de la *Société des Amis des Sciences naturelles* de Rouen, et s'occupait de Botanique.

> Pour ses qualités, son intelligence, son enthousiasme, son brio, son désintéressement tout autant, Maurice mène avec lui une

troupe d'admirateurs. Il enseigne, il critique, il brise les idées reçues. Avec leurs débris, il édifie des théories nouvelles, quand il ne tire pas celles-ci de rien.

Ne sont-ce pas là les caractéristiques du génie?

Maurice ne tarda pas à abandonner les concours médicaux dont la « comédie », suivant l'expression de Charles Nicolle, l'indignait.

Pendant 8 ans, il dirigea l'Institut Pasteur de Constantinople. Au début, ce ne fut qu'enthousiasme, pour le pays, les hommes, l'art musulman. Il apprit le turc, l'arabe, le persan; il collectionna les tapis d'Orient... Mais il quitta la Turquie aigri.

Pozerski, qui plus tard fut son collaborateur à l'Institut Pasteur de Paris, raconte, dans un style alerte, **Un après-midi de travail avec Maurice Nicolle.**

Il est deux heures moins cinq... Les cobayes dorment paisiblement dans les cages qui s'alignent dans la salle réservée aux animaux. — La pièce où nous travaillons est vide. Sur les tables de lave toutes blanches: rien. Les armoires, dont les vitres sont garnies de papier noir, dissimulent leur contenu. Sur la paillote nue, brûle la veilleuse d'un bec Bunsen.

Tel est le laboratoire. Rien ne doit « traîner »; sitôt le travail terminé, tout est rangé et disparaît dans les armoires.

Je l'attends, car il arrive exactement à deux heures. Je n'ai le droit ni d'ouvrir une armoire, ni d'allumer le bec Bunsen. C'est lui seul qui décide le moment du travail. La discipline du laboratoire est presque germanique.

Mais pourquoi supporter volontairement cette discipline? On était attiré par l'homme, comme les insectes par une grande lumière.

Maurice Nicolle, en dehors du travail, passait d'une idée à l'autre... Il évoquait l'œuvre si vaste et riche de Richard Wagner... il exultait en parlant de Félicien Rops, cet artiste qui avait « un idéal mépris du public »...

Pozerski nous apprend que Maurice Nicolle mangeait tous les jours la même chose. A midi: une côtelette, des pommes de terre frites, un fruit, une tasse de café. Le soir: un œuf, des macaronis, une salade et de la confiture. Et Pozerski, qui, en même temps qu'excellent physiologiste, est un maître en l'art culinaire, le constate tristement.

Pourtant, en général, Maurice Nicolle aimait le changement: ne voulut-il pas changer son prénom avec celui de son frère Charles?

§

Léon Binet donne une suite aux *Scènes de la Vie animale* et aux *Nouvelles Scènes*, sous le titre **Autres Scènes de la Vie animale.** Ce sont, cette fois, les souvenirs d'un voyage dans l'Amérique du Sud.

Dans le wagon-restaurant d'un train qui le ramenait à Paris, une femme dînait en compagnie de son chien. Et cela inspire à l'auteur quelques pages sur le chien, que je signale à Léautaud.

On a accusé le chien de transmettre à l'homme des maladies graves: la rage, la tuberculose, l'échinococcose. Ch. Nicolle a soutenu l'origine canine du kala-azar, de la leishmaniose. Mais on oublie que si le maître peut être malade du fait de son chien, ce dernier à son tour peut devoir à son maître le germe de la maladie du jeune âge. Les recherches de Ch. Nicolle précisément ont montré que l'homme est susceptible de contracter cette maladie sous une forme inapparente, sans la moindre élévation thermique, sans le plus petit symptôme. Ainsi, l'espèce humaine se trouve apte à jouer le rôle de réservoir de virus vis-à-vis de maladies considérées longtemps comme particulières à des animaux domestiques. Le sang de l'homme qui a fait une « maladie inapparente », est riche en anticorps, et par suite peut servir au traitement du chien malade.

Bien des liens unissent la pathologie humaine et la pathologie canine.

N'est-ce pas le traitement du chien diabétique qui a conduit à la découverte du médicament spécifique du diabète grave : l'insuline? N'est-ce pas l'étude de la tétanie du chien qui a permis d'observer la remarquable action de la médication calcique sur cette maladie? L'opothérapie thyroïdienne, chez l'homme, n'a-t-elle pas bénéficié de l'observation de ces jeunes chiens ingérant du corps thyroïde de cheval, et qui s'allongent et grandissent plus vite que les témoins?... La découverte du traitement des anémies par les extraits de foie ne découle-t-elle pas directement de l'observation du chien?

Binet consacre également un chapitre au mouton. Dans l'Argentine, près de 45 millions de moutons ont produit, en 1930, 150.000 tonnes de laine. De même que, chez l'oiseau, le plumage reflète l'activité des glandes à sécrétion interne, chez le mouton la croissance de la laine est en relation avec cette activité. On a surtout démontré l'action de la thyroïde sur la toison. Les biochimistes ont étudié la composition de la laine et en particulier les variations du taux du soufre: les laines les plus fines renferment plus de soufre que les laines grossières, le soufre se présentant sous forme de cystine; aussi, on peut améliorer la laine par l'administration d'une alimentation soufrée; quand on diminue la quantité de cystine dans les aliments, les poils tombent ou croissent péniblement; l'adjonction de cystine se traduit par une augmentation de la production du poil. L'hydrolysat de corne semble avoir le même effet.

L'auteur décrit aussi la vie des bêtes sauvages de l'Amérique du Sud: le Puma ou lion d'Amérique, ennemi du mouton, mais non de l'homme; le Guayaque, chameau de petite taille; le Cuis ou cobaye gris, le Coypu ou ragondin, rongeur aquatique; le Tatou.

Il y a en Argentine et au Chili tout un monde de batraciens. Ils ont servi à de curieuses expériences de laboratoires, telle que celle-ci. L'ovulation, chez la femelle d'un crapaud, *Bufo arenarum*, a lieu une fois par an; mais si, deux ou trois mois après l'époque de reproduction, on greffe sur une femelle l'hypophyse provenant d'un autre crapaud, on obtient 48 heures après une ponte magnifique. Si on enlève le pancréas d'un crapaud, l'animal devient diabétique; mais si on extirpe à la fois le pancréas et l'hypophyse, le diabète s'atténue ou même disparaît.

Binet parle encore du Cygne au cou noir, « l'oiseau national » en Argentine, et des poissons du fleuve de l'argent...

Ci et là des descriptions poétiques, des considérations économiques et sociales, augmentent l'intérêt de ce livre.

GEORGES BOHN.

PÉDAGOGIE

Robert Vauquelin, docteur ès-lettres: *Les origines de la psychologie pédagogique: De Rousseau à Kant*, Paris, Félix Alcan, 1934 (200 pages in-8). — Fleming Voltelin van der Byl, de l'Université de Dublin (Trinity College): *Le Chevalier Pawlet, éducateur oublié, sa vie et son œuvre, son rôle et son importance dans l'histoire de l'enseignement mutuel*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1934 (288 pages in-8). — Henriette W.-Degouy: *Trois éducatrices modernes: Mlles Léonie Allégret, Marguerite Caron, Amieux*, Paris, Les Presses Universitaires, 1934 (152 pages in-16). — Isidore Poiry, professeur honoraire, ex-dir. fond. de l'Ecole Normale de Lima, consul du Pérou à Bruxelles: *L'Elevage humain*, chez l'auteur, 11, rue César-Franck, 1935 (228 pages in-8). — Robert Vauquelin: *Les Aptitudes fonctionnelles et l'éducation*, Paris, Félix Alcan, 1934 (308 pages in-8). — André Rey, assistant à l'Université de Genève: *L'Intelligence pratique chez l'enfant. Observations et expériences*, Paris, Félix Alcan, 1935 (238 pages in-12).

Parmi les six ouvrages sur la pédagogie adressés au *Mercure de France*, trois sont consacrés à l'histoire de cette science, les trois autres à l'exposé des conceptions personnelles de l'auteur sur l'éducation des enfants. Tous sont intéressants à des degrés divers.

Dans sa thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres, **De Rousseau à Kant,** M. Vauquelin s'attache à défendre contre la presque totalité des critiques, l'originalité de J.-J. Rousseau comme théoricien de la pédagogie et surtout comme fondateur de la psychologie enfantine. Il montre, avec beaucoup de force et de clarté, que toute la théorie exposée dans l'*Emile* est dominée par ce principe, déjà dégagé par Claparède: « L'enfant est un être autonome, adapté aux circonstances qui lui sont propres; son activité mentale est appropriée à ses besoins, et sa vie mentale constitue une unité. » La part de M. Vauquelin, c'est d'avoir établi le *processus* de cette découverte et de ses conséquences dans le système de Rousseau, classé les remarques sur les différents âges, sur les différences sexuelles, sur les différences individuelles, familiales ou raciales que Rousseau a tirées de l'expérience et de l'expérimentation, et enfin suivi la destinée de cette théorie chez les continuateurs de Rousseau, en France, en Suisse et surtout en Allemagne.

Parmi les méthodes que M. Vauquelin rattache au système de Rousseau figure celle de l'enseignement mutuel, qui fait partie de la méthode éducative employée par l'Allemand Ba-

sedow et ses successeurs, les « philanthropinistes ». Ce fut aussi la méthode suivie par **le Chevalier Pawlet,** fondateur de l'Ecole des Orphelins Militaires (1773-1792), dont M. van der Byl nous raconte l'histoire complète, d'après des documents inédits. Mais il la rattache à nos vieilles « écoles paroissiales », à Mme de Maintenon, à J.-B. de la Salle, à Rollin, sans même dire un mot de Rousseau ni de Basedow, et c'est plutôt en Angleterre qu'il en suit la destinée. D'ailleurs, l'auteur consacre la plus grande partie de son ouvrage à l'histoire d'un « héros » oublié, dont il me paraît exagérer la valeur. Il est aussi regrettable que cet ouvrage soit écrit en un français pénible, sinon peu correct.

La question de l'éducation des filles ne fut pas étrangère aux préoccupations de J.-J. Rousseau. C'est elle qui domine le petit ouvrage que Mme W. Degouy consacre à **Trois éducatrices** contemporaines, dont « les conceptions ont différé ». Tandis que Mlle Allégret, directrice du lycée Victor-Duruy, de 1912 à 1924, organise l'enseignement secondaire féminin, décrété par la loi de 1882, d'après le rôle familial et social de la femme; Mlle Caron, qui prit sa retraite, en 1930, comme directrice du lycée Fénelon, préconise l'assimilation complète des enseignements masculin et féminin, par l'identification des programmes et des diplômes, pour la conquête des mêmes situations. Quant à Mlle Allégret, qui fut directrice de l'Ecole Normale de Sèvres, si elle accepte de voir les femmes se livrer aux études supérieures, exigées par les conditions nouvelles de la vie économique et sociale, c'est à la condition qu'elles y trouvent un moyen de reconquérir la personnalité féminine, en devenant et restant de « vraies femmes ». Cet éloge est écrit avec sympathie et compétence.

Le livre de M. Poiry sur **l'Elevage humain** contient une histoire des théories pédagogiques, de Platon jusqu'à MM. Herriot et de Monzie; mais l'auteur a surtout pour but de préconiser ses préférences personnelles, qui vont à « l'école active », source de perfectionnement pour l'être humain tout entier. Il va puiser ses principes jusque dans l'étude des *protons*, des *ions* et des *électrons*, et considère l'homme dans la « coordination universelle ». Ce livre est

tout frémissant de sincérité généreuse en faveur de l'athéisme et du pacifisme intégral. Il nous fait entrevoir le jour où « l'homme, sain, beau et éduqué », sera « vainqueur de la Nature, sur tous les monstres, sur l'Hydre à mille têtes qu'est devenu le Veau d'Or, sur Moloch, sur l'Ignorance », et où « aux sons de la Harpe, dont les cordes proviennent du métal des armes guerrières détruites à jamais, l'Homme chantera enfin la Victoire de la Lumière et de la Beauté dans le Monde Nouveau »!!

Sur un mode plus simple, M. Poiry a célébré aussi l'étude expérimentale de l'enfant, fondée par J.-J. Rousseau, et le procédé des *tests mentaux*, créé par les Français Binet et Simon, et appliqué dès 1879 en Angleterre par Galton. Cette étude et ce procédé constituent la thèse principale de M. Vauquelin sur les **Aptitudes fonctionnelles et l'éducation.** Pour en montrer l'esprit et le langage, il suffira d'en citer la conclusion:

Le pouvoir de l'éducation est considérablement restreint... La « nature » n'est pas susceptible de changements profonds sous l'influence de la « nurture »; l'éducation n'est pas capable de transformer profondément les aptitudes fonctionnelles; dans l'état actuel d'une fonction mentale donnée, la part innée est beaucoup plus importante que la part acquise; dans le développement d'une fonction, l'aptitude fonctionnelle joue un rôle beaucoup plus considérable que celui de l'éducation et, en particulier, une aptitude fonctionnelle étant donnée, l'éducation ne peut avoir d'influence que si elle agit dans le sens même de l'aptitude; par exemple, si l'éducation veut lutter contre des inaptitudes fonctionnelles intellectuelles, les résultats seront pratiquement nuls.

Le lecteur moyen trouvera, dans l'ouvrage considérable de M. Vauquelin, homme du métier, l'explication de ce langage technique, avec des observations curieuses sur « les rapports de l'éducation avec les différences individuelles, sexuelles ou raciales, et les ressemblances héréditaires, familiales ou gémellaires ».

MM. Poiry et Vauquelin suggèrent le développement des « laboratoires de psychologie pédagogique »; M. André Rey, assistant à l'Institut J.-J. Rousseau, nous fait pénétrer dans un de ces laboratoires, où les bébés voisinent avec les singes,

les cobayes, les lapins, les chiens, les chats et les souris, et où l'on entend des phrases de ce genre pour définir **l'Intelligence pratique chez l'enfant:**

Avec Claparède et Stern, on peut définir l'intelligence comme une capacité d'adaptation à des situations nouvelles, intervenant à l'instant où les automatismes possédés par l'organisme psycho-physiologique se montrent inadéquats... Le terme d'intelligence pratique caractériserait une activité qui, antérieurement au langage ou indépendamment de lui, développerait des comportements étendant l'emprise de l'organisme sur des parties ou des aspects nouveaux du milieu physique.

Les expériences racontées par M. Rey démontrent, aux yeux des « psychotechniciens », que J.-J. Rousseau avait vu juste en considérant l'enfant comme un être autonome. Il semble bien que ce soit là l'esprit qui anime aujourd'hui la pédagogie moderne, fondée sur une connaissance plus précise de l'élève et sur le respect de sa liberté.

ZACH. TOURNEUR.

ETHNOGRAPHIE

Benoît Brouillette : *La Chasse des animaux à fourrures au Canada*, Collection *Géographie humaine*. Gallimard, in-8°, ill. — Jean Wenzl : *La Vie des Esquimaux*, trad. du tchèque par J. Gagnaire, même collection, Gallimard, in-8°, ill. — Paul Coze : *Rodéos de Cow-Boys et les Jeux du Lasso*, Soc. fr. de Librairie et d'Editions, in-4°, ill. — Geoffrey Gorer : *Africa dances, a book about West African Negroes*, London, Faber and Faber, in-8°, ill.

Le livre de Benoît Brouillette, de Montréal, sur la **Chasse des Animaux à fourrure au Canada,** en plus de la documentation commerciale et d'une description des régions septentrionales du Canada, enfin de graphiques sur les zones de dispersion de ces animaux et sur les quantités annuelles de fourrures obtenues, contient des observations très intéressantes sur les formes de vie que certaines conditions naturelles ont imposées aux trappeurs. Sans doute, il y a toute une littérature romanesque sur ce sujet, où depuis Fenimore Cooper, Jack London, Curwood et Rouquette se sont assuré le premier rang; mais il est souvent difficile d'y séparer le réel de l'imaginé. Dans beaucoup de ces romans, les Indiens et les Eskimo de ces régions ne nous sont représentés que comme des brutes, ou plus rarement, selon les clichés de Fenimore Cooper, comme des représentants de toutes les vertus primitives.

Dans le livre de Brouillette, au contraire, on trouve des renseignements sérieux sur les routes et la vie dans les bois des trappeurs, sur leurs bateaux, raquettes, traîneaux, leur installation et (pp. 130-136) sur la vie des Indiens chasseurs qui, malgré leurs moyens rudimentaires, apportent sur les marchés les plus belles fourrures et sont d'une stricte honnêteté entre eux et vis-à-vis des autres trappeurs; pp. 137-147, sur les Eskimo et leurs procédés, leurs habitations, etc. Il me semble que l'auteur aurait pu pousser davantage sa recherche au point de vue sociologique pour montrer comment des conditions de vie identiques et la poursuite d'un même but ont déterminé une forme particulière de civilisation où les différences raciales et linguistiques n'apparaissent qu'au second plan.

Une étude de ce genre est celle de la **Vie des Esquimaux** par le voyageur Jean Wenzl, Tchèque d'origine, atteint de bougeotte, peu instruit, très pauvre, et qui s'adapta si bien à la vie arctique qu'il devint le chef d'une tribu d'Eskimo. Il faut pourtant se défier de ce qu'il dit d'autres peuples chez lesquels il a passé, par exemple des Yakoutes et des Tchouktches sur lesquels on possède d'excellentes monographies de Sieroszewski, de Iochelson, de Bogoras et de Shirokogoroff, sans compter toute une petite bibliothèque de mémoires spéciaux en russe. Son voyage en Sibérie se place, il est vrai, en 1895. Ce qu'il dit des fugitifs de Sakhaline, par contre, et des bagnes russes n'est pas exagéré, loin de là. On fera bien de lire ces chapitres pour s'expliquer le sursaut d'atrocités compensatoires de la Révolution russe.

Puis notre ami s'installe dans l'une des îles Liakhov, fait connaissance d'Eskimo, apprend leur langue, ainsi que d'autres dialectes (koryak, etc.), en été s'embauche sur des baleiniers et commence sa vie polaire. C'est un grand malheur que ses notes, rédigées en tchèque, soient restées dans l'île quand il dut la quitter à l'improviste (cf. p. 44). Tout est à lire dans cette série d'aventures insensées. Les descriptions de la vie eskimo ne sont pas systématiques; il donne les détails selon l'occasion; on apprend ainsi qu'ils continuent à faire leurs grandes barques avec des peaux tendues sur une armature d'os, mais qu'ils y ajoutent maintenant un petit moteur

à essence; ces barques sont si légères que vides elles ne s'enfoncent que de quatre centimètres. Mais est-il vrai que l'inceste de père à fille et de mère à fils soit la règle (p. 51). Sans doute, il s'agit de populations métissées; mais on sait par des monographies sérieuses que les Koryak, les Okhotes et les Indiens du Nord-Ouest américain ont un système classificatoire, de sorte que ce « père » et cette « mère » ne sont pas nécessairement du même sang.

Bien que les dresseurs de chevaux et les conducteurs des grands troupeaux de bœufs des Etats-Unis se recrutent parmi la population blanche, on peut classer dans l'ethnographie le livre charmant de Paul Coze sur les **Rodeos de Cow-Boys et les jeux du lasso.** L'auteur a su les rendre non seulement par des mots, mais aussi par des dessins qui prouvent de nouveau combien l'œil d'un artiste qui veut faire vrai est supérieur à la photographie. Même des instantanés ne nous auraient pas donné ces mouvements typiques; ou il aurait fallu les réduire de nouveau en dessins; le cas est bien net pour la description des deux sortes de selles employées par les cow-boys pour la voltige et pour ce qu'on nomme le *bucking,* c'est-à-dire la compétition sur des chevaux indressables, ou presque.

La description de ces concours permet de pénétrer dans un monde à part de cavaliers étonnants et de risque-tout, parmi lesquels même des femmes; la cow-girl qui fait du *bucking* est sûrement un type à part dans le monde; la résistance physique qu'elle doit avoir pour résister aux sauts de chèvre et aux ruses de ces chevaux à détentes d'acier doit être stupéfiante. En passant, je signale la série des marques de propriété (pp. 42 à 45) qui ont toutes leurs analogues dans les znaki russes, dans les signatures d'illettrés savoyards (j'en ai près de 3.000) et qui, si on les mettait bout à bout, ressembleraient aux signes de Glozel.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux diverses manières de manœuvrer une corde, soit pour attraper des chevaux ou des bêtes à cornes, soit pour faire des figures de fantaisie dites *crinolines*. L'auteur dit que c'est un jeu très amusant et pense qu'il deviendra dans nos gymnases et sur nos plages un jeu à la mode. Il dit même où on peut se pro-

curer, à Paris, des cordes en fibres d'une certaine sorte, car nos cordes en chanvre ne sont pas commodes, à ce qu'il paraît. Ses descriptions verbales sont bien utilisables, malgré la crainte de l'auteur qu'elles ne soient un peu imprécises; j'ai essayé certaines figures; on comprend très bien; mais ses photos, tout en étant aussi exactes que possible, le sont moins; il me semble que des dessins auraient mieux valu; ou bien il aurait fallu les tirer en photo ou en héliotypie pour pouvoir examiner les positions des mains à la loupe.

Le lexique d'expressions cow-boys qui termine le livre est d'un grand intérêt linguistique; car on prend ici sur le vif le mécanisme de la formation d'un langage spécial, professionnel, et non pas argotique; on a vu déjà comment *crinoline* en est arrivé à désigner des figures fantaisistes avec un lasso, évidemment par analogie avec les cercles tracés par elle; certains termes sont d'origine espagnole, d'autres, indienne; *rodeo* est mexicain.

A cette excellente documentation s'ajoute une écriture vivante, serrée, mais nullement didactique; et un don d'évocation des attitudes et des mouvements qui correspond à celui que les dessins manifestent dans l'autre domaine.

§

Geoffrey Gorer s'était fait connaître déjà par un livre bien fait sur les idées révolutionnaires du marquis de Sade. Pendant un séjour à Paris il fit connaissance de Féral Benga, danseur nègre qui obtint un grand succès au théâtre des Champs-Elysées et aux Folies-Bergère en 1933. Le danseur tomba bientôt dans la misère et résolut de retourner dans l'A.O.F. pour y étudier d'autres danses; il proposa à Gorer de l'accompagner; ils partirent tous deux, avec un équipement sommaire et presque sans argent.

Je regrette de ne pouvoir citer ici des quantités de passages qui éliminent toute une littérature romanesque et journalistique sur les territoires parcourus, appartenant à la France ou à l'Angleterre; Gorer a vécu partout en plein milieu nègre et bien vu les nombreux revers de la « médaille coloniale » comme l'ont faite les Blancs. Impartialement il montre l'opposition de la théorie et de la conduite; peut-être a-t-il été sou-

vent trop sévère, car il ne demeura que deux, trois, cinq, au maximum dix jours dans les centres administratifs, pour ceux qui doivent y résider des années dans des conditions de climat et d'hygiène pénibles. A-t-il raison d'attribuer aux Européens l'extension de la pédérastie chez les Wolofs (p. 36) alors que les sultans musulmans avaient un harem de garçons? Est-il vrai que notre administration coloniale ne se recrute que parmi des « têtes chaudes », ou des originaires de familles pauvres (pp. 111-112) ?

Plus proches de la réalité sont les notes obtenues directement de ses amis nègres sur divers éléments des mœurs et coutumes, bien que sur ce point nous possédions déjà beaucoup de bonnes monographies; l'œuvre de Delafosse, de Labouret, de Gaden, de Tauxier et de bien d'autres, par exemple d'Henry sur les Bambara, de Desplagnes sur les Habbé, etc., suffit à prouver que nous ne nous désintéressons pas autant que le croit l'auteur de ces populations et de leurs langues. Il dit (p. 113) que le système de rotation des deux ans de séjour inventé par Carde a coupé net l'étude des langues et mœurs indigènes (p. 113).

Le livre III est consacré à une étude du fétichisme qui apporte beaucoup de données intéressantes, surtout pour le Dahomey, d'ailleurs décrit à bien des reprises déjà. Mais grâce à ses amis, G. Gorer a pu pénétrer dans un « couvent de femmes » et décrire certains rites sexuels, ou d'initiation, qui nous étaient restés partiellement cachés. Ici aussi, seule une femme bien au courant de la littérature antérieure et avertie des lacunes saurait nous renseigner exactement.

Pas assez détaillé est le chapitre qui traite de l'objet spécial du voyage et a donné son titre au livre, le chapitre sur les danses. Dans cette partie de l'Afrique, sinon partout, elles sont le mode normal, et le plus direct, d'expression des sentiments, au point que chaque village encore non influencé par les Blancs ni les missionnaires (que l'auteur n'aime vraiment pas) possède son répertoire rythmique. Ici G. Gorrer a su quoi chercher, car il avait eu pour professeur William Ridgeway, dont le livre sur le *Drame et les Danses dramatiques* reste encore bon, ou tout au moins suggestif (cf. p. 308); ont été décrites en détail cinq danses, bien localisées; mais de nou-

veau, aucun renseignement sur les pas, les temps ni les figures de ces danses, bien qu'il soit dit que leur « technique » était parfaite. Les photos qui leur sont consacrées sont excellentes.

Mais peut-être réserve-t-il pour ailleurs une étude plus approfondie. En tout cas, G. Gorer est revenu enchanté de l'intelligence et de la sympathie des Nègres « chez eux », et a eu de la peine à s'habituer de nouveau aux Européens satisfaits d'eux-mêmes, stupides, grossiers, sans cœur et hypocrites (p. 353).

A. VAN GENNEP.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

Henry de Monfreid: *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, Gallimard. — Commandant Lanoë: *Corsaires*, Gallimard. — Paul Labrousse: *Deux vieilles terres françaises. Guadeloupe et Martinique*, G. Leroux. — André Thomarel: *Parfums et Saveurs des Antilles*, Fort-de-France (Martinique), Imprimerie du Gouvernement. — Claude Farrère: *Le quadrille des mers de Chine*, Flammarion. — Claude Argylle: *Escale aux Mascareignes*, Editions Crès.

La littérature coloniale et exotique d'aujourd'hui est, on le sait, fortement impressionnée par les récits d'aventures en pays d'outre-mer.

Bien qu'il soit très discuté, et souvent critiqué, par les milieux strictement coloniaux, le gentleman-corsaire Henry de Monfreid a son public et son succès. Au physique, ce hardi marin aux yeux ardents a le visage sec et brûlé des boucaniers d'autrefois, qui s'agrippaient à un filin ou à un grappin pour bondir, la hache au poing, à l'abordage d'une felouque ou d'une tartane.

Je me suis déjà rencontré deux fois avec ce curieux homme, j'ai déjeuné avec lui, longuement conversé avec lui, et j'en ai rapporté une impression profonde. Mais ne parlons point de l'homme, parlons de ses livres. J'avoue que beaucoup d'entre eux — pas tous — me plaisent par leur hardiesse et leur simplicité d'écriture. Style neuf, hardi, violent, souvent ourancier, qui dit ce qu'il veut dire sans ménager personne; bref, une sorte d'écrivain-aventurier qui ne manque ni de cran ni de talent. Son dernier est intitulé **Les derniers jours de l'Arabie heureuse.** Il y a donc des Arabes heureux au sein de ces nomades qui vivent dans l'El Nedj, en Assir et

au Yémen, des musulmans *heureux* qui ne connaissent point la crise, ni aucun décret-loi?...

C'est un recueil de récits vivants, tantôt rudes, tantôt poétiques, sur ce que Monfreid sait des deux rives de la Mer Rouge : Djibouti, Tadjourah, Moka, Hodeïdah, etc., le tout abondamment illustré. Je crois que ce livre vous plaira. Toujours à la N. R. F., chez Gallimard, qui s'est spécialisé décidément en littérature d'aventures, en une collection « Les Vies Parallèles », publiées sous la direction de J. Lucas-Dubreton, vient de paraître aussi **Corsaires,** par le commandant Lanoë. Ceux d'entre nos lecteurs qui s'intéressent à ce qu'on appelait jadis la guerre de course liront avec le plus grand intérêt ces pages d'histoire extrêmement documentées; et ceux auxquels les noms illustres de Jean Bart et de Robert Surcouf étaient seulement familiers prendront contact plus intimement avec d'autres corsaires moins connus, mais aussi braves. Tel Dragut, le héros des côtes barbaresques, tel François Thurot, qui vivait sous Louis XV, tels John-Paul Jones, Jean Dalbarade et Tom Souville, dont les exploits seront pour eux une révélation.

On sait que, cette année, la France va célébrer officiellement et solennellement le tricentenaire de la colonisation des Antilles. Cet événement a suggéré à un membre de l'enseignement, M. Paul Labrousse, ancien professeur à la Guadeloupe et à la Martinique, l'idée d'écrire un ouvrage intitulé : **Deux vieilles terres françaises.** Je ne saurais trop dire de bien de cet ouvrage de linguistique et de phonétique, surtout consacré aux savoureux patois des deux îles. Car il le mérite. En effet, ce volume est sérieusement écrit, documenté, amusant, plein d'anecdotes tragiques ou comiques. Jusqu'ici, on s'en tenait à l'évocation souvent banale des deux vieux départements antillais, on en dressait administrativement le bilan, l'état et la statistique économiques, le tourisme archi-connu, l'irritante question électorale, les traditions et les légendes. Le tout, bien souvent, parfaitement assommant. On opposait généralement la Guadeloupe à la Martinique : on disait *les braves gens* de Pointe-à-Pitre et les *Messieurs* de Fort-de-France; on s'accordait à reconnaître qu'ils se jalousaient un peu et ne s'entendaient pas toujours très bien, les Guade-

loupéens étant moins propriétaires fonciers de leur île que les Martiniquais, notoirement plus autonomes à cet égard. On disait enfin (et cette stupidité m'a toujours laissé rêveur...) que le teint des Guadeloupéens était plus foncé que celui des Martiniquais. Querelle de quarterons et d'octavons qui n'offre aucune espèce d'intérêt. En tous cas, pour nous autres Français, il y a des blancs qui ont l'âme noire et il y a des noirs qui ont l'âme blanche. Heureusement, chez nous, le « préjugé de couleur » est mort et enterré depuis Schoelcher. Paix à ses cendres!... Je me résume : en lisant les locutions et les proverbes créoles du lexique du professeur Paul Labrousse, vous vous instruirez et vous vous amuserez, car il y a beaucoup de malice dans cet ouvrage plein d'observation et de talent.

Et comment, aussi, ne pas signaler à nos lecteurs le recueil de poèmes antillais, en prose assez verlainienne, qui a pour auteur M. André Thomarel, que la Martinique attire (ah! comme il a raison!)? Cela a nom : **Parfums et Saveurs des Antilles** et est brièvement, mais lyriquement préfacé par le poète français Daniel Thaly, de l'île sœur et voisine (britannique), la Dominique. Il y a dans ce florilège créole de bien jolis poèmes descriptifs, plein de sensibilité — dédiés à diverses personnalités — comme, par exemple, *Les Flamboyants, Le Pommier acajou, La pomme-cannelle, L'ananas, Le cimetière de Saint-Joseph, Le bananier, La sapotille, La barbadine, Le papayer, La grappe blanche, Invitation à Héliotrope*, etc... Malgré moi, en lisant cette prose souple et cadencée, je songeais à notre grande poétesse disparue, la comtesse de Noailles, qui anima aussi de son génie ailé les humbles légumes et les savoureux fruits de chez nous, leur donna une âme et une vie propres, les embellit, pauvres choses belles ou laides qui participent d'une façon si effacée à notre existence de chaque jour.

C'est avec joie que les lecteurs du *Mercure de France*, qui s'y connaissent, ont appris l'élection de Claude Farrère sous la Coupole. Evénement prévu par beaucoup d'entre eux, par votre serviteur et, je puis bien le dire, par les trois quarts des lecteurs et lettrés français. Claude Farrère, aux yeux de ses pairs, de ses disciples, en un mot de tous ses admira-

teurs, est un « grand bonhomme », comme disait Flaubert, bien à sa place à l'Académie. Soyez tranquilles : il y fera de la bonne besogne. Bravo donc, cher Claude Farrère, car vous avez commencé par être avant tout un romancier colonial avec vos *Civilisés* (Prix Goncourt), qui a fait tant de tapage! Et voici encore un nouveau livre colonial de vous, qui a pour titre : **Le Quadrille des Mers de Chine,** accompagné — dites-vous — de « quelques histoires tant d'eau douce que d'eau salée ». A vrai dire, il s'agit là non d'un roman, mais d'une longue nouvelle directe, pathétique, que suivent des contes de marins et de colons français, qui ne se ressemblent pas entre eux, pleins de vigueur et même de gaillardise. En veut-on les titres? *Comment se fabrique un amiral français; Cocktail de cyclones; Les Huiles; Retour de flamme; Quand le Mississipi déborda...;* enfin ce petit chef-d'œuvre, *Une femme comme les autres,* d'une curieuse et puissante originalité. Je vous le dis, en un temps assez sombre où l'on aurait plutôt envie de pleurer que de rire, ce *Quadrille des Mers de Chine* vous donne envie de danser. Livre puissant, revigorant comme un élixir des tropiques!

C'est un beau et copieux volume qu'**Escale aux Mascareignes** (Ile de la Réunion, Ile Maurice), par Claude Argyll. Bien entendu, ce Claude Argyll, pseudonyme de consonance anglaise, cache un auteur — homme ou femme — résidant hors de France et qui tient tellement à son incognito qu'il (ou elle) s'excuse de ne pas dédicacer de sa main son roman colonial. Le titre n'est peut-être pas celui que j'aurais choisi pour un roman; il a en effet un aspect documentaire, plutôt que romanesque. Et pourtant... il s'agit d'un jeune officier de marine, prénommé Pierre, qui fait escale à Saint-Denis-de-la-Réunion, patrie de mes chers et brillants confrères Marius et Ary Leblond. Là, ce Pierre découvre le grand amour avec une Marlène, qui n'est pas Diétrich, mais qui est une délicieuse mondaine réunionnaise supérieurement intelligente et captivante, épouse d'un philosophe assez effacé à qui elle donna de vagues enfants, assez discrets pour ne pas encombrer les dialogues du roman. Mais voilà : cette Marlène, dans l'intimité « Sigra », est-elle aussi parfaite que le donne à penser l'auteur?... Je ne le crois pas et j'en suis fort aise. Il ne

faut jamais rien exagérer, même la vertu. Or, quoique sensuelle à souhait, cette Marlène ne se prête ni ne se donne; cette Madame Récamier des Tropiques ne veut pas jouer le jeu complet; ce ne sera qu'à la fin du livre qu'elle consentira à accorder ses lèvres (sans doute en fermant chastement les yeux...), bref, très peu d'elle. Claude Argyll nous affirme que c'est une intellectuelle et qu'elle est pour les mariages blancs. Après tout, c'est une théorie, mais qui ne donnerait pas satisfaction à tout le monde... sauf aux lecteurs de cette *Escale aux Mascareignes*, si poétiquement décrite, si évocatrice des paysages exotiques, montagnes et forêts émergeant d'un océan prestigieux que chantèrent Baudelaire et Leconte de Lisle.

Il y a vraiment de l'adresse, voire de la fantasmagorie, chez le romancier colonial et chez l'écrivain exotique à faire surgir des mers lointaines ces horizons enchantés que les rêveurs aimeraient connaître en dépit de la crise et des décrets-lois... Claude Argyll nous donne cet appétit et cette hantise des pays coloniaux avec autant de talent, de style et d'art que Marie-Thérèse Gadala, dans son magnifique ouvrage consacré au Portugal, tellement à la mode, et que vient de publier si richement le grand éditeur Benjamin Arthaud, de Grenoble.

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

L'Alsace Française: le légionnaire Georges Voisin, dit L'Amour, vu par le colonial Léon Porcher. — *L'Archer :* paroles de combattants. — *Revue des Jeunes de Madagascar*: son but; Rainilaiarivony, Hitler et Mussolini. — *Cahiers du Sud:* deux quatrains de Jalaladdin-ar-Roumi. — Mémento.

Tandis que, d'une encre essentiellement académique, M. Henry Bordeaux écrivait l'épopée marocaine du paladin Henry de Bournazel, **l'Alsace française** publiait (septembre) « Képis de rabiot », qui porte en sous-titre: « Souvenir de la *Saharienne du Haut-Guir* au Tafilalet 1928-1932. »

C'est l'œuvre de M. Léon Porcher, sous-officier de la coloniale, maintenant retraité. Il dédie sa narration digne des héroïsmes qu'elle conte:

A la gloire des sous-officiers :
Légionnaires, Tirailleurs, Aviateurs, Cavaliers,
Goumiers et Sahariens...

Sous cette dédicace, il s'adresse à ses camarades, leur disant avec foi, fort de sa sincérité:

Vous vous reconnaîtrez dans cet ouvrage.

Et — en vérité — la meilleure entremise litéraire ne peut que nuire à la ressemblance de ces hommes— guerriers plus que soldats — par un affadissement de leurs traits, de leur langage et, même, de leurs actes, puisque les plus énergiques de ceux-ci ne sont point rapportés, dès que leur nature nuirait à l'idée que, dans les salons « bien pensants », on doit se faire du héros moderne. M. Léon Porcher raconte sa vie et celle de ses camarades, tout à cru.

Un intermédiaire le plus habitué aux effets de style et le plus adroit à les ménager, n'aurait su conserver la couleur et le mouvement qui animent et illustrent le récit que nous avons sous les yeux. Que l'auteur y représente ses chefs ou ses égaux, son admiration va aux uns et aux autres, d'une manière qui ne tient compte que de la valeur intrinsèque de l'homme, quel qu'en soit le grade. Cela est très beau.

M. Léon Porcher s'écrie:

Comment ne pas être ami avec des gens pareils

A propos de trois sous-officiers et de lui-même, il déclare:

par le plus curieux des hasards, nous nous devions réciproquement la vie.

Il y a là une gentillesse inimitable. Elle purifie une expression dont abusèrent les dramaturges du boulevard du Crime et, sur leurs traces, les feuilletonistes complaisants aux concierges.

En 1919, M. Porcher a rencontré à Bou-Denib un légionnaire, natif de Nancy, alors caporal d'ordinaire. De la classe 16, il était parti pour le front. A la démobilisation, il ne trouva pas sa femme au logis. Elle en était partie huit jours avant, avec le frère du malheureux. Le pauvre bougre se jette dans la Seine. On l'en tire. Il s'engage à « la Légion étrangère sous le nom de *l'Amour* ». Et, lit-on: « Il me dit que

c'était pour ne pas oublier. » Balzac lui-même n'aurait pas inventé un motif de cette valeur d'humanité.

Les deux camarades se retrouvent plus tard. L'Amour a été promu caporal-fourrier. L'armée Wrangel fournit nombre d'engagés à la Légion. L'Amour envie les morts: «Pour eux, c'est le grand silence! L'oubli! ».

Ensuite, conte M. Léon Porcher :

Quand nous nous retrouvons à Zouaquine, c'est à l'ambulance qu'il me faut aller voir l'Amour.

Une balle dans l'épaule en arrivant sur les hauteurs. Il a le sourire malgré sa douleur, et me dit :

— Cette fois je n'y coupe pas du tétanos...

En fait de tétanos, nous buvons un pot ensemble quelques mois plus tard à Meknès. Il n'est plus que caporal. Comme je lui demande les raisons de cet avancement à rebours, il me répondit :

— J'ai cassé la figure d'un colonel!

Stupéfait d'une telle réponse, j'insiste et j'apprends que ce soi-disant colonel ne l'était que dans l'armée russe.

L'Amour ajouta :

— Ils sont tous au moins colonel dans leur sacré pays, où l'on doit distribuer les galons, comme chez nous les boutons de culotte. Entre nous, vieux, je suis convaincu que ce n'est pas tellement la couleur de leur armée qui les intéresse mais surtout la profondeur de nos gamelles!

« Si le vieux père Colomba ne les fait pas crever tous en colonne, la Légion... mais alors la Vraie, est fichue. Ce sont des gens qui sont venus ici pour bouffer et pas autre chose!

Il avait raison...

En 1925, L'Amour est sergent. Il vient de servir trois ans au Tonkin. Le voici à Casablanca, « plein aux as », parce que, là-bas, on le payait en piastres. Une bagarre lui vaut de perdre toutes ses dents. Il se fait poser un palais et un dentier en or. Coût: 5.000 francs. Mais, on l' « appelle maintenant *L'Amour Gueule d'Or* ». Il se bat en Syrie, à Souéidan, notamment. Il est adjudant. L'affaire lui vaut la médaille militaire.

Quand la section de l'Amour fut regroupée, il en manquait le chef. Il faut croire que la possession de ce village était une chose importante, car un bataillon entier s'élança baïonnette

au canon. Heureusement pour l'Amour, qui fut retrouvé entre deux planches, avec le crâne scalpé à rendre jaloux les Sioux de Buffalo-Bill. Quand une rafale le délivra de ses bourreaux, ils étaient en train de le scier vivant.

Pour me prouver la véracité de son récit, il me fit voir la plus horrible blessure qu'il soit possible d'imaginer, la peau de son crâne était rassemblée au milieu de sa tête et formait une boule.

— Tu vois mon cul de poule, me dit-il, en se recoiffant. Comme imitation ce n'est pas mal.

C'était malheureusement l'impression exacte de ce que cela représentait.

Il ajouta :

— Si ces salauds-là avaient eu une scie plus fine, dans le même temps ils m'auraient ouvert la tête en deux. Tu vois que j'ai encore de la chance dans mon malheur.

L'Amour me quitta en me disant :

— Aussi vrai que j'ai eu la médaille militaire pour cette affaire-là, tu peux être certain d'une chose, c'est que jamais, au grand jamais, je ne serai scieur de long!...

En 1932, L'Amour qui avait appris en Syrie son veuvage, projette de se marier avec une Espagnole de Bel-Abbès. Il est adjudant-chef. Il reprend son nom: Georges Voisin.

« Tu te rends compte un peu, dis? Madame l'Amour par ci, Madame l'Amour par là... Cela pouvait me créer quelques complications. Alors je me suis fait rectifier sans aucune difficulté... Cette rectification m'a rapporté un peu d'argent. Mes années de guerre me comptant, j'ai touché un rappel. »

Le mariage n'a pas lieu. La fiancée espagnole était juive. Son père, homme religieux, exige du futur gendre qu'il se fasse circoncire:

« Non, mais dis, tu te rends compte un peu! Oser me proposer ça à moi!

« Voyons, récapitulons. Depuis que tu me connais, il m'est arrivé pas mal d'histoires.

« J'ai laissé une partie de mon épaule à Issoual.

« J'ai eu le ventre crevé au Bibane.

« Mes dents sont restées en Chine.

« Mes cheveux et la peau de mon crâne en Syrie... et il aurait voulu que je me...

« Non! il allait fort le vieux. Je crois, si j'ai bonne mémoire,

qu'il est sorti de chez moi en passant par la fenêtre, je précise par les carreaux de ma fenêtre.

« Non, non, zéro pour la question. Je préfère me passer de femme tout le restant de mon existence, que de risquer le tribunal militaire pour mutilation volontaire! »

« Dégoûté », Georges Voisin se « fait porter volontaire » pour le Maroc. Il y échappe par miracle à une catastrophe de chemin de fer:

« Quand je me suis réveillé de dessous un tas de planches, je n'avais plus aux pieds que l'empeigne de mes chaussures. Mon nez avait bien un peu changé de place, mais huit jours à l'hôpital de Bel-Abbès l'ont remis dans le droit chemin. Et me voilà maintenant frais comme une rose!... »

Le lendemain, je l'ai vu embarquer en gare d'Oudjda. Il était gai comme un merle.

— Quand même, me dit-il en partant, je crois que cette fois, c'est mon dernier départ. Après cette colonne, je prends ma retraite. Ce n'est pas que j'en ai marre, non, mais toutes les histoires que je t'ai racontées hier m'ont fait réfléchir.

« Je crois bien que si je veux vivre vieux, il serait prudent de ne pas trop jouer avec la chance.

« Je vais en mettre un sacré coup, car il y a une chose qui me tente. C'est la Croix! Que veux-tu? J'aime le rouge, moi! »

Six mois après, il l'avait sa Croix, mais, hélas! à titre posthume.

Ainsi se termina la vie héroïque de l'adjudant-chef Georges Voisin, dit l'Amour Gueule d'Or, Légionnaire et héros cent pour cent.

M. Léon Porcher soit loué d'avoir su rendre à son camarade l'hommage qu'on vient de lire. L'accent n'en était possible qu'à un témoin ayant lui-même couru les grands risques d'une vie aventureuse pareille à celle d'un Georges Voisin.

§

Ne comptent que ces témoignages directs. « Tout le reste est littérature.»

L'Archer (juillet-août) où continue de paraître la si attachante chronique de guerre: « Avec la 67e division de réserve », de M. le Dr Paul Voivenel — soumet à la réflexion des gens de cœur cette page publiée maintenant telle qu'elle fut

écrite, le vendredi 26 octobre 1917, à une ambulance du front:

Nous avons un sergent-major d'un régiment brandebourgeois, qui porte le calot de la garde. Il n'a presque rien. Il ne cache pas sa satisfaction.

Ils étaient en avant de Filain depuis neuf semaines. On leur avait dit : « Vous resterez là jusqu'à l'attaque des Français », qu'on attendait donc depuis au moins deux mois. Il a la gale et une éruption aux jambes.

— « J'avais gardé les bottes quinze jours sans me déchausser. »

Satisfait et souriant, étonné du pain blanc, n'ayant pas de fièvre, dès qu'on lui touche le ventre, il crie de douleur :

— « Ce doit être une obligation auprès de leurs médecins, me dit Martin. Ils doivent être obligés d'exagérer. Il m'a raconté qu'il y a 8 jours, il était allé à la visite. Le médecin l'avait engueulé en lui disant : « Maintenant, il n'y a plus de malades; il n'y a plus que des blessés et des morts. »

Dans la tente, les poilus l'entourent. Ils viennent bavarder avec lui. Ce Boche a sa petite cour. C'est très curieux ça. En avant des fils de fer, ils l'eussent étranglé. Ici, c'est un copain. Les hussards qui placent les sacs à terre s'interrompent de temps en temps et viennent bavarder un petit coup...

— « Y sont comme nous, pas? », dit l'un à son voisin.

Et voilà.

§

MM. J.-F. Rabemananjara et R. Rajemisa ont publié le 1er septembre dernier, à Tananarive, le numéro I d'un « organe mensuel d'intellectualisme », qui a reçu pour titre: **Revue des Jeunes de Madagascar.** Elle est « entièrement rédigée par de jeunes malgaches ». Elle « sera d'abord intellectuelle », « ensuite profondément sociale ». Elle « ne fera point de politique ». Cependant,

elle s'oppose — parce qu'elle la trouve ni plus ni moins absurde — à la « francisation intégrale », sans être pour cela, à Dieu ne plaise, antifrançaise. Elle est nationale, en ce sens qu'elle visera surtout, tout en restant patriote, à faire rendre à son pays le maximum de rendement en ce qui a trait à son caractère ethnique : langue, mœurs, arts, littérature, personnalité.

Elle est enfin catholique. Les lecteurs s'apercevront dans cette Revue que, étant la meilleure pacificatrice des classes et la

meilleure réconciliatrice des opinions, comme la plus solide base de toute société, l'Eglise catholique réclame pour elle comme une mission divine le droit inaliénable d'enseigner la Jeunesse. Les lecteurs sauront enfin qu'ils ont maintenant une voix contre les institutions immorales ou amorales existantes ou à venir : les Catholiques ne seront plus les seuls, dans telle ou telle autorisation les intéressant les premiers, dont on ne demande pas l'avis.

Tels sont les buts et le programme de cette Revue des Jeunes de Madagascar.

Cela exposé, M. Rajemisa étudie « La société moderne à Madagascar ». Il proteste notamment contre la langue devenue « une marmelade agitée de français et de malgache » et il déplore « l'absence de l'enseignement du malgache ». M. J.-F. Rabemananjara trace un portrait de Rainilaiarivony, « l'homme des trois derniers règnes », celui « que plus d'un Jésuite d'alors surnommait le Bismarck hova » et qui « porte à son zénith de contrastes l'insaisissable, la splendide absurdité du tempérament malgache ». L'article finit sur ces lignes inattendues:

Sa chute [celle de Rainilaiarivony] provoqua l'effondrement douloureux du double destin qui s'était accroché éperdument au destin de Rainilaiarivony : l'autonomie de Madagascar et l'indépendance de l'hégémonie hova. Lui absent, tout sombra; et le gouffre qu'a ouvert sa disparition ne se ferma que sur le dernier vestige de la grandeur ancienne : l'exil de Ranavalona III. Et, quand auront disparu de la scène européenne Hitler et Mussolini, les grandes nations percevront l'immensité du vide et du désarroi qu'a creusés dans l'histoire de son pays ce duce, ce führer étrange qui a joué le même rôle génial que les géants de la dictature moderne : Rainilaiarivony...

§

Le n° d'août-septembre de **Cahiers du Sud** est consacré à « L'Islam et l'Occident », dans le but d'introduire dans les relations de ces deux mondes « cette curiosité du cœur qui purifie la connaissance ». Les articles qui composent le recueil furent assemblés par M. Emile Dermenghem. A son appel répondirent entre autres: Mme Claire Géniaux: « Les femmes et l'Islam », M. F. Bonjean: « Quelques causes de

l'incompréhension entre l'Islam et l'Occident »; M. Louis Massignon: « L'arabe, langue liturgique de l'Islam »; M. E. Borrel: « La musique orientale »; M. Henri Massé « La littérature persane d'aujourd'hui ».

M. Mecit Mehmet a traduit des quatrains de Jalaladdin-ar-Roumi, dont voici les deux plus significatifs:

Quand je suis près de toi, ton amour m'empêche de dormir.
Loin de toi, le regret m'empêche de goûter le sommeil.
Je demeure ainsi toujours éveillé.
Peux-tu comprendre la différence entre ces deux insomnies?

Partout où l'on pose la tête, c'est devant Lui que l'on se prosterne.
Dans tous les coins et recoins, c'est toujours Lui que l'on adore.
Vigne, rose, rossignol, musique, bien-aimée :
Tout n'est que prétexte. C'est toujours Lui le seul et véritable but.

MÉMENTO. — *La Bourgogne d'or* (août-septembre) : M. A. Mortier : « Marginales ». — Poèmes de MM. Guillot de Saix, M. Martinot, G. Droux, A. Rigaud, V. Boisson, Jean Faucillon et Mme G. Gauthier. — « En lisant les mémoires de la duchesse de Saulx-Tavannes », par M. Camille Pitollet, avec un P. S. en vers.

La Grive (octobre) : « Au jardin », un poème de M. Henri de Régnier. — « Georges Delaw », hommage de M. J.-P. Vaillant. — Poèmes de Mme M.-L. Dromart et de M. L. Ravet. — « Enguerrand Homps », par M. A. Payer.

Cahiers américains (N° 10) : « L'Œuvre de Barzun », par M. Joseph Chuzin.

Points et Contrepoints (octobre) : « Pour une princesse du Nord », par M. Jean Romann qui donne aussi : « La Muse et le Poète », tandis que M. René Hener publie le début de « Pour elle et pour moi ».

Revue bleue (21 septembre) : M. Camille Mauclair : « Le sujet en peinture ». — « La mythologie primitive de M. Lévy-Bruhl », par M.-J. Laporte.

Crapouillot (octobre) continue son « Histoire de la III[e] République » par : l'anarchie, le scandale du Panama, l'alliance russe et l'affaire Dreyfus. — La jeunesse actuelle a, là, beaucoup à apprendre.

La Revue universelle (1[er] octobre) : « L'Ethiopie telle qu'elle est », par M. J. Le Lorrain. — « Magnificat des trois Maries », par M. André Suarès. — « Colette et son univers », par M. R. Brasillach.

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : Fin du « H. de Bournazel » de M. Henry Bordeaux. — De M. Henri de Régnier : « De Barcelone à Majorque ». — « En Ethiopie », par M. A. Giraudon.

La Revue de France (1er octobre) : M. L. Baudin : « Le Pérou des Incas ». — « Souvenir de l'île déserte », par M. Henri de Régnier.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : « La Police politique de 1789 à 1815 », par M. J. Dontenville. — Fin du « Louis Desprez » de M. A. Zévaès.

La Revue de Paris (1er octobre) : « Château Zülpicher », par M. Jules Romains. — M. R. de Sales : « Roosevelt et l'Opinion ». — « Artistes à Paris sous François Ier », par M. Pierre Champion. — M. R. de Smet: « Le théâtre en Angleterre ».

La Revue hebdomadaire (28 septembre) : « Le moulin à mythes », par M. H. de Montherlant.

La Nouvelle Revue Française (1er octobre) : « A propos de Degas », par M. Paul Valéry. — « Henri Barbusse », par M. Benjamin Crémieux.

Hippocrate (septembre) : Maréchal Pilsudski : « Psychologie du prisonnier ». — M. le Dr Liégeard : « Saints Guérisseurs de la Basse-Bretagne ».

CHARES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Alfred Vallette (*Le Temps*, 1er et 2 octobre.) — (*Le Journal*, 6 octobre.) — (*Les Nouvelles Littéraires*, 5 octobre.) — (*Le Figaro*, 3 et 5 octobre.) — (*L'Action Française*, 1er octobre.)

C'était le samedi 14 septembre. Alfred Vallette m'avait convoqué pour régler les détails d'une collaboration dont la rubrique *les Journaux* était l'objet. Il souffrait de l'estomac. Comme pour s'excuser, il me dit:

— Le moindre malaise qu'on a à l'estomac, cela agace. Si je ne vais pas mieux, je reverrai le toubib.

Il apporta cependant, à m'exposer comment il entendait que fût rédigée la rubrique, le temps nécessaire. Il prit dans un tiroir un feuillet où je lus des recommandations d'ordre technique à l'usage de tout rédacteur des chroniques de quinzaine. Enfin, me tendant la main:

— Et n'oubliez pas que le *Mercure* est surtout une revue littéraire.

— Monsieur, fis-je, je ne vous quitterai pas sans vous remercier. J'ai dit dans l'article sur le vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont que le *Mercure* du 1er octobre pu-

bliera, quel souvenir j'ai gardé de la chronique que Remy de Gourmont, qui analysait ici les journaux sous le pseudonyme de R. de Bury (1), consacrait en partie à mon premier article, il y a bien longtemps, et je considère comme un honneur de tenir la rubrique qui est à l'origine de mes relations avec le disparu.

Alfred Vallette, par une inclinaison de la tête, témoigna qu'il n'était pas insensible à ces paroles. Je ne le revis pas: à deux samedis de là, il n'était plus. Et voici que j'applique les instructions du feuillet qu'il m'avait remis — et que lui-même avait rédigé: « *On est instamment prié...* etc. », aux articles que la presse a consacrés à Alfred Vallette.

§

M. Roland de Marès, dans **le Temps,** tout en marquant que le destin a uni une dernière fois le nom de Remy de Gourmont et le nom d'Alfred Vallette, fait ressortir quel grand, lucide travailleur, le directeur du *Mercure* aura été jusqu'au bout:

On peut dire que Vallette est mort la plume à la main : en tête du numéro du *Mercure de France*, qui a paru ce matin, on trouve une préface de lui à une série d'articles consacrés au vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont. Ainsi Alfred Vallette a été frappé en pleine vigueur intellectuelle, en pleine puissance de travail, ce qui pour tout homme de pensée et d'action est la fin la plus noble et la plus digne d'envie.

Dans *le Temps* également, M. Jean Lefranc souligne quel lien unissait dans l'action, chacun selon son rôle, Alfred Vallette et l'auteur des *Epilogues:*

J'avais dessein de rappeler quelques-uns de mes souvenirs sur Remy de Gourmont, qui décéda en septembre 1915, quand on m'apprit la mort d'Alfred Vallette. Mon propos en est confirmé. Ces deux hommes se connurent, se comprirent, se supportèrent, s'entr'aidèrent pendant trente-cinq années. Incrédules l'un et l'autre au miracle des nouvelles écoles littéraires, ils ont, non pas fondé,

(1) « ...Il (Remy de Gourmont) avait pris pour pseudonyme le nom de Richard de Bury qui composa au quatorzième siècle un excellent traité sur l'amour des livres. » (Pierre Louys, *la France*, 30 septembre 1915.) — Ajoutons que Jean de Gourmont, à la mort de Remy de Gourmont, tint la rubrique, et sous le même pseudonyme.

mais établi le symbolisme. Gourmont, paradoxal, avait l'intelligence pénétrante des réalités. Vallette, manieur du temporel, avait le sens des littératures. La publication du *Mercure de France* commença à la fin de 1889, de jeunes écrivains y contribuant, chacun pour cinq francs par mois. Remy de Gourmont fournit à cette revue des raisons de survivre; Alfred Vallette en inventa les moyens.

M. Jean Lefranc, après avoir rappelé qu'Alfred Vallette avait dirigé l'éphémère *Scapin*, et qu'une autre mince revue, *la Pléiade*, sous la direction d'Alfred Vallette, prit le titre de *Mercure de France*, rouvre les *Souvenirs du Symbolisme* — inclus dans le tome IV des *Promenades Littéraires* — que Remy de Gourmont écrivait vingt-cinq ans plus tard pour *le Temps*, et cite le passage où on voit le poète Louis Denise proposer à Remy de Gourmont de s'associer à l'entreprise dont la fortune était confiée à Alfred Vallette:

C'est, me disait-il à peu près, un esprit solide, sans envolées lyriques, mais à la vision nette, et qui sait mesurer les choses et les hommes, les estimer à leur valeur. Avec lui, nous ne nous perdrons pas dans les nuages, nous resterons dans les contingences. C'est de plus un garçon assez autoritaire, ce qui n'est pas mauvais, même pour mener une toute petite revue. S'il est possible qu'une telle chose se développe et réussisse, lui seul peut influencer le destin.

Déjà, dans *le IIe Livre des Masques*, Remy de Gourmont avait écrit:

Identifié dès la naissance du *Mercure de France* avec la revue qu'il avait nettement contribué à faire naître, M. Alfred Vallette en est devenu, par la suite, le fondateur réel, puisque toutes les pierres au-dessus de la première ont été touchées par ses seules mains, et puisqu'il y représente, depuis le premier coup de marteau, le principe de continuité, qui est le principe même de la vie. A partir donc du moment où il assuma cette charge, sa littérature a été tout en actes; il n'a plus exercé qu'une imagination pratique, une critique à conséquences immédiates et certaines.

Et c'est ce à quoi M. Georges Le Cardonnel fait écho dans **le Journal,** précisant qu'à dater de l'instant où le *Mercure de France*, dans son numéro en date de janvier 1890, annonça: « Aujourd'hui que *la Pléiade* devient le *Mercure de*

France.... » commença pour Alfred Vallette « une existence toute nouvelle, consacrée entièrement à la revue ».

Il venait de publier un roman, *le Vierge*, qui avait été très remarqué; il sacrifia à l'avenir du *Mercure de France* sa production littéraire. Et le *Mercure de France*, d'abord mensuel, plus tard bimensuel, qui eût pu avoir le sort de tant d'autres jeunes revues de ce moment-là, en traversant le ciel littéraire comme un météore plus ou moins brillant, devint avec les années, sous la direction et l'administration d'Alfred Vallette, une revue dépassant en intérêt l'actualité de la quinzaine et du mois, grâce à ses chroniques régulières, une véritable encyclopédie des connaissances et des productions intellectuelles de notre temps, en même temps qu'elle découvrait des talents nouveaux.

Ces « talents- nouveaux » ne sont plus là pour dire leur gratitude, leur amitié. Nous ne lirons pas les souvenirs d'Albert Samain; Jules Renard n'ajoutera pas une page à son *Journal;* le dernier article de Remy de Gourmont remonte à la guerre; Pierre Louys, Jean de Tinan, Alfred Jarry, tant d'autres, ont précédé, à des époques diverses, Alfred Vallette dans la mort. Pourtant des contemporains demeurent, par exemple M. Gustave Kahn, qui dans **les Nouvelles Littéraires** évoque sa première rencontre avec Alfred Vallette:

Où ai-je vu, pour la première fois, au début d'environ cinquante ans d'amitié, Alfred Vallette? C'était où se rencontrent, le plus souvent, les jeunes hommes, un café de la rive gauche où Victor Margueritte, alors tout jeune poète, nous avait réunis un soir, lui, Ponchon et moi. Vallette me frappa par son grand aspect de calme et de sérénité. Le regard était doux; la mise (un complet bleu), plus correcte que celle de la plupart des jeunes écrivains. Je sus qu'il avait un second métier assez absorbant. Ce qui ne l'empêchait point d'écrire et de publier.

Et ayant constaté combien le *Mercure* prit une place de choix parmi les revues, M. Gustave Kahn en vient à l'année 1895, où Alfred Vallette se décida à tenter l'édition:

Son rêve: publier les méconnus (il n'en manquait point alors dans le symbolisme) ,de façon à pouvoir dire un jour aux autres éditeurs: « Voici la belle collection que vous avez négligé de réunir et que nous avons formée. » Il n'y a pas échoué, et son éclectisme a su grouper de beaux livres sur les rayons de sa librairie. Il

connut très rapidement la chance, d'abord le premier succès de public d'un poète symboliste, *Au Jardin de l'Infante*, d'Albert Samain, puis *le Latin mystique* de Remy de Gourmont intéressa tous les lettrés, enfin éclata le triomphe d'*Aphrodite*, en milliers d'exemplaires. La maison devenait illustre et solide.

La maison qui, lorsque son directeur décéda, à l'âge de 78 ans, n'avait pas changé. Si le *Mercure* occupe, rue de Condé, son deuxième domicile, l'atmosphère fut partout la même, et resta identique.

Les idées nouvelles n'effrayaient point Vallette, mais il entendait garder du vieux jeu ce qu'il avait avantage à en conserver. Il n'admettait point qu'un coup de téléphone subit et impérieux le dérangeât de son travail. Il était si précis dans ses engagements et préparations qu'il n'avait jamais besoin de téléphoner.

. . . .

Il avait imposé sa ponctualité à tout son entourage. Le *Mercure* n'attendait personne. La préparation du numéro se poursuivait automatiquement. Les retardataires à envoyer leurs textes étaient ajournés au numéro suivant. Mais cela n'arrivait guère, car on savait que les délais le contristaient et on tenait, amicalement, à ne lui être point désagréable. Cette puissance à éveiller l'affection, chez un homme qui semblait placide et mesuré, est un des traits de son caractère, une expression très forte et quasi générale de son visage tel qu'il survivra en nos mémoires et apparaîtra par des amis aux lettrés qui viendront et aux biographes qui le compareront, pour l'importance de ce qu'il a fondé, à François Buloz.

On ne sera pas surpris qu'un portrait particulièrement à la ressemblance d'Alfred Vallette ait paru sous la signature de M. Georges Duhamel. Pour avoir tenu au *Mercure* — à la mort de Pierre Quillard — la rubrique des poèmes, pour avoir publié aux éditions du *Mercure* trente volumes, pour avoir été appelé, depuis quelques années, à avoir part à l'administration de la maison, M. Georges Duhamel s'est tout naturellement inscrit à la suite des auteurs qui ont fait les premiers succès du *Mercure*, et comme d'autres ont droit à ressusciter le Vallette contemporain du symbolisme, il est amené, quant à lui, à parler du Vallette tel qu'il l'a connu deux années avant que la « vie des martyrs » l'emportât pour un temps sur la vie littéraire, et tel qu'il n'a pas cessé de le voir régulièrement depuis. Aussi a-t-il mis dans **le Figaro**, comme la

veille dans l'allocution prononcée sur la tombe d'Alfred Vallette, les accents les plus propres à représenter celui qu'il nomme à juste titre *le Clairvoyant.*

Il était debout dès l'aube et bien avant l'aube en hiver et c'est peut-être pourquoi, réveillé moi-même par maintes pensées tourmenteuses, j'écris cet article à la dernière heure de la nuit. Il me disait: « Rien ne vaut le travail matinal. Je dors un peu après le déjeuner, ce qui me réussit très bien. Comme cela, j'ai deux matins. »

Deux matinées de travail, il ne lui en fallait pas moins pour tout ce qu'il avait à faire.

Assis devant son bureau, sous la flamme ronronnante du bec Auer, il était à son poste d'observateur. Cette lampe démodée que nous allumerons encore ce soir éclairait fort bien le siècle. Elle jetait aussi, sur le visage des hommes, cette honnête et vive clarté dont Alfred Vallette a fait si bon usage.

Le visiteur de hasard avait sans doute quelque peine à comprendre ce que représentaient, dans le monde de l'esprit, cette étrange maison et ce robuste vieillard. Parce qu'il y avait un peu de poussière sur les rayons des bibliothèques, parce que le téléphone n'avait pas encore fait entendre son appel insolent dans le cabinet d'Alfred Vallette, pour ces raisons et pour plusieurs autres, le passant mal instruit croyait possible de sourire.

Alfred Vallette n'était ni sceptique ni retardataire. Il était le bon sens incarné dans une époque de confusion, de conformisme et d'affolement. Il détestait l'erreur, la sottise, l'à peu près, le hasard. Les grands événements de la guerre et de l'après-guerre, il les a jugés avec une froideur admirable. Il ne refusait pas de marcher: il refusait d'être emporté, roulé, balayé comme un fétu. Je l'approuve de tout mon cœur, et c'est par hommage exprès qu'en 1930, je lui ai demandé d'accepter la dédicace de mon livre *Scènes de la vie future.* Nul mieux que lui ne pouvait comprendre cette critique de la civilisation et en découvrir le sens.

Si Alfred Vallette était mort en 1928, je l'aurais célébré du même cœur, mais il m'aurait été plus difficile de démontrer l'excellence de son jugement et de sa méthode. Aujourd'hui, tout proclame cette excellence.

A l'époque où le monde s'abandonnait au vertige de la prospérité, en effet, Alfred Vallette gouvernait sa maison avec une modération que l'on a pu dire excessive, que M. Georges Duhamel tient pour exemplaire. Il souligne:

Dois-je déclarer que, pour celui qui a des responsabilités, la modération me semble la plus belle forme de l'audace. Cette maison est restée un refuge d'ordre et de sage économie. Vallette savait très bien que ce qu'on appelait « la prospérité » n'était qu'une époque de déséquilibre et que cette époque passerait. Il ne se croyait pas immortel, ainsi que me le disait hier Rachilde avec un douloureux sourire. Non, il ne se croyait pas immortel, mais une expérience, même une expérience de dix années, ne l'effrayait pas énormément. Quand la crise est venue, quand le désarroi, jour à jour, a gagné le monde, Alfred Vallette a continué de mener sa maison de la même main ferme et prudente; en outre, il a commencé de faire quelques tentatives pour reprendre le rythme de la vie normale. A l'heure où tant de maisons hésitaient et songeaient à fermer leurs portes, Alfred Vallette a tranquillement ouvert la sienne.

Une raison si persévérante ne doit pas paraître glacée. Cette cervelle bien faite était une cervelle humaine.

Et la maison ne ferme pas, qui a perdu son maître. La maison continue, que l'exemple d'une volonté quotidiennement affirmée depuis près de cinquante années. de pair avec la prévoyance, l'amour de l'ordre, maintient bien droite, bien ferme. M. André Rousseaux, dans *le Figaro*, par allusion à l'hommage que nous venons de citer, écrit:

M. Georges Duhamel a dit quel trésor impalpable mais certain Alfred Vallette, avec ses amis, avait ainsi capitalisé dans l'hôtel vétuste de la rue de Condé. Sa modestie ne lui permettait pas d'ajouter que dans ce groupe d'hommes passionnément fidèles à la haute idée qu'ils se sont faite du culte des lettres et des arts, il a mérité depuis longtemps d'occuper une place de choix. Il n'y avait pas de plus haute raison pour qu'il fût appelé à la succession d'Alfred Vallette, à la direction du *Mercure de France*. On peut dire que la relève se fait du meilleur au meilleur. A l'amour des lettres qu'il tient de l'héritage symboliste, le nouveau directeur joint un sens de son siècle, si je puis ainsi parler, qui n'est pas moins nécessaire, aujourd'hui, à un poste de direction intellectuelle. Que l'auteur de *Civilisation* et des *Scènes de la vie future* se trouve à la tête du *Mercure*, voilà une opération de continuité à peu près parfaite, où la durée est renforcée par le rajeunissement. C'est une des réussites les plus rares dans les choses humaines. Quand tant de choses humaines vont si mal, il est salutaire que ce soit dans un des coins de Paris où depuis cinquante ans le culte de l'esprit est en honneur que cet exemple nous soit donné.

A M. André Rousseaux, aussi, nous emprunterons, non la relation des obsèques, bien entendu, mais l'enseignement que l'empressement des écrivains à suivre la dépouille d'Alfred Vallette, commande:

Mardi matin, rue de Condé, le nombre et la qualité du rassemblement parisien que les obsèques d'Alfred Vallette avaient suscité témoignaient que ce n'est pas une œuvre vaine que de vouer sa vie aux lettres. Cette foule d'amis représentait exactement, sous l'aspect de plusieurs centaines de figures diverses, ce que la littérature avait été pour le directeur-fondateur du *Mercure de France:* une réalité supérieure, qui vaut assez en soi pour que ce qu'il peut s'y ajouter de gloire mondaine soit négligeable. Toute pompe officielle était absente de ces funérailles. Mais les élites qui étaient là s'y trouvaient en tant qu'élites. Tel académicien n'était pas reconnaissable à l'uniforme lauré de vert, car il ne l'avait pas arboré. Mais sous le porche du *Mercure,* auprès du cercueil où gisait celui qui avait été le maître de la maison du symbolisme, il était tout simplement un des grands poètes de la France contemporaine, ce qui est probablement une plus sûre garantie d'immortalité.

Et l'immortalité, ajouterons-nous, est acquise à Alfred Vallette, si le mot n'est pas de nature, tant il est vaste, à s'opposer à la discrétion de l'homme qui — reprenons la parole de Rachilde — savait qu'il n'était pas immortel. *Un grand serviteur des lettres françaises,* ainsi M. Léon Daudet, dans **l'Action Française,** appelle Alfred Vallette, précisant:

Tel m'apparaît, aux côtés de sa vaillante compagne et collaboratrice, Mme Rachilde, Alfred Vallette, fondateur du *Mercure de France,* et qui, pendant près d'un demi-siècle, a soutenu la tradition vigoureuse, indépendante, de la véritable littérature française.

Il n'est que de parcourir les sommaires du *Mercure,* le catalogue des éditions, pour en être convaincu. Et ce n'est pas seulement notre littérature qui brille, s'anime, resplendit si on prononce le nom d'Alfred Vallette, le magicien et le sage; M. Léon Daudet a fait remarquer que:

Pour ce qui est de l'étranger, Kipling et Nietzsche sont entrés en France par la rue de Condé.

On a abusé, on abuse des plaques commémoratives. Alfred

Vallette mériterait d'avoir la sienne. Mais elle y est déjà, elle est depuis le premier jour sur la maison; je veux dire celle où, à travers ces mots: *Mercure de France*, nous lisons le nom d'Alfred Vallette.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Saison nouvelle: la question des premières auditions. — On a trop souvent déploré le « synchronisme » des concerts symphoniques — toutes les associations donnant à la même heure, le samedi et le dimanche, leur premier coup d'archet — pour ne pas applaudir la sagesse de celle qui, cette année, a décidé d'abandonner la routine. Ainsi, l'Orchestre Symphonique de Paris divise-t-il en deux parts la série de ses concerts. La première, du 6 octobre au 8 décembre, concerts d'automne; la seconde du 7 mai au 22 juin, concerts de printemps. Mais tandis que les premiers seront donnés le dimanche à 17 heures selon l'ancien usage, les seconds auront lieu les mercredis soirs, et seront réservés à la présentation de « vedettes ». C'est une formule et l'on verra ce qu'elle vaut. Mais tout vaut mieux que l'absurde concurrence de dix orchestres offrant à un public qui n'a déjà que trop envie de rester à la maison des programmes sempiternellement wagnériens et beethoveniens, présentés les mêmes jours et aux mêmes heures.

On espérait qu'une autre question — intimement liée d'ailleurs à la précédente — serait enfin résolue. C'est des premières auditions qu'il s'agit et les incidents tumultueux de la saison dernière avaient fait croire qu'un accord interviendrait enfin entre les associations intéressées. Mais s'il y eut des propositions faites par le comité d'une association — Pasdeloup — s'il y eut des pourparlers engagés, je ne sache pas que la question ait été définitivement réglée et c'est dommage en vérité. Nous recommencerons donc, vraisemblablement, ces courses en taxi le samedi et le dimanche et il nous arrivera tout comme devant de voir notre bonne volonté récompensée par un « ratage ». Et pourtant...

Pourtant, Albert Wolff soumettait le printemps dernier, à la Direction des Beaux-Arts, un projet au nom du comité des Concerts Pasdeloup, ainsi rédigé:

Chacune des quatre associations subventionnées sera tenue de réserver pendant la saison quatre concerts aux œuvres des compositeurs contemporains français et étrangers.

Toutefois, conformément aux conditions du cahier des charges, les programmes de ces concerts devront comprendre les trois heures de première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième auditions d'œuvres françaises spécialement imposées.

Pour éviter aux associations de donner les premières auditions aux mêmes dates, le roulement pourrait être établi comme suit:

L'orchestre Colonne répartirait ses concerts sur quatre des premiers samedis des mois de la saison; l'orchestre Lamoureux, sur quatre des seconds samedis; l'orchestre Pasdeloup, sur quatre des troisièmes; la Société des Concerts sur quatre dimanches à son choix...

L'avantage, comme on dit, sautait aux yeux; les orchestres trouvaient ainsi le temps de préparer avec soin les œuvres nouvelles; les critiques trouvaient le moyen de remplir leur mission sans se voir obligés à sacrifier Pierre pour aller à Paul. Mais...

Mais il est possible, après tout, que l'on regarde pour absolument négligeables ces commodités. Les compositeurs, du moment qu'ils sont joués, doivent se tenir pour satisfaits. Les critiques, à quoi servent-ils? De quoi se plaignent-ils?

Il est cependant bien certain que le rôle de la critique est plus que jamais nécessaire au moment où les associations symphoniques éprouvent de tels embarras. Il faut que l'opinion se passionne, que des discussions naissent, que la vie, enfin, se manifeste. Le public d'une salle de concerts est trop souvent passif. Il n'est pas besoin d'un examen prolongé pour voir qu'il est composé principalement de snobs et de mélomanes routiniers. Les snobs viennent parce que M. ou Mme X jouent ou chantent en solistes. Mais peu importe ce que la vedette leur donne, ambroisie ou piquette, ils trouveront à tout ce qu'on leur offre le goût de nectar, et montreront le dédain où ils tiennent la musique en quittant leur place dès que la vedette elle-même aura quitté l'estrade. Les vedettes d'ailleurs n'attirent les snobs qu'à la condition de

venir de loin; nul n'est prophète en son pays, et cela est vrai des musiciens.

Quant aux moutons de Panurge — l'autre fraction importante du public — ils aiment peut-être la musique, mais seulement une certaine musique, celle qu'ils connaissent bien, celle qui ne les oblige pas à un effort d'attention. La *Pastorale*, et dans la *Pastorale*, la scène au bord du ruisseau les comble d'aise, parce qu'ils attendent avec impatience le chant du coucou. Et c'est ce qui rend bien difficile la composition des programmes, on le reconnaît. Une autre solution avait été proposée, pour la question des premières auditions. Elle consistait à grouper les œuvres nouvelles en un seul concert, « solennellement annoncé, bien composé, bien répété, où l'on aurait convoqué la critique au grand complet, pour que l'effort des compositeurs ne passât pas inaperçu ». Evidemment la critique serait venue « au grand complet ». Mais elle aurait été tout à fait en famille, bien seule dans la salle! Un programme composé uniquement d'ouvrages nouveaux aurait mis en fuite et la troupe des snobs amateurs de vedettes, et l'armée wagnérienne et les phalanges beethoveniennes. La seule manière de faire « avaler » la musique moderne, c'est de l'apprêter « en sandwiches » — une tranche de « jeune » entre deux morceaux bien rassis. Encore ne faut-il point laisser au consommateur l'impression qu'en lui offrant ce mets, on lui administre une médecine. Ces ouvrages qu'il aime, qu'il admire, qu'il réclame, ont été jeunes eux aussi. Il faut essayer de montrer aux gens qui fréquentent les concerts que la musique ne s'est pas arrêtée définitivement sur le dernier accord de la mort d'Iseult ni même sur la dernière reprise du *Boléro*. Le hasard me faisait lire il y a peu les comptes rendus des concerts du Conservatoire où furent données pour la première fois à Paris *l'Héroïque* et la *Cinquième*. On a dit de Beethoven ce que l'on a dit plus tard de Berlioz, de Wagner, de Debussy. On dit toujours la même chose; il y a une page de Diderot dans les *Bijoux indiscrets* qu'il faudrait imprimer en préface à tous les programmes. Il y est question de Lully et de Rameau, sous les noms d'Utmisol et d'Utrémifasolasiututut:

Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans; les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utmisol, la jeunesse et les virtuoses pour Utrémifasolasiututut, et les gens de goût, tant jeunesse que barbons, faisaient grand cas de tous les deux...

Mais je ne veux pas tout citer. La querelle est de tous les temps. Seulement, aujourd'hui, ce qui complique les choses, c'est que le nombre des orchestres ayant augmenté tandis que le public se raréfiait, ce qui était naguère concurrence légitime risque de dégénérer en surenchères dont l'art, finalement, fait les frais. Car il n'est que trop vrai que dès que le soleil brille, les sports, l'automobile surtout, font le vide dans les salles; que les diffusions radiophoniques, dès qu'il fait mauvais temps, incitent les amateurs à écouter tranquillement au coin du feu le concert dominical. Et il n'est que trop vrai encore que les recettes diminuant, on cherche à retenir cette clientèle fuyante en composant des programmes susceptibles de plaire au plus grand nombre — à ces « nombreux » dont les Grecs parlent avec dédain. N'avons-nous pas vu plusieurs fois la saison dernière des concerts « symphoniques » offrir aux amateurs de véritables numéros de music-hall? Fâcheux glissement vers l'abîme; de concessions en concessions, de flatteries en flatteries, on tombe chaque jour un peu plus bas et le mauvais goût régnera bientôt sur la musique comme il règne sur tant et tant de domaines.

Déjà des concerts deviennent des « récitals » de danse. Ce n'est point blâmable en soi, la danse et la musique étant sœurs; mais n'est-ce pas l'indice certain que la musique ne suffit pas à faire venir les gens, que le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, par exemple, a perdu son pouvoir de séduction et qu'il faut ajouter à la musique de Debussy ce quelque chose qui est un sacrilège? C'est un sacrilège parce que cette musique se suffit parfaitement à elle-même, parce qu'elle n'a nullement été pensée, écrite en vue de la danse, parce que tout spectacle visuel, toute « interprétation » plastique de cette mélodie et de ces harmonies immatérielles et fluides semblera toujours non seulement inutile, mais barbare. Nous glissons tout doucement à la barbarie; la multiplication des concerts et des orchestres n'est pas du tout une preuve de notre amour de la musique, mais une inévitable conséquence

de la fabrication en série des musiciens d'orchestre par les Conservatoires et les écoles. La production, ici comme dans le domaine de l'industrie mécanique, dépasse les besoins. Ce n'est pas en prodiguant les premiers prix aux concours de fin d'année que tout ira mieux, au contraire. On voit bien depuis quelques années que les choses s'aggravent au lieu de s'améliorer; on devine les remèdes qu'il faudrait appliquer à ces maux; mais on n'a point le courage de les administrer — et le patient, d'ailleurs, ne les accepterait peut-être pas...

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

M. Berenson. — Le dix-huitième volume de la *Storia dell' Arte italiana* de M. Venturi. — Jacopo della Quercia. — Giovanni Bellini. — L'architecture byzantine. — La peinture byzantine. — L'église S. Maria di Donna Regina, de Naples. — Mémento.

La mémorable exposition de l'art italien qui a eu lieu cette année au Petit-Palais a provoqué de nombreuses publications de circonstance dont d'autres ont parlé en cette même revue, et sur lesquelles nous n'avons pas à revenir. Elle a contribué à redonner un regain d'actualité à des ouvrages anciens et estimés; cela a été, par exemple, l'occasion de faire paraître une réédition des *Peintres Italiens de la Renaissance,* de **M. Bernhard Berenson,** en un seul volume (1); heureuse initiative en vérité, car cette « somme » est une des plus intelligentes et une des plus pénétrantes qui aient été consacrées à la Renaissance. Elle révèle une connaissance extrêmement approfondie des artistes, du milieu dans lequel ils ont vécu, de leurs techniques et de leurs aspirations. Ces études vivantes sont remplies de vues très personnelles, qui peuvent être discutables parfois mais qui sont toujours séduisantes dans leur subtilité. C'est assurément la meilleure synthèse qui ait été publiée sur la peinture italienne; et n'en comprennent, au fond, la valeur que ceux qui ont fait de cette peinture une étude consciencieuse; il faut une culture italienne assez étendue pour saisir le large intérêt des dissertations si originales de M. Berenson.

(1) Cette réédition de la traduction faite sous la direction de M. Gillet a été publiée par la N.R.F.

§

Presque en même temps que s'ouvrait l'exposition de l'art italien, paraissait le 18e volume de la **Storia dell'arte italiana,** de M. Adolfo Venturi. Il concerne la sculpture du XVIe siècle (1re partie) (2). L'histoire de l'art du Cinquecento en arrive ainsi à son huitième volume; sept ont été consacrés à la peinture, et il ne manque plus que l'histoire de l'architecture pour que nous ayons sur la grande époque de l'art italien, celle que Müntz appelait « l'âge d'or », une documentation d'une incomparable richesse. Car ce nouveau volume de M. Venturi s'impose, comme les précédents, par une information des plus abondantes et par une étude approfondie des documents historiques et des documents figurés.

L'auteur a jugé qu'il était plus expédient de présenter une série de biographies, ce qui donne à son volume l'allure d'un dictionnaire; mais il a su, malgré tout, caractériser, par des titres appropriés, les moments importants de l'histoire de la sculpture « cinquecentesca ». Il commence par l'étude de ce qu'il appelle la « Sculpture picturale » à Florence; parmi les artistes qui veulent faire exprimer, par la statuaire, des effets analogues à ceux de la peinture, le nom qui domine les autres est celui de Léonard de Vinci, dont les études pour le monument de Francesco Sforza ont vraiment grande allure; elles prouvent que le peintre de la *Cène* avait le sens de la plastique sculpturale, et c'est pourquoi M. Venturi a essayé de retrouver son inspiration dans certaines œuvres que l'on attribue exclusivement à son maître Verrocchio. Il affirme que Léonard a collaboré au tombeau de Giovanni et de Piero dei Medici qui, dans la sacristie de l'église florentine de San Lorenzo, semble le chef-d'œuvre de l'élégance toscane. De même le buste de la *Femme aux belles mains* du Musée du Bargello porterait la marque du génie de Léonard, et il faudrait ajouter son nom à celui de Verrocchio. Il y a en effet des rapports évidents entre cette tête charmante et celle de la *Ginevra dei Benci* de la Galerie Liechtenstein; mais cela ne suffit peut-être pas pour modifier l'attribution à laquelle nous sommes

(2) A. Venturi: *Storia dell' arte italiana. La scultura del cinquecento, Parte I.*, Milan, Hœpli, éd., 1935.

habitués. Pourquoi, en peignant *Ginevra dei Benci* (s'il en est vraiment l'auteur, ce qui n'est tout de même pas d'une certitude absolue) Léonard ne se serait-il pas souvenu de cette *Femme aux belles mains* dont l'attitude put l'inspirer également quand il peignit Mona Lisa?

Giovanni Rustici et Baccio da Montelupo auraient subi, d'après M. Venturi, l'influence de Léonard, de même que le sculpteur espagnol Bartolomeo Ordoñez qui, après un séjour en Toscane, sculpta, à Naples, dans l'église San Giovanina Carbonara un autel avec une *Adoration des Mages* au centre.

Un des grands noms de la sculpture du XVIe siècle, Andrea Sansovino, représente une tendance assez différente, celle que M. Venturi définit ainsi: recherche d'un équilibre entre l'effet plastique et l'effet pictural. Sansovino est encore pénétré des principes du Quattrocento; il a aimé Raphaël et il a admiré Léonard, mais il s'est surtout inspiré de l'art antique. Son classicisme est orthodoxe, et c'est en partie la tradition florentine qu'il exporta au Portugal durant les dix années qu'il y passa.

Le début du XVIe siècle est, d'ailleurs, fort intéressant par ces tendances néoclassiques favorisées par la découverte de statues antiques comme le *Laocoon* (en 1506). Certains représentants de ce néoclassicisme tombent souvent dans un académisme facile; d'autres sont, comme Riccio, d'une étonnante virtuosité; il faut faire enfin une place à part à Tullio Lombardi dont les œuvres vénitiennes manquent souvent d'accent et qui, à la fin de sa vie, créa cependant cet admirable chef-d'œuvre, le monument funéraire de Guidarello Guidarelli, un des plus beaux de la Renaissance italienne.

M. Venturi étudie aussi ce que devint la tradition des Della Robia au XVIe siècle, ce que fut la sculpture lombarde après Omodeo et enfin l'histoire de la sculpture napolitaine et sicilienne dans la première moitié du Cinquecento. C'est donc un autre volume copieux et de la plus grande utilité que vient de publier l'illustre historien italien dont la puissante vitalité scientifique mérite l'admiration.

§

A M. Giusta Nicco nous devons un livre qui intéresse éga-

lement la sculpture italienne. Il a voulu, en une centaine de pages, définir la personnalité artistique de **Jacopo della Quercia** (1). Il reproche à M. Supino d'avoir écrit sur le sculpteur siennois un volume riche de science, mais assez maigre du point de vue esthétique. D'une manière générale on a été, d'après lui, fort injuste pour Jacopo della Quercia, et c'est Vasari lui-même qui est responsable du peu de cas qu'on a souvent fait de lui; un des chapitres curieux de la publication de M. Nicco est celui où il passe en revue tous les jugements portés, depuis le XVIe siècle, sur l'auteur de la *Fonte Gaia* de la place de Sienne. Or, ces jugements sont, évidemment, souvent sommaires et même injustes. Jacopo della Quercia est un très grand sculpteur; les bas-reliefs de l'église San Petronio, de Bologne, le situent très haut; et les deux statues en bois de *l'Annonciation*, que lui a récemment attribuées, d'après un document indiscutable, M. Peleo Bacci, sont des œuvres puissantes. Parti de la tradition gothique, influencé peut-être par la sculpture bourguignonne, il annonce Michel-Ange et même certaines formes de l'art baroque. Son art est d'une extraordinaire richesse et on peut le considérer comme l'égal d'un Donatello; c'est à nous le prouver que tend l'argumentation de M. Nicco et elle y réussit pleinement.

§

M. Luitpold Dussler vient de publier sur **Giovanni Bellini** une monographie qui pourrait paraître un peu superflue, après celle des *Klassiker des Kunst* qui date de 1930 (2). Il n'en est rien; car il a analysé à nouveau, avec force, le problème de la formation artistique de Bellini. Il a surtout présenté un rigoureux catalogue des œuvres de l'artiste vénitien; on peut ne pas être toujours d'accord avec lui, mais il faut reconnaître la sûreté de l'information qui est à la base. D'un autre côté, M. Dussler a raison d'insister sur ce que le génie de Giovanni Bellini a de profondément vénitien; malgré les influences — venues de Toscane — qu'il a pu subir dans sa jeunesse, on le sent toujours peintre et poète de la lagune.

(1) Giusta Nicco: *Jacopo della Quercia*, 1 vol., Bemporad éd., Florence, 1934.

(2) Luitpold Dussler, *Giovanni Bellini*, Prestelverlag, Francfort-sur-le-Mein, 1935.

Les principaux problèmes qui ont tourmenté les artistes du XVIe siècle, à Venise, l'ont déjà vivement intéressé; il a été un luministe admirable et il a eu, autant que les grands *Cinquecentisti,* un sentiment de la nature d'une rare fraîcheur.

L'exposition d'art italien montrait une belle série d'œuvres de Bellini et, entre autres, l'*Allégorie* du Musée des Offices; toute la grandeur de l'art de Bellini y apparaît: on y retrouve des éléments quattrocentesques, et pourtant il y a déjà cette liberté dans la conception de la lumière et de la couleur qui caractérisera l'art des grands Vénitiens du XVIe siècle, et c'est justement un des mérites essentiels du volume de M. Dussler ,d'avoir montré ce que Bellini doit au Quattrocento, et ce que Giorgione et Titien doivent à Bellini: l'œuvre de celui-ci contient, en effet, en puissance, les éléments essentiels de l'art du Cinquecento.

§

En dépit des difficultés que rencontrent aujourd'hui les publications de ce genre, les « Editions d'art et d'histoire » ont entrepris de nous donner une histoire complète de l'**Art byzantin,** sous la direction de M. Charles Diehl. Deux volumes sur trois ont déjà paru: l'un de Jean Ebersolt, *Monuments d'architecture byzantine,* l'autre de M. Charles Diehl lui-même, *la Peinture byzantine* (1). Ils sont conçus selon des plans assez différents. Ebersolt n'a pas voulu présenter une histoire raisonnée de l'architecture byzantine, mais étudier successivement les divers types de construction: basiliques, édifices à plan rayonnant, édifices à plan en croix libre, édifices à plan bilobé ou quadrilobé, etc. Le plan adopté est très fragmentaire et n'offre pas de ces larges vues d'ensemble qui font le grand mérite de la *Peinture byzantine* de M. Diehl. Mais on trouve dans ce volume de nombreux renseignements très précieux, et on peut dire que les monuments les plus caractéristiques de l'architecture byzantine y sont étudiés; il faut signaler en particulier les abondantes notices qui accompagnent le texte et s'imposent par leur richesse bibliographique.

(1) Ch. Diehl: *La peinture byzantine;* Jean Ebersolt: *Monuments d'architecture byzantine,* Editions d'art et d'histoire, Paris, 1933 et 1934.

M. Diehl a repris dans son livre sur la *Peinture byzantine* l'essentiel des idées qu'il a développées dans son remarquable *Manuel d'art byzantin.* Il étudie d'abord les mosaïques et les fresques, puis les miniatures et enfin les icones. La variété de la peinture byzantine apparaît au cours de ces pages du savant historien, tant avant qu'après l'époque iconoclaste; la Renaissance, qui va du xe au xiie siècle, et la période postérieure, qui jusqu'au xvie siècle voit se développer dans tout l'Orient chrétien un mouvement vraiment original, sont deux moments essentiels de l'art chrétien. Le chapitre consacré aux icones est particulièrement intéressant, car il met au point la valeur des icones russes que, depuis quelques années, on a pu facilement analyser; leur étude contribue à compléter et à faire mieux comprendre l'évolution de la peinture byzantine.

§

Signalons enfin un volume technique du surintendant des objets d'art de la province de Naples, M. Chierici. Il y raconte l'histoire de la restauration d'une église vénérable de Naples, **Santa Maria di Donna Regina,** restauration qui put être entreprise grâce au large concours financier du *Banco* di Napoli (1). Les travaux que dirigea M. Chierici ont été poursuivis avec soin et avec goût, et en parcourant aujourd'hui l'église que fit construire Marie de Hongrie, on est étonné de la pureté et de l'élégance de ses formes architecturales. Au-dessus de cette église s'étend ce qui fut autrefois le chœur des Clarisses, et ce plan, qui rappelle celui de la double basilique d'Assise ou celui de la Sainte Chapelle de Paris, suffit à indiquer l'importance de cet édifice qui est bien un des plus remarquables de l'Italie du *Trecento*.

Les peintures de S. Maria di Donna Regina sont d'un grand intérêt. Depuis Emile Bertaux on les a souvent étudiées; elles sont nombreuses: des scènes de la Passion, plusieurs épisodes de la vie de Sainte Elisabeth de Hongrie, des figures d'Apôtres et de Prophètes, et enfin un *Jugement dernier* qui ne manque pas de grandeur. Quel est l'au-

(1) Gino Chierici: *Il restauro della chiesa di S. Maria di Donna Regina a Napoli*, Naples, 1934.

teur de ces peintures qui forment un des ensembles les plus curieux de l'art italien du début du XIVe siècle? Il semble, et M. Chierici est de cet avis, qu'il faille attribuer plusieurs de ces fresques et peut-être le canevas général du *Jugement dernier* à ce grand artiste romain que fut Cavallini; son œuvre napolitaine serait postérieure d'environ vingt ans à ses fresques de Santa Cecilia in Trastevere. Les travaux que vient de mener à bonne fin M. Chierici sont, on le voit, du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art italien.

MÉMENTO. — Bien que cela soit en dehors du cadre de cette chronique, nous nous permettons de dire tout ce que le récent ouvrage de M. Guinard sur *Madrid* (Librairie Laurens, Paris, 1935) nous apporte de nouveau et de vivant sur l'art espagnol. Cette monographie est précieuse pour les historiens de l'art; nous leur recommandons, entre autres excellents développements, ceux qui concernent les églises de Madrid qui ont beaucoup plus d'intérêt qu'on ne semble le croire d'ordinaire. Il nous faut enfin signaler les belles illustrations qui accompagnent le texte de l'*Histoire de la Musique* de M. René Dumesnil; on n'en peut que louer le choix et la présentation.

JEAN ALAZARD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le legs Edmond de Rothschild au Musée du Louvre. — La collection Eumorfopoulos au British Museum. — Nouveaux tableaux de Rembrandt et exposition Rembrandt au Rijksmuseum d'Amsterdam. — Exposition Vermeer au Musée de Rotterdam. — Mémento bibliographique.

Le legs, que nous avons annoncé dans notre dernière chronique, fait par le baron Edmond de Rothschild au **Musée du Louvre** est un des plus importants qu'ait reçus celui-ci. C'est tout un cabinet d'estampes, singulièrement précieux par la beauté et la rareté des pièces qui le composent, qui vient s'ajouter à toutes les autres collections du musée qu'avait déjà enrichies, il y a quarante ans, le don du trésor de Boscoreale, par le même généreux mécène.

Le testament de la baronne de Rothschild, qui en avait gardé l'usufruit, précise les conditions de ce legs: les pièces qui le composent devront être exposées de façon permanente pour que le public puisse en jouir. Elles ne seront donc pas conservées en portefeuille, comme dans les autres dépôts publics, et il va falloir trouver dans le palais du

Louvre la place nécessaire à cette installation. Le directeur des musées nationaux, M. Verne, a réclamé à cette intention la restitution au musée des locaux du pavillon de Flore qu'un décret du 26 juin 1883 lui avait attribués et où malgré cela le ministère des Colonies jusqu'à la veille de la guerre, puis le ministère des Finances à partir de 1915, installèrent leurs services (1). Le cabinet Rothschild pourrait alors être installé au deuxième étage et en bordure du quai des Tuileries, le troisième devant recevoir les collections d'Extrême-Orient, le premier la suite des peintures anciennes, et le rez-de-chaussée devant être réservé, tout naturellement, aux sculptures des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles qui attendent encore, dans l'angle N.-O. de la Cour carrée, le moment d'être réunies, dans la galerie du bord de l'eau, à celles du Moyen Age et de la Renaissance pour compléter le tableau de toute l'évolution de la sculpture.

Comprenant de dix-neuf à vingt mille estampes, la collection Edmond de Rothschild est surtout remarquable par la beauté et la rareté de celles-ci. Son possesseur, qui l'avait commencée dès l'âge de quatorze ans, et qui ne cessa de l'enrichir jusqu'à sa mort à quatre-vingts-dix ans, avait porté ses préférences sur les premiers états des gravures, qui restituent dans toute sa fraîcheur primitive la pensée de l'artiste et il avait sous ce rapport réuni un choix d'œuvres d'une rareté exceptionnelle unie le plus souvent à une beauté de tirage et à un état de conservation incomparables. Tel est le cas, par exemple, des Rembrandt (qui remplissent vingt portefeuilles) où se rencontrent les états les plus rares et les plus admirables par leur ton velouté de la « *Pièce aux cent florins* », du *Christ présenté au peuple*, des *Trois croix*, des portraits de *Haring*, du *Tholinx*, d'*Ephraïm Bonus* (état dit « à la laque noire »), du *Bourgmestre Six*, de *Coppenol* (grand et petit formats), du *Paysage aux trois arbres*, des *Trois Chau-*

(1) On trouvera dans le n° du 2 août dernier du journal *Beaux-Arts*, avec un article très documenté sur cette admirable collection par M. André Blum, qui en tant que bibliothécaire du baron Edmond de Rothschild, la connaît mieux que personne, l'histoire édifiante de cet accaparement illégal du Pavillon de Flore par le Ministère des Colonies — qui, rebelle aux injonctions des lois de Finances de 1902, 1906, 1908 et 1910, laissa par surcroît éclater un commencement d'incendie qui eût pu s'étendre aux salles du musée — puis par les services actuels des Finances. Allons-nous voir enfin cesser ce trop long scandale?

nières, etc. Particulièrement importante et rare est aussi la sé-ie des nielles florentins, dont le baron de Rothschild possé-lait près de la moitié des tirages existants, en épreuves uni-ques pour la plupart. De nombreux Primitifs italiens anony-mes, qui avaient été, de la part de l'érudit collectionneur, l'objet d'une étude sagace, ainsi qu'en témoignent des notes inédites de sa main que vient de publier la *Gazette des Beaux-Arts* (2), et où il révèle de curieuses gravures au burin du xive siècle, c'est-à-dire antérieures aux productions des niel-leurs florentins, considérées jusqu'ici comme les plus ancien-nes estampes italiennes, Mantegna, Zoan Andrea, Nicoletto de Modène, Marc-Antoine Raimondi, etc., sont représentés par des œuvres particulièrement intéressantes. Dans l'école allemande, triomphent principalement les maîtres E.-S. de 1466, Schongauer et Dürer. Dans celle des Pays-Bas, outre Rembrandt, le maître I. A. de Zwolle, celui de la *Mort de Marie*, Lucas de Leyde. La France est représentée par des xylo-graphies primitives dont la plus importante et la plus belle est un *Portement de croix* du xive siècle, puis par les œuvres les plus marquantes de Callot, Jean Duvet, Abraham Bosse, Claude Lorrain, Nanteuil, Drevet, Edelinck, Masson, Wat-teau, Debucourt, Augustin de Saint-Aubin, Moreau le jeune, C.-N. Cochin fils, Baudouin, Lavreince, etc. Des recueils de gravures et des livres illustrés, entre autres tous ceux de Dürer avec tous les états des planches, s'ajoutent à la collection des estampes isolées.

Enfin, cet ensemble est complété par un choix de dessins au nombre de quatre à cinq cents, réunis avec un goût très sûr, parmi lesquels il faut citer surtout un livre d'esquisses de Pisanello, des croquis de Léonard, Raphaël et autres grands maîtres, d'étonnants portraits par Dürer, Rembrandt et Van Dyck, des albums de dessins pour ballets et masca-rades du temps de Louis XIV, un précieux recueil documen-taire sur la Révolution de 1789, dessins à l'encre de Chine pris sur le vif, dont le célèbre et émouvant croquis de David montrant Marie-Antoinette conduite au supplice.

§

Les musées étrangers — dont nous ne pouvons, malheu-

(2) N° de septembre-octobre 1935.

reusement, dans ces chroniques, suivre d'aussi près et aussi régulièrement l'activité que celle des musées français — connaissent eux aussi, d'importants enrichissements qu'il convient d'enregistrer. Tel est le cas, par exemple, du **British Museum:** au début de cette année tandis que notre Louvre s'assurait, comme nous l'avons annoncé, la possession des pièces d'art chinois composant le trésor de Li Yu (3), le grand musée londonien acquérait en bloc, pour la somme énorme de 100.000 livres sterling (fournie par les réserves financières et celles du Victoria and Albert Museum, complétées par le concours de généreux particuliers) toute la collection Eumorfopoulos qui peut être considérée comme la plus belle collection d'art chinois du monde. Elle se compose de pièces extrêmement rares pour la plupart: un millier de céramiques de la dynastie T'ang, des porcelaines d'une valeur inestimable de l'époque Song, des jades de toute beauté, des miroirs et des ornements d'or et d'argent, des peintures — en moins grand nombre que les autres objets, par suite d'une donation faite antérieurement par le collectionneur au British Museum, — enfin et surtout des bronzes archaïques que M. Eumorfopoulos fut le premier à collectionner et où abondent les pièces exceptionnelles, dont quelques vases, notamment un splendide vase à vin de l'époque Tcheou, furent exposés à l'Orangerie des Tuileries en 1934 avec le trésor de Li Yu. Dans le numéro du 11 janvier dernier de *Beaux Arts*, M. Eumorfopoulos a raconté comment il put acquérir ce vase qu'il avait par inexpérience laissé échapper une première fois et comment il constitua peu à peu toute sa collection. Nous renvoyons nos lecteurs à cet article instructif.

§

Le **Rijksmuseum (Musée Royal) d'Amsterdam** peut s'enorgueillir, lui aussi, de récentes conquêtes singulièrement précieuses dues à l'intelligente activité de son directeur, M. Schmidt-Degener. Le dernier bulletin du musée nous apporte la reproduction de plusieurs œuvres intéressantes que des achats ou des dons y ont fait entrer depuis dix-huit mois: entre autres, un portrait du prince de Nassau par un maître

(3) V. *Mercure de France*, 1er mars 1935, p. 397.

français de la fin du xv[e] siècle; une *Vierge avec l'Enfant entre des saints, adorés par les donateurs*, triptyque dû à un maître de Delft du commencement du xvi[e] siècle; un très beau portrait de Guillaume d'Orange par Adrian Key, un *Christ en croix* du Greco, enfin — apport plus précieux encore puisqu'il fait rentrer au bercail natal trois créations du plus grand génie de l'école hollandaise — trois Rembrandt: un *Portrait de Saskia,* de 1633, un *Portrait de jeune garçon costumé en moine* qu'on suppose être le fils du peintre, Titus (1660), naguère au Musée de Moscou et vendu par le gouvernement des Soviets et un *Reniement de saint Pierre,* de la même année, provenant de l'Ermitage et acquis également du gouvernement soviétique.

M. Schmidt-Degener a pris occasion de cette bonne fortune et du cinquantenaire de la Société Rembrandt d'Amsterdam, à laquelle est due l'acquisition de deux des œuvres précédentes, pour organiser au Rijksmuseum une magnifique exposition du maître de Leyde qui, sans rééditer aucune des manifestations précédentes en l'honneur de Rembrandt, valait moins par la quantité que par l'heureux choix et la qualité des œuvres réunies. Parmi les plus significatives et les plus belles des trente-deux peintures exposées, on admirait, à côté des trois que nous citons plus haut, le petit portrait si curieux que Rembrandt exécuta de lui-même à l'âge de vingt-deux ans (1629), et où par la recherche des effets d'ombre et de lumière il se révèle déjà tout entier (Musée de Gotha); le *Rabbin étudiant* de la collection Nostitz de Prague (1634), le grandiose *Paysage* du Musée de Brunswick (1637) et, datant d'un peu plus tard, celui de la collection Etienne Nicolas de Paris, vendu naguère par le Musée de Moscou; *La Femme de Putiphar accusant Joseph* (1655), acquis du Musée de l'Ermitage par M. Knoedler; de la même année, le *Portrait d'Hendrickje Stoffels,* de la collection de lord Duveen; le *Titus lisant* du Musée de Vienne; un autre *Titus* passé il y a peu de temps dans la collection E. Nicolas; le *Portrait de Rembrandt par lui-même* (1659) et un *Portrait d'homme* (1662), de la collection Mellon; enfin nos merveilleux *Pèlerins d'Emmaüs* du Louvre. — A ces peintures étaient joints soixante et un dessins non moins caractéristiques,

parmi lesquels plusieurs prêtés par l'Albertina de Vienne, dont un *Eléphant,* le curieux croquis d'après le *Balthazar Castiglione* de Raphaël et deux scènes de l'histoire du jeune Tobie; puis des *Paysages* de la collection du duc de Devonshire; une *Femme dormant accoudée à une fenêtre* et un *Christ en croix* du Musée de Stockholm; *Loth quittant Sodome,* de notre Bibliothèque Nationale. Enfin trente-cinq épreuves particulièrement belles de ses plus célèbres estampes glorifiaient Rembrandt aquafortiste.

Sur le chemin ou au retour d'Amsterdam, les visiteurs de cette remarquable exposition purent en admirer une autre, non moins belle et intéressante, organisée pour inaugurer le nouveau **Musée de Rotterdam,** récemment reconstruit dans un style moderne, et y fêter un autre maître hollandais: l'exquis Vermeer de Delft, délicieux poète, celui-là, de la vie calme dans la lumière limpide. Choisies dans sa production très resteinte comme on sait, treize œuvres parmi lesquelles la *Laitière* et la *Rue* de l'ancienne collection Six, la *Lettre* (toutes trois appartenant au Musée d'Amsterdam), le *Portrait de femme* du Musée de Budapest, *Jésus chez Marthe et Marie,* d'Edimbourg, des *Femmes dans un intérieur* du Musée de New-York et de la collection Beit de Londres, la *Femme écrivant* de la collection Morgan, enfin notre *Dentellière* du Louvre, le représentaient magnifiquement, et autour d'elles un choix abondant d'œuvres marquantes de ses contemporains, principalement de H. Terbrugghen, H. van der Burch, Carel Fabritius, Pieter de Hooch, Emanuel de Witte, constituaient un excellent tableau de l'activité des écoles d'Utrecht et de Delft à cette époque.

MÉMENTO. — Nos lecteurs connaissent déjà, par l'éloge que nous en avons fait ici, la belle publication *Les Trésors d'art des bibliothèques* due au regretté Richard Cantinelli et à M. Emile Dacier. Les bibliophiles qui la possèdent devront y adjoindre un magnifique volume où un de nos meilleurs érudits provinciaux, M. Lucien Morel-Payen, vient, grâce au concours amical et dévoué d'un éditeur dont on ne saurait trop louer, en ces temps difficiles, le courageux effort, de nous présenter *Les plus beaux manuscrits et les plus belles reliures de la Bibliothèque de Troyes* dont jusqu'à cette année il était le conservateur (Troyes, Platon, impr.-éd., in-4, XIII-194 p. av. 52 planches; 240 et 375 fr.). Tout s'accorde à

recommander cet ouvrage à leur attention : l'intérêt tout particulier du sujet; la science et l'autorité avec lesquelles il est traité, le soin et la beauté de la présentation. Quel meilleur et plus compréhensif historien les chefs-d'œuvre annoncés dans le titre de ce volume pouvaient-ils avoir que celui qui, pendant plus de quarante-six ans, vécut en leur compagnie et les entoura de soins dans cette bibliothèque que l'heure de la retraite le contraint d'abandonner? L'on conçoit, en lisant son beau livre, qu'il ait tenu à ne pas les quitter sans leur témoigner sa reconnaissance pour les joies qu'ils lui procurèrent et sans nous faire partager son admiration en ajoutant du même coup à la liste des nombreux ouvrages où il s'est appliqué à faire connaître et à célébrer les richesses de sa petite patrie — tels, pour ne citer que les plus marquants dans le domaine de l'art et de l'archéologie, son précieux *Guide dans Troyes et le département de l'Aube*, son *Troyes et Provins*, ses monographies du *Musée de Troyes*, de *l'Eglise Saint-Nicolas de Troyes* et de sa chère Bibliothèque — un nouveau volume, d'une ampleur et d'un intérêt artistique beaucoup plus grands, à la gloire de sa ville natale qu'on ne soupçonnait pas détenir un pareil trésor.

Ayant son origine dans une donation, faite en 1651 au couvent des Cordeliers de Troyes par un chanoine de cette ville, Jacques Hennequin, de tous ses livres et manuscrits, à charge de les mettre trois fois par semaine à la disposition du public, enrichie ensuite considérablement, à la Révolution, par l'apport de 110 à 120.000 volumes et de près de 3.500 manuscrits provenant de la confiscation de vingt-quatre bibliothèques couventuelles de Troyes et du département (parmi lesquelles celle de l'abbaye de Clairvaux, d'où vient près de la moitié des manuscrits actuels de la Bibliothèque) et de seize « librairies » d'émigrés ou de condamnés politiques, accrue enfin, au XIXe siècle, par plusieurs importantes donations d'amateurs locaux, la Bibliothèque publique de Troyes, avec ses 202.000 imprimés, dont plus de 600 incunables, et ses 3.184 manuscrits de toute espèce, occupant, en d'innombrables et imposantes rangées, toute la hauteur réunie des deux immenses dortoirs superposés de l'ancienne abbaye de Saint-Loup, ne saurait prétendre compter parmi les bibliothèques de France les plus considérables au point de vue du nombre des volumes — d'ailleurs notablement diminué par des prélèvements opérés en 1804, sur l'ordre du Premier Consul, en faveur de la Bibliothèque Nationale et dont profita aussi indûment la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier qui, à elle seule, s'appropria 2.575 imprimés et 327 manuscrits —; mais, en dépit de ces pertes re-

grettables et, en 1873, de vols commis par le conservateur Harmand, émule du trop fameux Libri, nulle bibliothèque provinciale française n'est plus riche au point de vue de la valeur documentaire et artistique. « Il serait possible », dit M. Dacier dans la préface de l'ouvrage qui nous occupe, « d'écrire l'histoire à peu près complète de la paléographie, de la miniature et de la reliure en France depuis le XIIe siècle jusqu'au XIXe, à l'aide des seuls documents empruntés à cette bibliothèque. » Le choix que M. Morel-Payen, après l'exposé historique que nous venons de résumer, a fait des plus belles pièces de ce trésor le prouve de façon éclatante. Il l'a fait porter sur 94 manuscrits et 51 reliures, qu'il décrit et commente savamment, et dont 168 excellentes reproductions en phototypie, groupées chronologiquement sur 52 planches et accompagnées d'indications détaillées, permettent d'admirer la beauté et l'intérêt.

Le plus ancien manuscrit de la Bibliothèque, dont la planche I reproduit une page, est un *Liber pastoralis* de saint Grégoire le Grand, datant de la fin du VIIe siècle, qui a appartenu aux humanistes troyens les frères Pithou. Viennent ensuite, à partir du commencement du Xe siècle, nombre de manuscrits faisant partie des 340 antérieurs à la fin du XIIe constituant le premier fonds de Clairvaux, que saint Bernard et ses successeurs ne cessèrent d'accroître tant par les travaux des *scriptores* de l'abbaye ellemême que par des acquisitions dont la dernière et la plus importante fut, en 1781, celle de la riche bibliothèque formée, au cours de cinq générations, par la famille bourguignonne des Bouhier. Parmi ces pièces exceptionnelles du haut Moyen Age, il faut citer notamment un *Evangéliaire* daté de 909, une *Cité de Dieu* de saint Augustin du XIe siècle, une *Bible* en deux volumes enrichie de 89 miniatures ou lettres ornées, exécutées probablement dans un atelier parisien, et plus précieuse encore par des corrections de la main même de saint Bernard; une autre *Bible* parisienne ornée de 13 tableaux de concordance des Evangiles et ayant conservé sa reliure originale en bois recouvert de peau; une autre en cinq volumes grand in-folio, comprenant 1.139 initiales en couleurs; six volumes, constituant un *Nouveau Testament* presque complet, antérieurs à 1137, et donnés à Clairvaux par Henri, fils de Louis le Gros; enfin un manuscrit intitulé *Beati Gregorii Papae expositio super Cantica Canticorum*, dont les enluminures, merveilles de style et d'élégance, rappellent celles du *Psautier de Blanche de Castille* et annoncent l'art du XIIIe siècle, que vont représenter brillamment, entre autres, une très belle *Bible* en trois volumes in-folio abondamment illustrés de peintures, un *Bré-*

iaire de Cîteaux, réservé, dit une note, à l'usage exclusif de l'abbé e Clairvaux, un *Graduel* de la collégiale Saint-Etienne de Troyes xécuté probablement à Paris. — Au XIVe siècle, où l'enluminure es manuscrits va se faire plus pittoresque, où les artistes, de plus n plus tournés vers l'observation de la nature et de la vie, déloient toute leur fantaisie imaginative dans l'ornementation des nitiales et remplissent toutes les marges du texte de souples ntrelacements de rinceaux et de feuillage où s'ébattent des oieaux, des animaux fantastiques et de petits personnages parfois rotesques, voici d'autres pièces remarquables dont la plus typique st une traduction de la *Bible historiale* de Pierre Comestor, ornée e 116 miniatures et de 142 initiales qui constituent un magnique spécimen de l'art que nous venons de décrire. Du même siècle, nais exécuté en Italie, est un précieux recueil d'œuvres de Cicéron nnoté par Pétrarque, mais malheureusement mutilé, qui provient e la bibliothèque des frères Pithou. — Le XVe siècle est représenté rincipalement par un *Missel* de l'église Saint-Jean de Troyes et ar des *Postilles de Nicolas de Lyre sur le Pentateuque*, manuscrit exécuté sur l'ordre de l'évêque de Troyes Louis Raguier pour a Théologale de cette ville et orné de scènes délicieuses où contiuent de s'affirmer les brillantes qualités techniques de l'art du IVe siècle unies au souvenir des styles précédents. Il faut y ajouter ne autre pièce capitale : un *Rouleau des morts*, vénérable parnemin, long de 8 m. 10, provenant de l'abbaye de Saint-Bénigne e Dijon et illustré d'une admirable représentation du martyre u saint patron de l'abbaye et de deux figures non moins remaruables de religieux défunts. — Pour le XVIe siècle, il n'y a guère signaler qu'un manuscrit florentin de la *Guerre des Gaules* de lésar orné de belles initiales où se détachent sur fond d'azur es têtes ayant le relief de médailles. — Mais la décadence de la niniature va bientôt se faire sentir et s'accentuer rapidement. l faut sauter deux siècles pour retrouver un manuscrit peint : *a très sainte Trinosophie*, grimoire cabalistique dû au fameux venturier le comte de Saint-Germain, d'une calligraphie très soinée, illustré de figurations allégoriques finement peintes, mais des lus hermétiques, qui fut saisi sur Cagliostro lors de son incarération au château Saint-Ange en 1789.

Venons aux reliures. La Bibliothèque de Troyes a la bonne ortune de posséder la plus importante collection de reliures romaes qui existe en France et à l'étranger : neuf manuscrits du XIIe t du XIIIe siècle ont conservé leur reliure de l'époque, consistant n des ais de bois recouverts complètement d'un cuir brun estampé froid de motifs accolés les uns aux autres, quelquefois autour

d'un ornement central et représentant soit des personnages empruntés à la Bible, à la Fable ou aux romans de chevalerie, soit des animaux fantastiques, soit des arabesques décelant l'influence orientale; le tout dans un encadrement de clous étoilés ou fleurdelysés. Ces exemplaires, dit l'éminent spécialiste anglais M. G.-D. Hobson, « sont les plus intéressants de toutes les reliures anciennes connues parce que leurs fers sont plus étroitement apparentés que ceux de toutes les autres à l'art de leur époque ». Les neuf reliures romanes de Troyes — dont nous ne citerons que la plus belle, habillant des *Commentaires sur les Epitres de saint Paul* — se placent ainsi par leur qualité — à laquelle s'ajoute, pour la plupart, un excellent état de conservation — autant que par le nombre au premier rang des quatre-vingt-dix existant dans le monde entier. Il convient de mentionner ensuite, pour le XIIIe siècle, une pièce unique : une reliure portant sous deux fleurs de lys le blason des abbés de Clairvaux et que M. Hobson signale comme la seule reliure française en cuir *ciselé* (et non pas décorée de fers poussés sur le cuir) qu'il connaisse. — A côté de ces œuvres sobrement parées, aux tons de bure, rutile une pièce merveilleuse du XIIIe siècle: *L'Evangéliaire* de l'abbaye troyenne de Notre-Dame-aux-Nonnains, dont le plat supérieur est revêtu d'une plaque de vermeil repoussé offrant le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, dans une riche bordure d'émaux bleus accompagnés de cabochons, somptueux présent offert au monastère par une de ses abbesses, de la maison de Saint-Phal. — Comme contraste, voici, au XVe siècle, des reliures en parchemin brut ou orné d'un sobre décor conforme à l'austérité voulue par saint Bernard; puis un *Bréviaire* dont la reliure, signée du frère Mathieu Warn, du couvent de Beaupré-en-Beauvaisis, montre, au centre d'une bordure de fleurs de lys et de roses, celui-ci agenouillé au devant de saint Bernard; -- au XVIe siècle, deux pièces capitales provenant du célèbre bibliophile Grolier, l'une offrant le type traditionnel des reliures auxquelles son nom est attaché, l'autre le type à médaillons dont on ne connaît que dix-huit exemplaires; un Pétrarque dans une reliure de Maio, dit Maioli; des livres ayant appartenu à Catherine de Médicis, à Marguerite de Valois, au cardinal Charles de Lorraine, dont ils portent les armoiries (ces reliures aux armes de personnages célèbres sont d'ailleurs légion à la Bibliothèque); — au XVIIe, une reliure aux armes de Marie de Médicis par Le Gascon; une reliure à arabesques, seul spécimen du savoir-faire de l'artiste troyen Petit-Lorrain; des livres aux armes de Colbert; — au XVIIIe, en contraste avec les sobres reliures uniformes vêtant les innombrables volumes de la bibliothèque des Bouhier et timbrées de leur blason,

de somptueux maroquins de Padeloup habillant notamment les célèbres recueils de gravures sur le sacre de Louis XV et autres fêtes données en son honneur, et un volume de la « Bibliothèque bleue » troyenne aux armes de Mme de Pompadour; une magnifique reliure de Capé pour une *Vie de saint Joseph* imprimée à Troyes en 1543, qui a appartenu à l'historien troyen Grosley; des reliures de Bozérian; enfin un charmant petit volume qui enferme un manuscrit calligraphié par J.-S. Monnier, la *Lucile* de Marmontel avec musique de Grétry et dont les deux plats sont peints à la gouache de scènes galantes dans un encadrement de broderies et de paillettes d'or et d'argent.

Arrêtons là l'énumération de ces richesses : quoique très incomplète, elle suffit à donner une idée de leur quantité et de leur qualité. Mais ne terminons pas sans remercier vivement M. Morel-Payen de nous les avoir fait connaître et sans nous associer chaleureusement aux justes félicitations que M. Emile Dacier, en présentant son livre, lui adresse pour un tel travail, digne d'être proposé en exemple à tous les conservateurs de nos bibliothèques provinciales.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Pourquoi l'Angleterre et la France doivent rester amies. — Quand l'auteur de cet article parla au Théâtre de Bordeaux en 1902, le président de la réunion était le député de cette ville, l'honorable M. Charles Chaumet. Ce dernier déclara, après avoir entendu le discours du conférencier, qu'il « remettait dans sa poche » ce qu'il allait dire de son côté. M. Charles Chaumet avait l'intention de parler de l'effort moral de la France et de l'Angleterre en faveur de la liberté, de l'égalité et de la fraternité: la devise commune des deux pays; mais il venait d'entendre le conférencier parler, au contraire, de leur intérêt matériel, de la réduction des tarifs douaniers français, de l'amitié de la classe moyenne anglaise pour le voisin « nourricier » de l'autre côté de la Manche, enfin de leur intérêt commun manifesté par l'acceptation unanime de l'Association des Chambres de Commerce britanniques de venir en France, et de montrer aux Français que peu importait le Gouvernement qui régissait l'Angleterre puisque la classe moyenne anglaise, représentée par les Chambres, n'hésitait pas à faire ce geste, considérant

l'amitié des Français comme une nécessité matérielle, et que la mesure de leur sympathie morale se manifestait précisément par là. Il faut bien se rappeler que la Grande-Bretagne est un pays démocratique et que les mesures, plutôt que les hommes qui les proposent, intéressent la population; que le Foreign Office est obligé de suivre les indications populaires, peut-être malgré lui, et bien qu'il se révolte contre ceux qui osent le critiquer. L'Angleterre, enfin, est dirigée par l'intérêt. En thèse générale, il y a la Chambre des lords, composée de propriétaires du sol et des chefs de l'Eglise anglicane en Angleterre; il y a, en second lieu, dans la Chambre des Communes, les représentants des industries britanniques, soit conservateurs, soit progressistes; en dernier lieu, il y a la classe ouvrière, qui a finalement demandé à gouverner, a obtenu, à son tour, la majorité dans « the House of Commons » et s'est révélée, en capacité, l'égale de ceux qui jusqu'alors avaient gouverné le pays.

Gladstone, le grand chef libéral qui, après sir Robert Peel dont il était le disciple, domina par son influence personnelle l'esprit public en Grand-Bretagne, Gladstone a dit qu'il y avait en outre les grandes revues et la presse, qui formaient « la quatrième roue » du wagon roulant à travers le pays, et qui entraînaient l'opinion du peuple britannique, et, par là, son action.

On peut voir ainsi pourquoi les ministres des Affaires étrangères britanniques ménagent l'opinion publique du moment ou du lendemain, car elle peut changer selon les réactions des intérêts populaires. Néanmoins, il y a une chose qui ne change pas: c'est la géographie. L'Angleterre et la France se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre; la Manche, au lieu de les séparer, devient de plus en plus un trait d'union. Le jour arrivera, peut-être, où des tunnels entre les deux pays (tunnels que l'aviation et les sous-marins rendent plus que jamais nécessaires), resserreront encore leurs communications et où les habitants des deux nations amies arriveront à coopérer plus efficacement pour le maintien de cette liberté si précieuse à tous les pays que baignent l'Atlantique et la Mer du Nord: les Belges, les Hollandais et les

Pays Scandinaves d'un côté; les Etats-Unis, le Canada, de l'autre.

Il y a lieu, par conséquent, de rendre toujours plus étroits es liens qui unissent les deux pays, rapprochés par ces sentiments de liberté et de fraternité. Si les deux pays sont résolus à faire respecter la Société des Nations, c'est dans leur intérêt commun; il s'agit pour eux de supprimer la guerre omme un obstacle au progrès de cette liberté populaire ui est à la base de nos institutions.

Enfin, il faut se rappeler que la Grande-Bretagne est déentralisée, qu'il n'y a pas de préfets à qui le Gouvernement entral puisse donner des instructions; que l'Ecosse a des nstitutions différentes de celles de l'Angleterre; que « the sle of man », « the Channel Islands » ont leur parlement séparé; que « l'Ulster », la partie protestante de l'Irlande, omme « the Isle of man » et « the Channel Islands », a son arlement local, et que le reste de l'Irlande catholique est, eut-être provisoirement, indépendant.

Il ne faut pas oublier, pour conclure, que le Gouvernement ritannique doit sa durée peut-être à cette décentralisation ui fait que chaque partie du royaume a assez à faire en s'ocupant de ses intérêts locaux plutôt que des intérêts généraux u vaste Empire, gérés par le Gouvernement Central.

Ce sont, peut-être, les raisons pour lesquelles beaucoup de 'rançais ne peuvent comprendre un pays dont l'objectif st, au fond, le même que celui de la France, bien que les ıoyens employés pour l'atteindre diffèrent totalement.

Cela explique pourquoi le Gouvernement de la Grande-retagne ne peut s'aventurer dans les voies naturelles à un ays centralisé, sans danger d'être contrecarré par une élecion qui peut mettre en échec sa politique. Mais l'objectif este le même: la Grande-Bretagne et la France ont un intérêt ıatériel commun, il leur importe donc de conserver la paix, on seulement entre elles, mais dans le monde entier, avec quel les deux pays font des échanges commerciaux.

D'autre part, la Société des Nations permet aux hommes 'Etat de se connaître sans que leur rencontre laisse croire u public que les intérêts de certains membres peuvent être

lésés. Enfin, une grande guerre et ses suites ont démontré que le résultat des entreprises militaires ne profite pas toujours même aux neutres.

La Grande-Bretagne, la France et les petites nations qui les suivent sont décidées à maintenir la paix entre elles et à ne pas déclancher une guerre générale pour punir ceux que la nécessité oblige à ouvrir à leur population croissante un territoire colonial, ou une source de matières premières manquant à leur industrie.

On peut se demander pourquoi la Société des Nations perdrait de son influence si l'Angleterre et la France, assistées des petites nations, continuaient à y siéger jusqu'au moment où les autres grandes puissances jugeraient à propos de se joindre à elles à nouveau: ce moment viendra, cela n'est pas douteux, et, ceux-là le pensent qui, comme l'auteur de cet article, ont vu, depuis trois générations, les changements succéder dans le monde aux changements. Ceux-ci ont peut-être été dus parfois à l'insuffisance du pouvoir de l'idée démocratique à Genève et ailleurs.

SIR THOMAS BARCLAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Albert Guislain: *Le Palais de Justice* ou *Les Confidences du Mammouth*, Editions du Cheval de Bois. — J.-B. Haesaert, Paul Brien, Auguste Ley, F.-H. Van den Dungen, A.-P. Dustin, Victor Bohet: *Construction d'un Etat: Russies*, Equilibres, Bruxelles. — Paul Dewalhens: Les poètes: *Le cri sous la tente*, Les Cahiers du Journal des Poètes. — Edmond Vandercammen: *Saison du Malheur*, id. — Van der Fest: *La Meuse*, Les Editions littéraires.

M. **Albert Guislain** est un avocat encore jeune, que la littérature occupe sans qu'il soit pour cela tenté de délaisser le barreau, et qui a entrepris de retracer la topographie, la physionomie, l'histoire du Palais de Justice de Bruxelles. Ce monument, on le sait, est un des plus vastes d'Europe. La gigantesque tour qui le domine offre au touriste un observatoire qui permet par temps clair de distinguer les cloches de Saint-Rombaut à Malines. Son porche cyclopéen eût enchanté Victor Hugo s'il l'eût connu, et sa salle des Pas Perdus est d'une grandeur tout assyrienne. Sommé d'une couronne royale formant lanterneau que l'accoutumance et le temps ne parviennent pas à rendre acceptable, il fut long-

mps considéré comme un parfait exemple du « Kolossal cohérent ». Peu à peu, malgré ses imperfections, il s'est posé dans le paysage, et si vu de face, par la rue de la égence, il reste lourd et empilé, il faut cependant connir que certains de ses aspects d'ensemble sont fort beaux, une beauté sans discrétion, mais pleine de force et d'or- eil. Familier de ce monstre dont il sait les détours, Albert hislain a décrit, avec une bonhomie pleine de verve, l'atmos- ıère de ses différentes chambres, les us et coutumes de s gens de toge et de basoche, la morgue d'une magistra- re qui n'a jamais passé pour avoir le sourire, et avec quelle le barreau belge a longtemps vécu sur pied de erre. Il a fait revivre aussi les plaideurs: grands procès olitiques et procès de presse, assassinats célèbres comme s affaires Joniaux et Peltzer, drames mondains comme ffaire Waddington-Balmaceda: il n'y manque que le récit la toute récente et scandaleuse affaire Guérin-Natan.

Mais ce n'est pas seulement en cour d'assises que nous nduit ce guide souriant et disert. Il n'a garde de négliger pittoresque marollien de la simple police et de la correc- onnelle, et nous voyons revivre, sous sa plume colorée, les *rabbers* (truands) et les *Houndendieven* (voleurs de chiens) cette rue Haute, aujourd'hui fort assainie, qui est un peu tre Whitechapel à nous. Par ailleurs, et comme bien on pense, ce sont les avocats qui occupent, dans ce livre, première place. Et cela a permis à l'auteur un grand ombre de portraits fort bien venus de nos grands maîtres: fougueux Edmond Picard, volcanique, encyclopédique, rivain dont le style hirsute appartient au genre dit « maca- ıe flamboyant », mais qui n'en fut pas moins un des pre- iers jurisconsultes d'Europe doublé d'un orateur d'une élo- ence corrosive; Charles Woeste, bigot, bilieux, verdâtre, ï, — mais qu'armaient une dialectique, une érudition, une émoire impitoyables; les deux Jansons, le père et le fils, les us français de nos maîtres, d'une élégance athénienne; le lide Bara, et Me Bonnevie qu'animait une fougue sauvage; nt d'autres, que je ne puis même citer; mais je voudrais eillir, en passant, une anecdote et un mot, parce qu'ils nt du Forain, et du meilleur: Me Sohier, avocat montois

d'un esprit endiablé, qui s'établit à Bruxelles à la fin de sa vie, était un homme d'un aspect saisissant. Imaginez une tête qui faisait l'effet de ne pas être plus grosse qu'une pomme, une pomme dans la pulpe de laquelle on aurait sculpté un masque de chimpanzé. Et là-dessous un corps énorme: on l'eût dit en baudruche, et pour cause, car Me Sohier souffrait d'un œdème qui l'emporta. Parfait cynique, et malgré son grand talent, médiocrement prisé de ses confrères, il se traîne à la barre, presque mourant, et affronte la plaidoirie d'un adversaire qui lui décoche plusieurs traits venimeux, destinés à toucher l'homme sous la robe de l'avocat.

— Me X..., s'écrie Me Sohier, je vous avertis que vos coups d'épée sont des coups d'épée dans l'eau! N'avez-vous pas vu que je suis hydropique?

On jugera par ce trait, choisi entre cent, que l'œuvre d'Albert Guislain ne néglige pas le piquant. Mais elle a aussi le grand mérite de constituer un large et profond tableau du mouvement de nos idées depuis un demi-siècle. Il n'est aucune de nos grandes préoccupations morales, politiques et sociales qui ne s'y reflète; et les confrères français de Me Guislain, qui voudront bien pénétrer avec lui dans les entrailles de notre Mammouth, y trouveront matière à de fructueux parallèles.

La Belgique a délégué en **Russie** une équipe de professeurs et d'intellectuels chargés d'étudier sur place le régime soviétique. Cette mission était conduite par le professeur Bordet, de l'Université de Bruxelles, titulaire du prix Nobel.

La Revue *Equilibres* a publié partiellement le résultat de cette enquête, dont on ne peut suspecter la bonne foi ni la méthode. Dans l'ensemble, elle est optimiste, avec des réserves qui s'imposent et qu'il faut énumérer d'abord. Il importe de considérer que la Russie d'avant-guerre était un des Etats les plus mal administrés du monde, et de la structure la plus misérable. Le régime actuel s'est élevé sur une sorte de *tabula rasa*. Pour ce peuple sans patrimoine moral ni économique, tout ce que l'on ferait qui serait « nouveau » paraîtrait un progrès sur la décomposition antérieure. Il convient aussi de reconnaître que le dilettantisme, la séré-

nité intellectuelle, l'impartialité esthétique, politique et philosophique à quoi nous croyons pouvoir prétendre, ne trouve aucune place en Russie. Des intellectuels mûrs, à formation occidentale, n'y sauraient normalement trouver d'air respirable. Ceci dit, les Soviets ont réalisé, selon le mot du professeur Bohet, une « expérience formidable » qui se manifeste par des *« phénomènes originaux et audacieux. »* Et le professeur Haesaert ajoute: « Au contact de l'expérience soviétique, nous avons perçu, mieux que jamais, l'efficacité d'un activisme rationnel pour la conduite des choses humaines. »

Dans le domaine des sciences appliquées, et particulièrement de la médecine et de la criminologie, cela semble exact. Dans le domaine pédagogique, tout ce que l'on peut dire, c'est que la Russie a créé des écoles d'un modèle qui ne peut convenir qu'à elle seule. Dans le domaine des lettres et des beaux-arts, comment applaudir au charcutage qui transforme *Hamlet* en un drame communiste? Comment croire, avec le régisseur soviétique Meyerhold, que toute œuvre d'art est « tendancieuse de nature », et avec M. Georges Bohet, qu'il soit loisible de découvrir dans un quintette de César Franck la figure de l'idéal soviétique luttant contre l'hydre bourgeoise?

Je voudrais, en terminant cette chronique, revenir précisément à l'art « non tendancieux », et dire quelques mots des poètes. M. Edmond Vandercammen, dont j'ai signalé en son temps les poèmes intitulés *le Sommeil du Laboureur* et *Naissance du sang,* vient de s'adjuger le prix Verhaeren avec un nouveau volume, **Saison de Malheur.** M. Vandercammen avait débuté par la poésie amorphe et sacrifié à l'inintelligible avec l'espoir d'agripper l'ineffable. Il en est revenu, comme beaucoup d'autres, et l'on trouve dans son nouveau recueil de longs fragments parfaitement compréhensibles, et de nombreux vers, à la vérité encore blancs, mais ce sont des vers, et c'est bien agréable à rencontrer à Bruxelles! Au surplus, cette intelligibilité et cette cadence enfin retrouvées permettent de découvrir ce dont par ailleurs on se doutait en regrettant de ne pouvoir être plus affirmatif: à savoir que M. Vandercammen a un tempérament de poète tout à

fait remarquable ,et que bien en deçà des richesses verbales et des rutilements d'images, il est capable de percevoir et de traduire les correspondances les plus subtiles et parfois les plus profondes.

M. Paul Dewahens, par contre, avec une esthétique qui ne semble pas essentiellement différente de celle que M. Vandercammen pratiquait il y a quelques années, ne paraît guère, dans son **Cri sous la tente**, se rendre compte que faute de clef nous ne pouvons que rester insensibles devant des élucubrations de cet acabit:

Curieux ce retour en soi
Comme des lames de phare,
Balayant sans le savoir
Les rancœurs de l'immédiat.

Enfin M. Van der Elst a consacré à la **Meuse** une centaine de pages couvertes d'un texte invertébré. On devine, sous ces vagissements prétentieux et dépourvus de tout sens, beaucoup de pauvreté d'imagination, avec une pénible impuissance à atteindre au mythe et à la synthèse, qui seuls peuvent relever le genre descriptif. Un fâcheux début, il faut avoir le courage de le dire avec une franchise chirurgicale.

EDWARD EWBANK.

LETTRES PORTUGAISES

G. Le Gentil: *La littérature portugaise;* Armand Colin, Paris. — Moses Bensabat Amzalak: *Trois précurseurs portugais;* Lib. du Recueil Sirey, Paris. — Ad. Casais Monteiro: *Cartas ineditas de Antonio Nobre;* Ed. « Presença », Coimbra. — Ad. Casais Monteiro: *A Poesia de Ribeiro Couto,* Ed. « Presença », Coimbra. — Mémento.

L'étrange résurrection contemporaine des dieux nationaux, ayant pour incarnation et pour instrument l'homme prédestiné, doit porter à réfléchir et à étudier comment, depuis les origines jusqu'à nos jours, a pu évoluer et se développer l'idée de nation. Au Portugal, nous la voyons naître avec la Chrétienté militante, et la nation portugaise est l'une des plus anciennement constituées de l'Europe. A son apparition, elle dispose d'une langue et d'un peuple nettement différenciés d'avec les voisins de la Péninsule, et la conscience d'être inaliénable n'a fait jusqu'aujourd'hui que

affermir. C'est sur cette base que s'appuient nos deux uvrages: *Le Portugal littéraire d'aujourd'hui* et *La Répu-lique portugaise.* Le premier, paru il y a plus d'un quart e siècle, devait être complété par un travail plus ample, nbrassant l'ensemble de la **Littérature portugaise.** Il ne ous a pas été permis de lui donner le jour; mais, au cours e ces chroniques, nous nous sommes fait un devoir de jeter e temps à autre des coups de sonde dans le passé et de nercher à définir de notre mieux l'*ethos* portugais, les aractéristiques de la langue et de la race, telles que nous s présente l'œuvre des poètes et des prosateurs de marque. ous ne sommes ainsi que mieux placés pour applaudir sans éserves au manuel pratique et complet, où M. le Professeur . Le Gentil, avec la sûre érudition de l'historien et la ibtile pénétration du critique servi par une méthode stricte, nalyse et résume l'activité littéraire du Portugal et du Brésil travers les siècles.

M. Le Gentil excelle à sérier et à classer les matières e son étude, aussi bien qu'à dégager le caractère des hommes des œuvres. Ce qu'il se propose, il le réalise. Définir des ndances, établir une échelle provisoire de valeurs, tâche issée en suspens jusqu'ici, rattacher les auteurs aux grands ourants européens, car tout se tient sur notre continent, arquer enfin les rapports entre la littérature et l'évolu-on des mœurs, tel a été son but. Et il y est allé sans éfaillance.

Nous saurons gré tout de suite à cet hispanisant de haute aleur d'avoir tenu à insister, dès le début, sur la parfaite utonomie linguistique et intellectuelle du Portugal. Parlé ujourd'hui par près de 50 millions d'hommes, tant en Eu-ope qu'en Amérique et en Afrique, le portugais est resté lus proche que le castillan des parlers populaires de la éninsule. A l'origine, il ne faisait qu'un avec le langage e la Galice. Son expressivité particulière lui valut d'être, ès avant la Renaissance, l'instrument préféré des poètes riques en Ibérie. Sa phonétique, influencée sans doute oins par la race que par le voisinage de l'Océan, tend à rapprocher, dit M. Le Gentil, des autres langues de l'Occi-ent, en particulier de l'anglais et du français.

Le lyrisme portugais débute aux XIIe et XIIIe siècles par la poésie des *cancioneiros*, où prédominent le sentiment et l'imagination. Et bientôt apparaît la satire. Sur un fond traditionnel de rites rustiques s'est greffée l'influence des trouvères et troubadours de France. Dans les *Chansons d'Ami* s'exprime dans toute sa pureté la *saudade* portugaise, l'amoureuse nostalgie. Poésie à la fois naïve et subtile, dit le savant critique. Au XIVe siècle apparaît la prose, encore hésitante et confuse, en quelques ouvrages didactiques. Du cycle des romans bretons il ne reste presque rien. On sait seulement que ce genre avait trouvé en Portugal son terrain d'élection avec l'*Amadis de Gaule*. Avec le XVe siècle, qui fut pour le Portugal l'aurore des grandes entreprises, surgit la chronique historique, que devait illustrer tout de suite un homme de génie: Fernâo Lopes, habile à encadrer en de prestigieux tableaux d'ensemble des figures saisissantes de vérité. A l'analyse des sentiments, dit M. Le Gentil, s'ajoute chez lui le détail précis, réaliste, qui évoque le geste et ressuscite le décor. Le *Chansonnier général*, où figurent 286 poètes, est de cette époque. A travers l'influence de l'Espagne et le maniérisme aristocratique, persiste le sentiment portugais. On y découvre parfois, selon M. Le Gentil, comme une première ébauche de romantisme avec le sentiment de la nature.

Et voici le grand siècle portugais, qui est le XVIe. Voici le roman de *Palmeirim d'Angleterre* de Francisco de Morais; voici *Menina e moça* de Bernardim Ribeiro, *Crisfal* de Christovam Falcâo qui, par le chemin de la pastorale amoureuse, annoncent l'avènement du lyrisme subjectif. Voici Gil Vicente, créateur du théâtre en Ibérie, qui posséda au suprême degré le sens du comique, et qui fit revivre dans son œuvre tous les vieux genres populaires. C'est le dernier survivant du moyen âge. Voici Sà de Miranda qui prêcha, dit M. Le Gentil, la même croisade que Ronsard et Du Bellay. Humaniste accompli, il ne fut, selon notre critique, qu'un italianisant assez maladroit. Son disciple, Antonio Ferreira, le Du Bellay portugais, garde la célébrité que lui valut sa tragédie déjà cornélienne d'*Inès de Castro*, chef-d'œuvre du théâtre portugais. Voici les Grandes Découvertes et leurs

historiens: Joao de Barros, Diogo do Couto, Damiâo de Gois. Voici Camoens, qui est la synthèse épique et lyrique de tout le mouvement.

L'apport essentiel de l'humanisme en Portugal fut le raffinement de la forme. En même temps, la grande aventure maritime développa le goût de l'observation, la curiosité des mœurs exotiques à travers une production, où se mêlent tous les genres. Camoens, héritier de l'idéal chevaleresque, manifeste surtout cependant le sens de la réalité. Et sur ce point, M. Le Gentil se retrouve d'accord avec MM. Lopes-Vieira et J. M. Rodrigues. Ce souci du réel l'oblige à pratiquer une technique plus savante et à s'évader du maniérisme de son époque, pour exprimer ce que la vie a jeté de plus douloureux dans son âme, c'est-à-dire de plus profondément humain. Aussi M. Le Gentil le regarde-t-il, non seulement comme un grand poète de l'amour, mais comme un grand poète pessimiste. Fier de sa race, il eut le pressentiment d'un imminent déclin de la grandeur lusitanienne. La décadence est venue au XVIIe siècle avec la perte momentanée de l'indépendance. Le goût espagnol et la langue castillane elle-même envahissent les lettres portugaises. De cette époque, où la perfection du style cache mal l'indigence du fond, M. Le Gentil ne veut guère retenir que deux figures contrastées, celle de l'ironiste Gregorio de Matos, que le Brésil regarde comme le premier en date de ses poètes, et Rodrigues Lobo, auteur d'églogues réputées et d'un manuel de parfaite civilité intitulé *La Cour au Village*. Il n'oublie point toutefois Francisco Manuel de Melo, dont le *Fidalgo aprendiz* fut sans doute utilisé par Molière dans son *Bourgeois gentilhomme* et qui, célibataire endurci, écrivit un fort curieux manuel du mariage. L'éloquence à la fois abondante et pratique du P. Antonio Vieira illustre également le XVIIIe siècle.

M. Le Gentil ne consent pas à regarder le XVIIIe siècle portugais comme une époque d'obscurantisme. Il y voit, au contraire, se lever l'esprit de progrès. Grâce à Pombal, l'action des Jésuites est battue en brèche au profit des études scientifiques. On commence à s'inspirer des idées françaises. En lutte contre le gongorisme et la préciosité, l'*Arcadie*,

née de modes italiennes, favorise l'influence du classicisme français. Au Brésil, éclôt l'*Ecole de Minas*, qui, avec Tomaz Antonio Gonzaga et Ignacio da Silva Alvarenga, annonce le Romantisme et qui, avec José Basilio da Gama, nous donne la pittoresque épopée anticléricale d'*Uruguay*, sœur brillante du *Caramurù* de Santa Rita Durâo. Le facile talent de Bocage, le bohème, est jugé assez sévèrement par l'excellent critique, et Filinto Elysio, qui ouvrit la voie à Garrett, lui paraît manquer d'audace. C'est que, durant plusieurs siècles, le Portugal intellectuel, tiraillé entre des tendances contradictoires, ne réussissait pas à mettre d'accord la tradition et l'esprit novateur, le snobisme d'imitation et la spontanéité créatrice. L'ardent amour de la patrie a permis aux Libéraux du XIXe siècle de trouver le secret de cet accord. Le nationalisme est le trait distinctif du romantisme portugais, et c'est une caractéristique de ce mouvement dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique, excepté en Angleterre et en France, où il prend figure d'un réveil du Celtisme. Imprégné d'influences britanniques, Garrett découvre le folklore portugais et renouvelle le théâtre; mais hésite à s'aventurer trop loin des lisières classiques. Herculano, instruit par l'Allemagne et la France, est plus audacieux, mais son défaut d'imagination devait le tourner vers l'érudition. Son œuvre de romancier et d'historien est probe et solide. Castilho, au contraire, ne vaut que par la forme.

La vraie révolution dans le style et dans les idées allait venir en 1865 avec l'*Ecole de Coimbre*. Entre temps, sous l'impulsion d'Herculano, florissait le roman historique. Le roman champêtre à la George Sand s'illustre de Julio Diniz, qu'on a comparé à Dickens; le roman de mœurs, de l'œuvre par endroits balzacienne de Camilo Castela Branco, où grouille la vie de toute une époque. La Poésie, avec l'incomparable Joâo de Deus, auquel M. Le Gentil rend un hommage mérité, retourne d'instinct aux sources populaires. Nul ne l'a dépassé, dit notre critique, pour la fraîcheur, l'ingénuité, la délicatesse.

Tout au contraire, les préoccupations philosophiques, politiques, sociales influent fortement sur l'art des fondateurs de l'Ecole de Coimbre, Théophilo Braga, que la génération

contemporaine traite peut-être avec trop d'ingratitude, et Anthero de Quental, que M. Le Gentil égale à Vigny et à Leopardi. Douloureusement imprégnée d'angoisse métaphysique, l'œuvre d'Anthere est l'un des sommets de la poésie universelle. D'Eça de Queiroz, rénovateur du style, d'Oliveira Martins qui dramatise l'histoire, de Junqueiro, satirique génial et chantre des *Simples*, M. Le Gentil dit tout ce qu'il faut dire. Le mouvement qui débute en 1890 par le symbolisme d'Eugenio de Castro, et qui a fait l'objet principal de ces chroniques, est considéré par notre critique comme essentiellement nationaliste. Nous avons parlé ici, à maintes reprises, des hauts talents qui l'illustrent: Eugenio de Castro, Augusto Gil, Antonio Corrêa d'Oliveira, Joâo de Barros, Teixeira de Pascoaes, dont nous regrettons que M. Le Gentil n'ait pas cité *Le Retour au Paradis*. L'ouvrage se termine par un résumé succinct et précis de la littérature brésilienne depuis 1822. Voilà un livre qui ne devra être absent d'aucune bibliothèque de lettré. Reflet fidèle des épreuves et des entreprises héroïques d'un petit peuple, qui a ouvert le monde à l'expansion européenne, la littérature portugaise éveille des curiosités de tout ordre. Les problèmes, qui nous sont posés aujourd'hui dans l'ordre économique et social, se sont posés aux Portugais, et ils en ont ébauché les solutions. C'est ce qui donne un intérêt particulier à l'ouvrage récent de M. Moses Bensabat Amzalak: **Trois précurseurs portugais**. Il s'agit de Pierre de Santarem ou Santerna, qui vécut sous le règne de Manuel Ier, au XVIe siècle, et qui est l'auteur d'un traité célèbre sur les Assurances maritimes. Ce traité nous montre combien le XVIe siècle est voisin de nous. Le capitalisme apparaît, le prolétariat prend naissance. Seratim de Freitas fut, au XVIIe siècle, le contradicteur de Grotius dans l'épineux problème de la liberté des mers. Au célèbre jurisconsulte hollandais, il oppose argument contre argument, pour justifier la domination portugaise en Asie. Erudit au talent peu commun, il traite avec aisance du pouvoir temporel des papes et de l'origine du pouvoir civil. C'est à José de Veiga, autre précurseur, que nous devons le premier traité relatif aux Opérations de Bourse au XVIIe siècle. Il critique en profondeur, avec une fine ironie, l'un des pro-

cédés les plus complexes de l'économie capitaliste. Son livre, dit M. Amzalak, mérite d'être connu, lu et médité.

Présentées par le subtil auteur des *Poèmes du Temps incertain,* où règne un climat dégagé de toute convention, nous avons nommé Adolfo Casais Monteiro du groupe *Presença,* les **Lettres inédites d'Antonio Nobre** offrent un intérêt d'un autre ordre; car Antonio Nobre est à l'origine de toute la rénovation lyrique contemporaine en Portugal, et sa courte vie fut triste autant que géniale. Notre époque est avide de documents intimes, sur les personnalités illustres de l'art et de la pensée. L'œuvre ne nous suffit point; nous voulons explorer le tréfonds de l'homme et, sur ce point, nous faisons taire définitivement tous les scrupules. En Portugal, la curiosité est moindre. En effet, selon M. Casais Monteiro, quoique le Portugal n'ait jamais manqué d'écrivains, il n'a jamais su organiser une ambiance littéraire. Pourtant, cette ambiance a commencé de se former avec la naissance de l'Ecole de Coimbre, dont la génération présente poursuit l'œuvre. Casais Monteiro n'hésite pas, en nous présentant Nobre comme le premier poète portugais qui ait donné le pas au sentiment sur la forme, à nous livrer la clef de sa propre esthétique. Sa sensibilité toute atlantique lui ordonne de préférer, en art, la spontanéité vivante à la volonté réfléchie. J'avoue, malgré la mode présente, partager sa façon de voir. La Vie ne peut se séparer de l'Art. C'est pourquoi, jusque dans ses lettres et ses épanchements les plus intimes, un poète tel que Nobre ne cesse jamais de faire œuvre d'artiste. Deux sortes de lettres sont incluses dans le présent recueil: celles adressées aux amis et camarades, et qui sont des documents sur la vie de l'âme, celles adressées aux membres de la famille et qui donnent des détails sur les souffrances du poète et sur son existence.

Il convient de saluer en Casais Monteiro, non seulement l'un des poètes les mieux doués du groupe *Presença,* mais un esprit que passionne cette réalité énorme qu'est le monde total. En des pages particulièrement pénétrantes, il analyse l'œuvre du grand poète brésilien **Ribeiro Couto**, à qui Cesario Verde et Antonio Nobre ont ouvert la voie, et qu'il peut regarder comme un frère. C'est à force d'approfondissement

ıdividuel, pense-t-il, que la poésie parvient à toucher l'uni-
ersel. Encore une fois, d'accord.

MÉMENTO. — Fougueux, sincère, admirablement personnel, Aquino Ribeiro nous peint, en des pages directement vécues, l'Allemagne ensanglantée (*Alemanha ensanguentada*), écrasée par la éfaite, humiliée par les conditions de paix, des années qui ont uivi immédiatement la fin de la guerre, et il n'hésite pas à dire ue l'avènement de Hitler est bien la conséquence de la politique veuglément impitoyable suivie par les Alliés. Nous y reviendrons. Le maître impressionniste et styliste, qu'est M. Teixeira omes, ne se contente pas de rééditer ses ouvrages anciens; il y joute du neuf, et le récent volume intitulé *Regressos* contient es pages portugaises de premier ordre. Nous aurons à nous ttarder là-dessus, en même temps que sur les *Novelas eroticas*. ans les poèmes de M. Alberto de Serpa (*Varanda, Descrição*), du roupe *Presença,* le rêve se mêle continuellement à la vie, à proos de sensations fugitives, et le poète évolue de plus en plus ers la prose rythmée. *As Vozes,* d'Eduardo Victor, également en ers libres, tendent à enfermer plus de mystère élégiaque. Commuıion intime avec la nature. Lyrisme intense. Prochainement eront analysés *Cariocas e Paulistas,* impressions du Brésil, par fendès Corrêa; *Novos Mitos,* par Vila-Moura; le tome II du *ulletin des Etudes portugaises* (pages sur Gonçalves Dias, par . Raeders; sur Fradique Mendès, par de Jong). Lire à *Seara Nova* ıuméros 445-448): *Civilisação Hindu,* par Adeodato Barreto; *Obeiencia,* vers, par Augusto Casimiro; à *Bandarra,* le nouvel hebomadaire de la vie portugaise, *Politica do espirito,* par Augusto a Costa (n° 20), *Une heure avec Frédéric Lefèvre* (n° 23); *O ovelo divino d'Antonio Botto* (n° 26).

PH. LEBESGUE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les ıvois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages rsonnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction , par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes ndus.]

Archéologie, Voyages

orges Oudard : *Portrait de la Roumanie,* avec 25 gravures h.-t. et une carte en dépliant; Plon. 15 »

Aviation

ary Bordeaux: *Guynemer.* Avec 4 pl. h.-t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Littérature

C.-L. Arnaud: *Le second voyage de Micromégas*, pamphlet saturno-politico-économique ; Editions nouvelles, 16, rue de la Sorbonne, Paris. 5 »

Aurel : *L'art de joie;* Edit. de l'Institut Pelman. » »

Docteur Pierre Barbet : *Quelques poésies de Fra Jacopone da Todi, transcrites de l'ombrien*. Préface du Père Paul Doncœur; Desclée De Brouwer. » »

Comte de Gobineau: *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle*, texte français inédit et version allemande, publiés avec un historique du Mémoire et une introduction par A. B. Duff; Desclée De Brouwer. 25 »

Edmond et Jules de Goncourt: *Journal*, mémoires de la vie littéraire. Tome III : *1866-1870*. Tome IV: *1870-1871*. Edition définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 2 vol. Chacun. 12 »

Fabius Henrion: *Anecdotes, Maximes et Pensées choisies dans les œuvres des grands écrivains du Ier au XXe siècle;* Mame, Tours. » »

Marcel Jouhandeau: *Algèbre des valeurs morales;* Nouv. Rev. franç. 18 »

Victor Monmillon: *Le Duc d'Antin*, étude historique; Figuière. 12 »

Henri Pollès: *Les gueux de l'élite;* Nouv. Rev. franç. 15 »

B. Récatas: *L'hymen libérateur de Costis Palamas*. Préface de Philéas Lebesgue; Rieder. 18 »

Cardinal de Retz: *Mémoires*. Préface, Notes et Tables de Georges Mongrédien; Garnier, 2 vol. Chacun. 12 »

Jacques Trève: *L'évangile de Socrate*, Malfère. 15 »

Mœurs

Jean Lasserre : *Paris-Misère*, avec des illustrations; Arthaud, Grenoble. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ernst Kabish: *Le jour noir. La bataille du brouillard devant Amiens, 8 et 9 août* 1918. Traduit en langue française par le Commandant E. Dupont. Préface du général Debeney. Avec 3 croquis du général de brigade en retraite H. Flaischlen; Berger-Levrault. 12 »

Poésie

Jean Gernaix : *Violences du sang;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Noël Jeandet : *Sapho;* S. n. d'édit. » »

Robert Guy d'Helle: *La geste du Vase de Soissons;* illust. de F.-P. Morvan; Edit. R. Debresse. 15 »

Tristan Lamoureux : *La création nocturne*, suite de stances; Le Divan. » »

Julien Moreau : *A voix basse*, Le Beffroi, Poitiers. » »

Politique

Association hongroise des Affaires étrangères et pour la Société des Nations : *La Hongrie dans les relations internationales;* Association hongroise des Affaires étrangères et pour la Société des Nations, Budapest. » »

Marc Chalouveine: *Historique du 6 février 1934;* Figuière. » »

Benito Mussolini : *Œuvres et Discours*. Tome IX : *La doctrine du Fascisme. La Crise. Reconstruction de l'Europe. L'Etat corporatif.* Edit. définitive; Flammarion. 20 »

Raymond Recouly : *La Pologne de Pilsudsky;* Edit. de France. 12 »

Eugen Relgis : *Cosmo métapolis*, traduit du roumain par Rose Arp; Mignolet et Storz. 8 »

Questions médicales

Damas Récamier : *Une consultation médicale. L'appendicite chronique;* Maloine. » »

Questions militaires et maritimes

Paul Chack : *Deux batailles navales. Lépante. Trafalgar.* Avec 6 cartes dessinées par l'auteur; Edit. de France.

Lyautey : *Lettres du Sud de Madagascar, 1900-1902.* Avec un portrait et une carte h. t., 7 cartes et plans; Colin. 26 »

Général Reibell : *Le calvaire de Madagascar*, notes et souvenirs de 1895. Lettre-préface du général Aubé. Avec 4 dessins dans le texte et h. t., 4 photographies et 3 croquis en couleurs; Berger-Levrault. 15 »

Questions religieuses

Charles Autran : *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme.* Avec 23 gravures h. t.; Payot. 25 »

Paul de Bonnefond : *Quelques méditations sur les religions. (Dieu âme de l'univers);* Rieder. 5 »

Jean de Courberive : *Avons-nous raison d'être catholiques?* (Bibliothèque d'études catholiques et sociales); Flammarion. 12 »

Oscar de Férenzy : *Les Juifs et nous Chrétiens.* Préface du T. R. P. Devaux; Flammarion. 12 »

Régionalisme

Félix Bertrand : *Félix Gras et son œuvre, 1844-1901. Li Gabian*, de Jules Boissière; Le Feu, Aix-en-Provence. » »

Frédéric Mistral neveu : *Les contes du mas;* Le Feu, Aix-en-Provence. 12 »

Eugène Pépin : *Histoire de Touraine.* Avec des illust. h. t.; Boivin. 20 »

Roman

Pierre Audiat : *La porte du fond;* Edit. de France. 12 »

Claude Aveline : *L'homme de Phalère;* Emile-Paul. 12 »

François Barberousse : *L'homme sec;* Gallimard. 15 »

Jacques Baron : *Charbon de mer;* Gallimard. 15 »

Jean Bassan : *Le centre du monde;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Bonjean : *Les mains pleines;* Gallimard. 15 »

René Boucher d'Epinay : *Sierko et son étrange maîtresse;* Edit. d'Orient. 12 »

Roger Breuil : *Augusta;* Gallimard. 15 »

Marcel Brumaire: *Püpp-chen;* Albin Michel. 15 »

Henri Calet : *La belle lurette;* Gallimard. 15 »

Rose Celli : *A l'envers du tapis;* Gallimard. 15 »

Rose Celli : *Ombre;* Gallimard. 15 »

Roger Couderc : *Brigitte l'étrangère;* Gallimard. 15 »

E. Cuervo-Marquez : *Phinées (Au temps du Christ)*, traduit de l'espagnol par M. A. Héliard; Figuière. 6 »

Eugène Dabit : *La zone verte;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Debû-Bridel : *Jeunes ménages;* Gallimard. 15 »

César Fauxbras : *Viande à brûler*, journal d'un chômeur; Flammarion. 12 »

Maurice Fombeure : *Soldat;* Gallimard. 15 »

Clarisse Francillon : *La mivoie;* Gallimard. 15 »

Pierre Herbaut : *Contre-Ordre;* Gallimard. 15 »

Hubert de Lagarde : *L'Aventure;* Gallimard. 15 »

Pierre de Lescure : *Pia Malécot;* Gallimard. 15 »

Armand Lunel : *Le balai de sorcière;* Nouv. Revue franç. 15 »

Diche Marrou : *Beau fixe;* Gallimard. 12 »

Jacques Martiel : *La marche à l'étoile;* Edit. Ophrys, 51, rue du Sahel, Paris. 12 »

Jacques Martiel : *Prière devant la stèle;* Edit. Ophrys. 15 »

Raymond Millet : *Le bonhomme de Clamart;* Albin Michel. 15 »

Irène Némirovsky : *Le vin de la solitude;* Albin Michel. 15 »

Albert Noblet : *Le trésor de Biéroc;* Morel, Cherbourg. » »

Albert Puech : *Requête au mandarin.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*), Gallimard. 15 »

Elie Rabourdin : *Le village en fête;* Gallimard. 15 »

Raoul Rebour : *Le Dieu;* Edit. René Debresse. 12 »

Louis Roubaud : *J'avais peur;* Gallimard. 12 »
François de Roux : *Jours sans gloire;* Gallimard. 15 »
Maurice Sachs : *Alias;* Gallimard. 15 »
Jean Schlumberger : *Histoire des quatre potiers;* Nouv. Revue franç. 15 »
Robert Sébastien : *Le bal masqué;* Gallimard. 15 »
Andrée Sikorska : *Anges de proie;* Férenczi. 12 »
Raoul Stéphan : *Bécagrun;* Albin Michel. 15 »
Jean Variot : *La montagne folle.* (*Rapsodie montagnarde*, III) ; Gallimard. 15 »
Noël Vindry : *La cordée;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

André Dangon et André Couder : *Lunettes et télescopes.* Théorie. Conditions d'emploi. Description. Réglage. Préface de A. de La Baume-Pluvinel. Avec des figures; Edit. de la Revue d'Optique théorique et instrumentale, 3, boulevard Pasteur, Paris. 100 »

Sionisme

Pierre Goemaere: *Quand Israël rentre chez soi:* Goemaere, Bruxelles. » »

Sociologie

Henry Bordeaux : *La crise de la famille française.* Avec des illust. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*) ; Flammarion. 3,95
Henri Ducoulombier : *Nature et Communisme;* Imp. du Château-d'Eau, 35, boul. de Strasbourg, Paris. 25 »
Albert Lantoine : *Histoire de la Franc-Maçonnerie française. La Franc-Maçonnerie dans l'Etat ;* Nourry.
Guy de Méredieu : *Peut-on sauver la nation et le monde?* Editions nouvelles, 16, rue de la Sorbonne, Paris. 5 »
Albert Noblet : *L'évolution des mœurs en Angleterre;* Morel, Cherbourg. » »
Georges Rebière : *Incompétence ou trahison?* Edit. R. Debresse. 5 »
F.-I. Pereira dos Santos : *Un Etat corporatif. La constitution sociale et politique portugaise;* Recueil Sirey.

Théâtre

Jules Romains: *Théâtre VII: Boën ou la possession des biens*, comédie en 3 actes, suivi de *Donogoo*, un prologue, 3 parties et un épilogue; Nouv. Revue franç. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix Léon Dierx et Prix Moréas. — Remy de Gourmont au lycée de Coutances. — A propos du centenaire de Mme Adam. — Pour l'histoire du solipsisme. — Le vers qui manque dans « Une Soirée perdue ». — Errata. — Un roman de Joseph Conrad. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix Léon Dierx et Prix Moréas. — Le jury du prix Léon Dierx et celui du prix Moréas se réuniront le vendredi 15 novembre, à midi et demi, au restaurant Lapeyrouse, dans un déjeuner au cours duquel les deux prix seront décernés. — MARCEL COULON, *secrétaire du prix Moréas.*

§

Remy de Gourmont au lycée de Coutances. — Nous avons reçu la lettre suivante:

Monsieur,

Dans votre numéro du 1er octobre, M. René Martineau, au cours

de son article sur R. de Gourmont au lycée de Coutances, déclare que pour 1869, classe de 7e, le palmarès manque. Or, j'ai sous les yeux un exemplaire de ce palmarès, et je vois que l'élève de Gourmont obtint cette année-là les récompenses suivantes:

3e Accessit d'enseignement religieux;
4e Accessit d'excellence;
2e Prix de thème latin;
3e Accessit de version latine;
1er Accessit d'orthographe et grammaire française;
2e Prix d'histoire et géographie;
4e Accessit de calcul;
4e Accessit d'exercices élémentaires de langue anglaise;
3e Accessit de gymnastique.

Année fructueuse donc pour le futur auteur de *Sixtine*.

Je relève aussi quelques erreurs dans la nomenclature que donne M. Martineau pour les autres années. En 1868, l'élève de Gourmont eut un 3e Accessit de gymnastique; en 1872, non pas un 1er prix, mais un 1er accessit de vers latins.

Veuillez agréer, monsieur, etc...

E. CASATI,
Proviseur du Lycée de Coutances.

§

A propos du centenaire de Mme Adam. — On lisait dans la *Revue anecdotique* du 1er au 15 septembre 1857:

LA MESSINE (Mme Juliette).

Semble depuis quelque temps sortir du domaine exclusif de la poésie pour se livrer à des études économiques et sociales, qui sollicitent aujourd'hui les intelligences d'élite.

A fait une lettre, citée avec éloges par Alphonse Karr, sur le ridicule des modes actuelles.

Un travail sérieux : *Besoins intellectuels et moraux de la femme au dix-neuvième siècle*, va bientôt paraître. Ce livre montrera une fois de plus ce que peut surtout le talent mûri par l'étude et la réflexion.

Mme La Messine est née en 1836, à Verberie (Oise).

Les souvenirs presque d'enfance de Charles Chincholle le trompaient donc quand il faisait naître Juliette Lambert (avec un *t*) rue de Noyon, à Chauny. Juliette La Messine n'était pas davantage un pseudonyme: c'était le nom du premier mari de Mme Adam — une union qui dura fort peu. Mais qui se souvient de l'avocat La Messine?

Le « domaine exclusif de la poésie », c'était un volume édité, en 1858, chez Vanier, sous ce titre: *Blanche de Coucy; L'enfance; La chenille et la violette; L'orgue; La Fête-Dieu; La Femme.*

Quant au volume annoncé, dont j'ai un exemplaire sous les yeux, frais encore sous sa couverture jaune, il ne porta point le titre divulgué par la *Revue anecdotique*, mais celui-ci: *Idées anti-*

proudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage, par Mme Juliette La Messine (Paris, librairie d'Alphonse Taride, 2, rue de Marengo, 1858, in-12, de 196 pp.)

C'était la très courageuse réponse d'une jeune femme de vingt-deux ans aux trois volumes de Proudhon (où George Sand était fort malmenée), *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* (Paris, Garnier, 1858, 3 vol. in-12), qui venaient de valoir à P.-J. Proudhon, sans parler de l'éditeur, une condamnation à trois ans de prison et 4.000 francs d'amende, comme contenant des « outrages à la morale publique et religieuse, l'apologie de faits qualifiés crimes ou délits par la loi pénale, des attaques contre le respect dû aux lois et contre les droits de la famille, reproduction de fausses nouvelles », etc. Bref, toutes les herbes de la Saint-Jean.

Dès la première page, Juliette La Messine, qui, après la mort de son premier mari, deviendra Mme Edmond Adam, reproche à Proudhon, « esprit profond et étroit, paradoxal et *simpliste* », d'avoir passé sa vie, — « et c'est grand dommage, — à la recherche de l'absolu ». — *Le pèlerin de l'absolu*, autrement que l'entendait Léon Bloy.

Nous ne prétendons pas apprécier ici le livre de M. Proudhon, écrivait-elle.

Après la condamnation judiciaire, la critique ne peut le condamner sans lâcheté, ni l'absoudre sans risquer de manquer de respect à la chose jugée. Mais il y a une partie du livre de M. Proudhon qui n'a pas été incriminée : c'est celle qui traite des femmes et du mariage. Là se trouvent des choses que chaque femme sachant tenir une plume a le droit de regarder comme des personnalités; c'est à ces personnalités que je prétends répondre.

La lutte, elle le savait, était inégale, mais, s'armant de courage, elle s'y préparait, « et, qui pis est, à l'outrage ».

Oui, à l'outrage! car lorsque les hommes se battent entre eux, ils ne s'appliquent qu'à se tuer; mais quand ils luttent contre la femme, soit orgueil froissé, soit brutalité pure, ils cherchent d'abord et de premier mouvement à l'outrager dans son sexe ou dans sa personne, sachant bien qu'elle est vaincue quand ils l'ont salie.

Le féminisme, plus que raisonnable, de Mme Juliette La Messine n'aurait su, cependant, susciter ni injures ni outrages. Elle demande l'égalité des époux devant la loi et dans le ménage et, avant Alfred Naquet, conclut au rétablissement et à la légitimité du divorce, quand il est nécessaire. La centenaire de demain pensait déjà comme un sage et ce volume, devenu rare, et de beaucoup ignoré, mérite d'être relu. — P. DY.

§

Pour l'histoire du solipsisme. — L'intéressante contribution de M. R.-A. Fleury à l'histoire du solipsisme (*Mercure du*

15 septembre 1935) aboutit à une demande: « Que furent et que pensaient exactement, aux environs de 1700, les Egoïstes de Paris? »

Le plus fameux de ces « Egoïstes », et le seul probablement qui ait laissé des écrits, s'appelait Claude Brunet. Il était médecin à Paris, où il publia, de la fin du XVIIe siècle au commencement du XVIIIe, un certain nombre d'ouvrages. C'est lui sans aucun doute que vise la notice insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, et reproduite par Menckenius. Voici, au surplus, le texte du bon Père, tel qu'il figure aux pages 921-22 de l'année 1713, sous le titre: *Nouvelles littéraires de Dublin:*

Mr. Berkley, malbranchiste de bonne foi, a poussé sans ménagement les principes de sa secte fort au delà du sens commun, et il en a conclu qu'il n'y a ni corps, ni matière, et que les esprits seuls existent... Un de nous connoît dans Paris un malbranchiste qui va plus loin que Mr. Berkley, il lui a soutenu fort sérieusement dans une longue dispute, qu'il est très-probable qu'il soit le seul être créé qui existe, et que non seulement il n'y ait point de corps, mais qu'il n'y ait point d'autre esprit créé que lui...

La vie de Brunet est mal connue. (Le peu qu'on en sait a été recueilli par Villers, dans la *Biographie universelle* de Michaud, où tous les auteurs subséquents ont puisé.) Sa pensée est celle-là même d'un idéaliste rigoureux, et Lewis Robinson (*L'année philosophique* de Pillon, XXIV, 1913) le met à sa juste place quand il fait du philosophe auquel « tout a manqué pour arriver à la gloire, excepté le génie », — le précurseur de Berkeley et le devancier de Fichte. — J. LARGUIER DES BANCELS.

§

Le vers qui manque dans « Une Soirée perdue » (1). — Une de nos abonnées, Mme M. Michel, de Montpellier, nous écrit que le vers de Musset: « J'en aurai fait assez si je puis *le* tenter », figure dans une édition de 1876, qu'elle possède et qui porte, sur la page de titre, les indications suivantes:

Œuvres de A. de Musset, ornées de dessins de M. Bida, gravés en taille-douce par les premiers artistes. Charpentier, éditeur, *1876*.

§

Errata. — Dans l'article de M. Jules de Gaultier (*Mercure* du 15 octobre) lire: 1° p. 420, ligne 7, *modifie* au lieu de *modèle;* 2° p. 422, l. 2-3, « ils estiment toujours l'œuvre à accomplir *au-dessus* de leurs forces, et l'œuvre accomplie *au-dessous* de l'idéal qu'ils ont conçu ».

§

Un roman de Joseph Conrad. — Le *Mercure de France* commencera dans son numéro du 15 novembre la publication d'un roman de Joseph Conrad, traduction inédite de G. Jean-Aubry.

§

Le Sottisier universel.

Après Thapsus, dans le butin fait sur l'armée de Juba, l'armée de César trouve vingt-deux chameaux. Je n'évoque pas l'idée d'un équipage sérieux de transport. Juba d'ailleurs est un homme que l'histoire ne prend pas au sérieux comme roi, parce qu'il fut un intellectuel, un homme de lettres, un collectionneur. — E.-F. GAUTIER, professeur à l'Université d'Alger : *Les siècles obscurs du Maghreb*, Payot, 1927.

Peut-être aussi qu'en encourageant moins inconsidérément les sports et le cinéma, on rendrait à la jeunesse ce goût de lire qu'elle a perdu, et qui nous vaut des générations plus inintellectuelles que tous les Anglo-Saxons réunis, ce qui n'est pas peu dire. — *Pourquoi Pas?*, 4 octobre.

Une grande toile à fond rouge sur quoi se détache la silhouette assise et vêtue de noir de Mme Chalgrin, épouse de l'architecte à qui l'on doit, notamment, le dôme des Invalides. — *Pourquoi Pas?*, 4 octobre.

Il est toujours délicat de s'introduire dans une usine : les câbles électriques, où circulent des milliers de volts, font, du moindre mouvement, un danger. — *L'Œuvre*, 9 septembre.

On demande pour fin septembre jeune jardinier de métier, 18 à 25 ans, susceptible sachant horticulture. — *Le Journal*, petites annonces.

Washington, 9 octobre. — Le département d'Etat a annoncé qu'hier avait eu lieu, à Bruxelles, l'échange des instruments de ratification de la convention supplémentaire entre les Etats-Unis et la Belgique, élargissant le traité d'extradition et les banqueroutes. — *La Dernière Heure* (Bruxelles), 10 octobre.

DE SANG FRANÇAIS. — La reine Astrid avait du sang français dans les veines. Petite-fille du roi Oscar II de Suède, mort en 1907, elle descendait, en effet, en droite ligne du Palois Bernadotte, maréchal de Napoléon Ier, qui s'installa sur le trône de Suède et qui régna sous le nom de Charles XIV. Bernadotte avait épousé la fille du prince Eugène de Beauharnais, une Française aussi. — *Vigie marocaine*, 13 septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE TRISTE SORT DES INDIGÈNES MUSULMANS D'ALGÉRIE, par Jean Mélia. Volume in-16 double-couronne, 12 francs.

AU ROYAUME DES ENFANTS. L'AGE D'OR, par Kenneth Grahame, traduit de l'anglais par Léo Lack. Volume in-16 double-couronne, 12 francs. Il a été tiré 25 exemplaires sur vergé d'Arches, réservés à Mrs Kenneth Grahame, hors commerce.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXIII

—

CCLXIII — N° 895. — 1er OCTOBRE

CCLXIII — N° 896. — 15 OCTOBRE

CCLXIII — N° 897. — 1er NOVEMBRE

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

BULLETIN FINANCIER

ıx faits ont dominé l'évolution de tous les marchés financiers du monde pendant mière quinzaine d'octobre :

l'ouverture des hostilités en Ethiopie;

e raffermissement de plusieurs matières premières nécessaires à l'industrie.

commencement des opérations militaires en Abyssinie a incité les vendeurs à sur la cote de toutes les valeurs à revenu fixe. Nos fonds publics n'ont pas échappé dépression, d'autant moins que la statistique des recouvrements budgétaires a ré un fléchissement d'environ 10 % de notre activité nationale.

raffermissement du cuivre, du plomb, de l'étain et du caoutchouc résulte du t italo-éthiopien. Tout naturellement, il a provoqué des achats spéculatifs de 's minières et métallurgiques. Mais, très rapidement, les spéculateurs profes-els se sont rendu compte des dangers présentés par une poussée qui anticipait nent sur l'avenir. Finalement, leurs dégagements ont ramené la cote vers des ıx plus normaux.

ces deux grands mouvements se sont greffées des fluctuations secondaires. Les nt pris naissance à Londres où les déclarations du Chancelier de l'Echiquier, rela-ent à l'inopportunité d'une stabilisation des monnaies, ont fait croire à une pro-baisse de la livre sterling. Les autres fluctuations ont été causées par des consi-ons locales : situation politique en France, incidence des décrets-lois sur les es industries, etc.

exposé montre que la « rentrée d'octobre » s'est faite au milieu de la confusion ale. Ni les acheteurs, ni les vendeurs n'ont été favorisés dans la liquidation du obre. Aussi les négociations au comptant furent-elles des plus réduites.

le groupe des rentes françaises, l'attention a été retenue une fois de plus par sse de la rente 4 % 1925. Elle montre que nos épargnants n'acceptent point le e nominatif que les pouvoirs publics prétendent généraliser.

réduction de l'acompte du Crédit Industriel et Commercial a laissé une impres-âcheuse, dont le groupe des banques françaises s'est ressenti. Au contraire, le Foncier franco-canadien a manifesté plus de fermeté dès que la victoire des ıx a été connue, à l'issue des élections canadiennes.

léficit du « fonds commun » de nos grands réseaux ne s'atténue pas. Les recettes ont enregistrées pendant les neuf premiers mois de 1935 sont inférieures à de la période correspondante de 1934. Les actions des chemins de fer français onc délaissées.

Suez a fléchi, malgré l'accroissement constant de ses recettes hebdomadaires.

charbonnages du Nord subissent une concurrence étrangère plus active; leur laisse à désirer.

ieurs valeurs d'électricité ont touché, en octobre, leurs plus bas cours de 1935. égression peut sembler excessive, car la production française d'électricité, pen-es huit premiers mois de cette année, est légèrement supérieure aux chiffres de ernier. En outre, quelques compagnies, dont l'exercice a pris fin le 30 juin , annoncent des résultats voisins de ceux constatés il y a un an.

valeurs de cuivre, de plomb et d'étain : Rio, Penarroya, Tekkah, etc., ont été chées par la spéculation.

gouvernement des Indes néerlandaises a décidé le rachat de plusieurs licences rtation de caoutchouc, afin de maintenir le système de contrôle adopté par les producteurs. Le léger raffermissement du crêpe, qui a suivi cette décision, n'a orable qu'aux plantations indochinoises et anglaises.

endance des valeurs métallurgiques et de produits chimiques s'est un peu rée.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers,** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.